

■ Le Manuscrit Français

VOYAGES

■ Le Manuscrit Français

Laurent Auxietre
+33.6.77.77.99.99
lemanuscritfrancais@gmail.com

Sur rendez-vous
16 Boulevard de la Reine
78000 Versailles
TVA: FR 26 801 39 31 82

www.lemanuscritfrancais.com

L'authenticité de tous nos documents est garantie
Conditions de vente conformes aux usages du Syndicat de la Librairie Ancienne et Moderne



*« Mais c'est ici qu'en ce moment
Commencent et finissent nos voyages
Les meilleures folies
C'est ici que nous défendons notre vie
Que nous cherchons le monde »*

Paul Éluard - *Facile*
Manuscrit autographe signé - p. 34

Si nos catalogues, souvent composites, offrent généralement une prédominance à la littérature et aux beaux-arts, celui-ci n'échappe pas à la règle. Et s'il fallait trouver un dénominateur commun à ces documents, lettres ou manuscrits, ce serait sans doute le voyage.

Leurs auteurs vous emmèneront vers les passions, comme Stendhal et son obsession pour Victorine Mounier qu'il tente en vain de séduire, ou encore Marcel Proust évoquant sa visite chez Walter Berry, dont il revient nostalgique et transporté, après y avoir admiré les œuvres orientales.

D'autres vous feront voyager au cœur de la création : Littéraire, avec un précieux manuscrit de George Sand formant la dernière partie de son roman *Consuelo* ; ou artistique, avec Alberto Giacometti et la réalisation de ses « têtes » et « grandes sculptures ».

Enfin un voyage dans le temps, avec Chateaubriand, toujours au rendez-vous avec l'Histoire, revenu de son pèlerinage à Golfe-Juan, sur les traces de Napoléon. L'Histoire aussi, à travers la poésie et le poignant hommage de Paul Éluard à Gabriel Péri, résistant communiste fusillé par les Nazis :

« *Péri est mort pour ce qui nous fait vivre* »

« Le ton olympien de ta lettre me prouve que s'il en est qui se perdent, ce n'est qu'à l'image des coups de pied au cul »

1. Louis ARAGON

Lettre autographe signée « Aragon » (minute), à René Char
[Paris, 10 août 1946], 1 p. 1/2 in-4°

Petit manque à l'angle supérieur droit sans atteinte au texte, traces de pliures, marges gauche et inférieure légèrement effrangées

Lettre acerbe de Louis Aragon à René Char, énumérant ses griefs en six points

« Mon cher Char –

1°/ nous n'avons jamais reçu de lettre de toi

2°/ je ne sais si tu as mêlé à cette affaire à l'histoire de l'année dernière pour calmer l'irritation d'Elsa et si cela s'est montré efficace ; mais, auprès de moi qui n'ai pas acquis, dans la résistance ou ailleurs, ton sens de la sérénité, ton sens commode de la sérénité, tu ne pouvais sereinement qu'ajouter cette singulière excuse au fait de nous laisser tomber avec désinvolture (c'est-à-dire, sans donner trouver le temps d'un coup de téléphone), ait pu me mettre, oh, sans dramatiser comme tu dis, d'une excellente humeur ?

3°/ Sur ce point : je n'ai pas pu répondre l'an dernier à ta lettre, parce qu'elle contenait une demande absurde, sur laquelle je ne savais même pas comment m'expliquer avec qui la formulait. Elle s'adressait non à moi, mais à un communiste, prié comme tel de faire une chose qui est contraire aux règles élémentaires, de se mêler de ce qui ne le regarde pas ; et j'avoue qu'une certaine affection pour toi, pas tout à fait effacée, m'a retenu de t'écrire ce que je pouvais seulement t'écrire, l'abîme d'erreur et d'indigence sur le rapport possible l'abîme d'ignorance devant moi, les interprétations possibles de toute lettre, préjudiciables non à moi ; j'ai préféré ne pas t'écrire. Il est bien inutile d'invoquer ici et tant pis si cela me coûte aujourd'hui Ceci dit, j'apprécie de loin que tu prennes de l'intérêt du Parti l'intérêt du Parti [Communiste]. Tu n'es pas juge de ma façon de le servir. Et ceci dit, ne dramatisons rien : de ma présence ou de mon absence il ne dépendait pas qu'il y ait ou non mort d'homme. Le faire résonner, en parallèle avec notre malheureuse petite affaire, est assez déloyal.

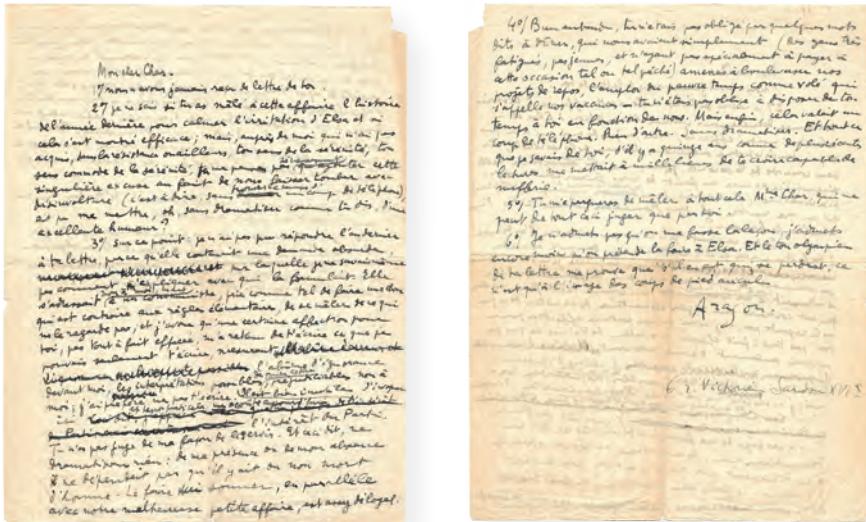
4°/ Bien entendu, tu n'étais pas obligé par quelques mots dits à dîner, qui nous avaient simplement (des gens très fatigués, pas jeunes, et n'ayant pas spécialement à payer à cette occasion te ou tel péché) amenés à bouleverser nos projets de repos, l'emploi du pauvre temps comme volé qui s'appelle nos vacances – tu n'étais pas obligé à disposer de ton temps à toi en fonction de nous. Mais enfin, cela valait un coup de téléphone. Rien d'autre. Sans dramatiser. Et tout ce que je savais de toi, d'il y a quinze ans comme de plus récentes lectures me mettait à mille lieux de te croire capable de muflerie.

5°/ Tu m'épargneras de mêler à tout cela Mme Char, qui ne peut de tout ceci juger que par toi.

6°/ Je n'admetts pas qu'on me fasse la leçon, j'admetts encore moins qu'on prétende la faire à Elsa. Et le ton olympien de ta lettre me prouve que s'il en est qui se perdent, ce n'est qu'à l'image des coups de pied au cul.

Aragon

6 r. Victorien Sardou XVIe »



Le couple Aragon-Triolet entreprend un voyage en Provence en août 1946. L'écrivaine avait le projet d'un roman sur la Résistance et Char, qui avait eu d'importantes responsabilités régionales dans le maquis, avait visiblement accepté de lui donner certains renseignements ou contacts dans sa région. Elsa et Aragon font le déplacement à L'Isle-sur-la-Sorgue, mais Char leur fait faux bond, retenu par la préparation d'un projet de film (*Le Soleil des eaux*); il les prévient par un message de sa femme qui arrive apparemment trop tard. D'où la remontrance d'Aragon sur la "muflerie" de Char, et sa volonté de défendre Elsa, qui avait de son côté envoyé à Char une lettre furieuse. Bref, une banale et fâcheuse histoire de rendez-vous manqué, de malentendu et de susceptibilité froissée.

Dans le rejet d'Aragon, on note les divergences politiques des deux écrivains : Char, qui a été chef de maquis pendant la Résistance, s'est employé à soutenir et à aider ses anciens compagnons après la Libération. Pour cela, comme il l'a fait toute sa vie, il sollicite des amis et des relations qui pourraient leur apporter une aide ou une recommandation. Il s'agit d'un devoir d'amitié, de solidarité après l'épreuve.

Le fait que Char s'adresse au communiste Aragon, cela incite ce dernier à refuser la demande de Char, justement au nom du Parti. Il lui signifie d'une part que le Parti a ses règles, et que d'autre part il n'a pas à juger de la façon dont Aragon « sert les intérêts du Parti ». Aragon se soumet aux directives du parti alors que Char a toujours parlé en son nom propre.

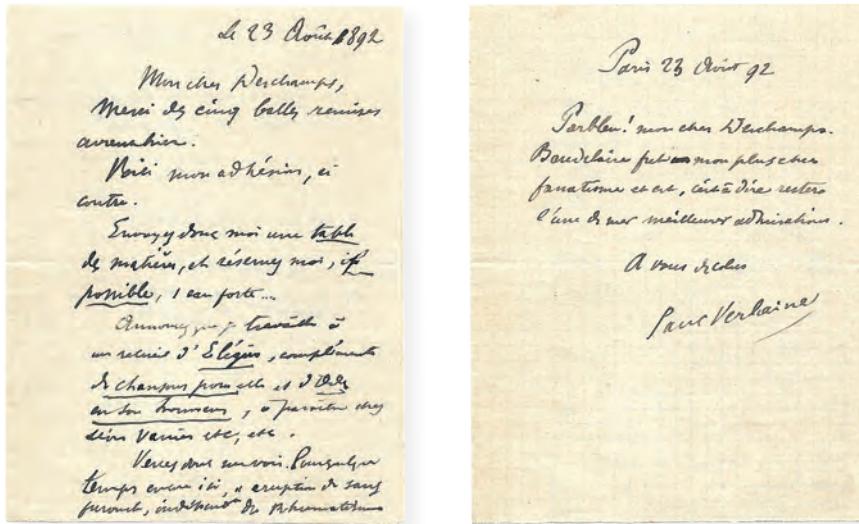
Dans une lettre du 9 août 1946 à Aragon, Char explique les causes de son départ précipité de L'Isle-sur-la-Sorgue : « Je t'ai écrit et fait déposer une lettre à votre domicile [...] je vais donc te répéter et transcrire les adresses de camarades qualifiés dans le Vaucluse pour fournir à Elsa des faits de Résistance dignes de son livre en préparation »

Triolet renchérit dans une lettre également en date du 9 août : « Je me demande ce que nous avons fait, Louis et moi, pour mériter un pareil manque d'égards »

Char finit par répondre à la lettre, le lendemain 11 août : « Mon cher offensé, je t'accuse réception de ta petite crise. Quant au coup de clairon final tu me permettras simplement de trouver déplacé et obsène le rapprochement fanfaron de mon cul et de ton pied [...]. Je te juge bêtement dangereux parce que pas encore adulte mais follement persécuté »

Bibliographie :
René Char – Laurent Greilsamer, Tempus, 2012

Provenance :
Archives Louis Aragon



« *Baudelaire fut mon plus cher fanatisme* »

2. [BAUDELAIRE] Paul VERLAINE

Lettre autographe signée deux fois « Paul Verlaine » à Léon Deschamps
Paris, le 23 août 1892, 3 p. in-12° sur bifeuillet quadrillé
Parfait état de conservation

Double lettre dans laquelle le « Pauvre Lélian » souscrit à un monument en l'hommage à Baudelaire tout en lui renouvelant son indéfectible admiration

« Mon cher Deschamps, merci des cinq balles remises avant-hier.

Voici mon adhésion, ci-contre.

Envoyez donc moi une table des matières, et réservez-moi, if possible, 1 eau forte...

Annoncez que je travaille à un recueil d'Élégies, compléments de Chansons
pour elle et d'Odes en son honneur, à paraître chez Léon Vanier etc, etc.

Venez donc me voir. Pour quelque temps encore ici, éruption de sang, furoncle,
indépendant du rhumatisme antique et du diabète décidément patent.

Tous les jours de 1 à 3, Broussais salle Lasègue, 30 / 96 rue Didot.

Et tout à vous

P. Verlaine

Envoyez-moi deux ou 3 des prochaines plumes où il y aura « O mademoiselle
etc. »

« Paris 23 avril 92

Parbleu ! mon cher Deschamps. **Baudelaire fut mon plus cher fanatisme et est,**
c'est-à-dire restera l'une de mes meilleures admirations.

A vous de cœur

Paul Verlaine »

Le 1er août 1892, Léon Deschamps (1863-1899) lance dans la revue La Plume une souscription pour un monument en hommage à Baudelaire. Rodin accepte d'en exécuter l'œuvre, en médaillon ou en buste.

Verlaine accepte quant à lui de participer à la souscription, malgré ses éternels soucis financiers. Il profite de sa lettre pour annoncer à Deschamps qu'il travaille à son nouveau

recueil Élégies (1893), complément de Chansons pour Elle (1891) et Odes en son honneur (1893), autant de recueils inspirés de ses relations orageuses et passionnées avec ses maîtresses Philomène Boudin et Eugénie Krantz.

Cependant, dès septembre, Ferdinand Brunetière (1849-1906), défenseur du classicisme rationaliste du XVIIe siècle et ardent opposant aux écoles littéraires de son époque, fustige le projet dans la Revue des deux mondes. La polémique durera plusieurs mois, faisant finalement échouer le projet.

« Baudelaire fut mon plus cher fanatisme »

On connaît l'indéfectible admiration de Verlaine pour Baudelaire. Bien qu'il n'ait jamais rencontré son idole, le tout jeune poète, 23 ans à l'époque, fera partie du fameux cortège funéraire du 2 septembre 1867.

Il écrira deux articles relatant l'évènement : l'un publié au lendemain des obsèques ; l'autre, sous forme de « tribune libre », pour La Plume du 19 octobre 1890.

Bibliographie :

Le Figaro Littéraire – 7 avril 1923, par Armand Lods (la lettre n'y est pas transcrise *in-extenso*)

« *J'écris comme une poupée articulée* »

3. Hans BELLMER

Lettre autographe signée « HB » à Joë Bousquet

Revel, mardi 11 sept[embre] 1945, 1 p. in-4° sur papier rose

Bellmer s'émeut de retrouver sa Poupée, six ans après avoir été séparée d'elle pendant la Seconde Guerre mondiale – Il évoque en outre la préparation de son livre sur l'*Anatomie* et s'enthousiasme du projet en commun avec le poète sur une version amplifiée de la « justification de la sodomie »

« *Mon très cher ami !*

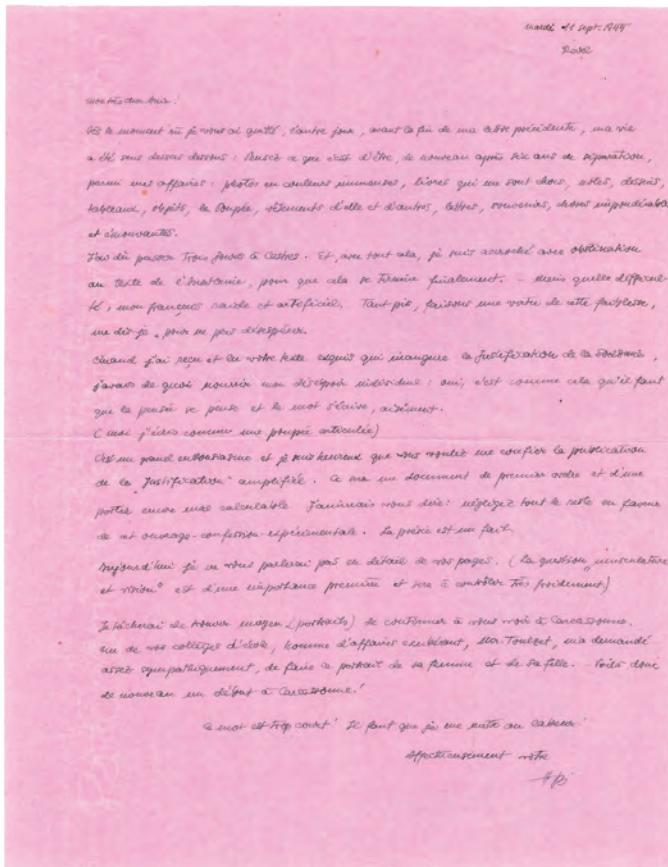
Dès le moment où je vous ai quitté, l'autre jour, avant la fin de ma lettre précédente, ma vie a été sans dessus dessous : pensez ce que c'est d'être, de nouveau après six ans de séparation, parmi mes affaires : photos en couleurs immenses, livres qui me sont chers, notes, dessins, tableaux, objets, la Poupée, vêtements d'elle et d'autres, lettres, souvenirs, choses impondérables et émouvantes.

*J'ai dû passer trois jours à Castres. Et, avec tout cela, je suis accroché avec obstination au texte de L'*Anatomie*, pour que cela se termine finalement. Mais quelle difficulté, mon français raide et artificiel. Tant pis, faisons une vertu de cette faiblesse, me dis-je pour ne pas désespérer.*

Quand j'ai reçu et lu votre texte exquis qui inaugure la Justification de la Sodomie, j'avais de quoi nourrir mon désespoir individuel : oui, c'est comme cela qu'il faut que la pensée se pense et le mot s'écrire, aisément. (Moi j'écris comme une poupée articulée).

C'est un grand enthousiasme et je suis heureux que vous voulez me confier la publication de la "Justification" amplifiée. Ce sera un document de premier ordre et d'une portée encore mal calculable. J'aimerais vous dire : négligez tout le reste en faveur de cet ouvrage-confession-expérimentale. La poésie est un fait.

Aujourd'hui je ne vous parlerai pas en détail de vos pages. (La question "musculature et vision" est d'une importance première et sera à contrôler très froidement). >



Je tâcherai de trouver un moyen (portrait) de continuer à vous voir à Carcassonne. Un de vos collègues d'école, homme d'affaires exubérant, Mr [Marcel-Yves] Toulzot, m'a demandé assez sympathiquement, de faire le portrait de sa femme et de sa fille. – Voilà donc de nouveau un début à Carcassonne !

Ce mot est trop court ! Il faut que je me mette au labeur !

Affectueusement votre

HB »

Le destin de Bellmer durant la Seconde Guerre mondiale fut pour le moins singulier. Résidant à Paris depuis 1938, il est arrêté en tant que ressortissant allemand et donc suspect aux yeux des autorités. Emprisonné au camp des Milles près d'Aix-en-Provence aux côtés de Max Ernst, il parvient ensuite à se réfugier dans la clandestinité. L'artiste avait créé sa Poupée en 1934, et c'est donc non sans émotion qu'il exprime ici ses retrouvailles avec son œuvre restée la plus célèbre. Il évoque en outre à Bousquet son désir de continuer son projet illustré sur *L'Anatomie*, qui plus tard deviendra son célèbre ouvrage illustré *Anatomie de l'image*, paru en 1957.

Bellmer et Bousquet se connaissent depuis peu mais la compréhension mutuelle entre les deux surrealistes est déjà à son apogée. L'artiste approuve ici sans réserve le texte du poète sur sa « justification de la sodomie », conséquence sans doute pathétique mais bien réelle qu'eut la blessure sur la sexualité de Joë Bousquet, grabataire depuis la Grande Guerre. Il ne cache d'ailleurs pas son enthousiasme de se voir proposer par le poète un projet en commun sur la « justification amplifiée » du texte, qui ne verra cependant pas le jour.

Rungstedlund.-
Rungsted Kyst. 20. 12. 1957.

Dear Negley Farson.-
Very many thanks
for your kind letter and
for your charming and
delightful book that
I am reading with
the very greatest interest.
I seem to agree with
you in almost every-
thing you say! - How I
wish, when you write
that you had said

wanting to stay with you,
that you had invited me
to your house as well! -
There are such a lot of
things about which I
should like to talk with
you and him. - I did of
course stay with your
chapters of Africa. - I
had just had three
letters from three of my
old servants, whom I
left 25 years ago. They
are faithful people. In
I can say myself that
the greatest passion of
my life has been my

« *The greatest passion of my life has been my love for the Africans!* »

4. Karen BLIXEN

Lettre autographe signée « Karen Blixen » à l'écrivain et aventurier américain Negley Farson
Rungstedlund, Rungsted Kyst, 20.12.1957, 3 pp. in-8° sur papier baryté, en anglais

En première page

Tirage argentique (signé par le photographe Lindequist) représentant Karen Blixen et son chien sur le seuil de la porte d'entrée de Rungstedlund, sa résidence danoise

Touchante lettre de Karen Blixen, revenant avec nostalgie sur son passé en Afrique

Traduction de l'anglais

« Cher Negley Farson.-

Merci beaucoup pour votre aimable lettre et pour votre charmant et réjouissant livre [Last Chance in Africa] que je lis avec le plus grand intérêt. Il me semble que je suis d'accord avec vous dans presque tout ce que vous y racontez! - Comme j'aurais souhaité, quand vous écrivez que vous étiez en compagnie de David Warubiu [sans doute un membre des Kikuyus], que vous m'ayez aussi eu pour invitée! - Il y a tellement de choses dont je voudrais vous parler à tous les deux. - J'ai bien sûr commencé par vos chapitres sur l'Afrique. - Je viens de recevoir trois lettres de trois de mes anciens serviteurs, que j'ai quittés il y a 25 ans. Ce sont des gens fidèles. Et je peux dire moi-même que la plus grande passion de ma vie a été mon amour pour les africains!

Hélas, je n'ai pas pu leur procurer autant de bien que je l'aurais souhaité. Pourtant, Sir Philip Mitchell [Gouverneur du Kenya de 1944 à 1952], lorsqu'il a diné avec moi ici au Danemark, m'a dit que cela aurait pu être une bonne chose, voire nécessaire, si j'eusse pu rester au Kenya! - J'espère que nous nous reverrons. - Faites mois savoir s'il y a une chance que vous veniez au Danemark. Avec mes salutations les plus sincères.

Bien à vous

Karen Blixen »



Texte original

"Dear Negley Farson.-

Very many thanks for your kind letter and for your charming and delightful book [Last Chance in Africa] that I am reading with the very greatest interest. I seem to agree with you in almost everything you say! - How I wish, when you write that you had David Waruhiu to stay with you, that you had invited me with your house as well! - There are such a lot of things about which I should like to talk with you and him.- I did, of course, start with your chapters of Africa.- I have just had three letters from three of my old servants, whom I left 25 years ago. They are faithful people. And I can say myself that the greatest passion of my life has been my love for the Africans!
Alas, I was not able to do them much good. Still Sir Philip Mitchell [Governor of Kenya from 1944 until 1952], when he dined with me here in Denmark, told me that it might have been a good, even a useful thing if I had been able to stay on in Kenya!-

I hope that we shall meet again,- please let me know if there is any chance of your coming to Denmark.

With my sincerest regards.

Yours ever

Karen Blixen"

D'origine danoise, Karen Blixen s'installe avec son mari Bror von Blixen-Finecke en Afrique orientale britannique pour y créer, en 1914, une plantation de café. Ils divorceront en 1925.

Elle fera une description de ses dix-sept années passées au Kenya dans son livre *Out of Africa*, paru en 1937 (en français : *La Ferme africaine*, 1942 - Gallimard).

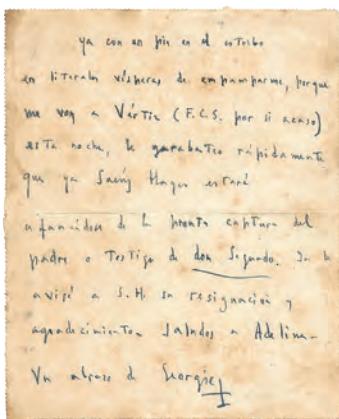
L'écrivain dresse de touchants portraits de ses serviteurs dans son ouvrage. Ils lui resteront fidèles et conservera avec eux des liens épistolaires, comme en témoigne cette lettre.

Elle finit par rentrer au Danemark en 1931 pour rejoindre le domaine familial de Rungstedlund. Ruinée, sentimentalement désespérée et après avoir dû quitter sa ferme et l'Afrique, Karen considère à ce moment-là son expérience de ferme africaine comme un échec total. Pour combler le vide de sa vie, elle se met à écrire en anglais, au seuil de la cinquantaine. « Personne n'a payé plus cher son entrée en littérature », dira-t-elle plus tard.

Les lettres de Karen Blixen sont peu communes

« Empamparme »

5. Jorge Luis BORGES



Carte-lettre autographe signée de ses initiales à Ricardo Güiraldes [Buenos Aires, 7 décembre 1926], 1 p. petit in-8°

Adresse autographe (de la main de Borges) et compostage au verso :

Sr don Ricardo Güiraldes – La Porteña – San Antonio de Areco [la grande propriété rurale des Güiraldes]

Rousseurs et petites taches

Güiraldes reçoit de Borges une affectueuse épître pour la récente parution de son roman devenu culte : *Don Segundo Sombra*

Traduction de l'espagnol

« **Avec déjà un pied sur l'étrier et littéralement sur le point de me perdre dans la pampa**, puisque je pars à Vértiz (F.C.S. au cas où) ce soir, je vous informe à la hâte que [Ricardo] Sáenz Hayes doit déjà être en train de se vanter de la capture prochaine du père ou du témoin de Don Segundo. J'ai déjà informé S[áenz] H[ayes] de votre résignation et de vos remerciements... »

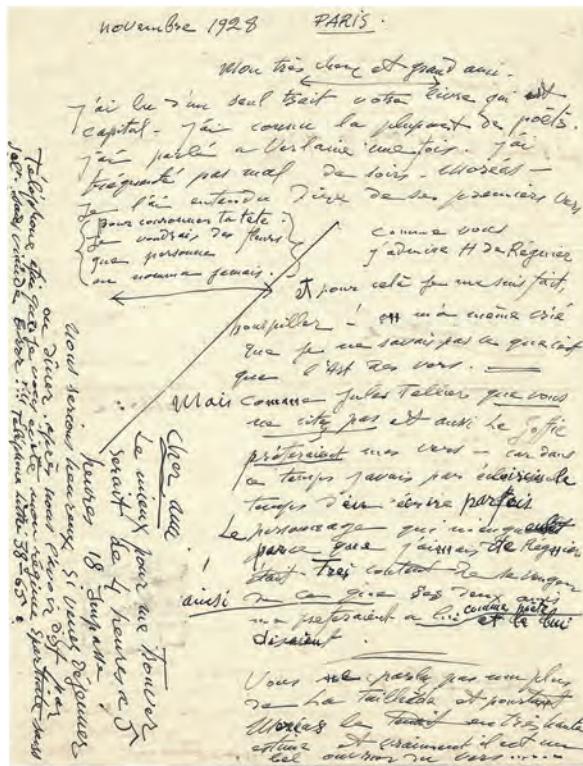
Texte original

« **Ya con un pie en el estribo en literales vísperas de empamparme**, porque me voy a Vértiz (F.C.S. por si acaso) esta noche, le garabateo rápidamente que ya Sáenz Hayes estará ufanándose de la pronta captura del padre o testigo de Don Segundo. Ya le avisé a S.H. su resignación y agradecimiento...»

Témoignage d'affection entre deux des plus grandes figures littéraires argentines du 20e siècle, Borges dira plus tard avoir toutefois préféré l'amitié qui le liait à Güiraldes plutôt que ses écrits. Dans une interview accordée à Osvaldo Ferrari, Borges revient sur *Don Segundo Sombra*, qui le rappelait à la « visible bonté » de son ami, mais aussi la pampa, les gauchos, thèmes auxquels Borges est resté très attaché toute sa vie durant.

Ricardo Güiraldes (1883-1927) était issu d'une riche famille aristocratique de Buenos Aires. Il voyagea dans le monde entier, s'imprégna de littérature française moderne et fut l'une des figures de l'avant-gardisme argentin. Il est resté connu pour son roman *Don Segundo Sombra*, dont il commença la rédaction à Paris ; cette œuvre, qui dépeint la vie d'un gaucho, est l'une des œuvres-maîtresses du criollisme, mouvement littéraire régionaliste exaltant le particularisme ethnique et géographique hispano-américain.

Bibliographie :
Borges en Dialogues, Osvaldo Ferrari, Agora, 1984, p. 93



« Les deux Beethoven »

6. Antoine BOURDELLE

Lettre autographe signée « Ant Bourdelle » [à André Fontainas]
 Paris, novembre 1928 [en réalité écrite le 25 décembre], 4 pp. in-4°

Quelques corrections et ratures, de la main de Bourdelle

Ancienne réparation d'une déchirure au ruban adhésif sur le second feuillet

Petit manque marginal sans atteinte au texte

Longue lettre inédite de l'artiste évoquant ses œuvres et sa carrière, en marge de la plus grande rétrospective lui ayant été consacrée de son vivant, au Palais des Beaux-Arts de Bruxelles

Il enrichit sa lettre d'un dessin original représentant l'un de ses bustes de Beethoven

« Mon très cher et grand ami,

J'ai lu d'un seul trait votre livre [Mes souvenirs du symbolisme, La Nouvelle revue critique, 1928] qui est capital. J'ai connu la plupart des poètes.

J'ai parlé à Verlaine une fois.

[Bourdelle donne ensuite son avis sur les poètes contemporains et récemment disparus]

Mon cher ami - Je crois que vous serez heureux de ne conclure votre conférence à propos de mon œuvre à Bruxelles - le 1^{er} ou deuxième jour, qu'après avoir vu cet ensemble qui s'assemblent tout neuf.



Il ne m'avait pas été donné de voir, à moi le premier, l'ordre, le calme d'assemblage du tout. Du presque tout car il y a environ là-bas la moitié de mon œuvre avec dans les esprits - des critiques d'art du pays - si enthousiasmés qu'ils font des

erreurs inévitables. L'un croit que mon œuvre capitale dans mon vouloir c'est Beethoven.

Et bien cher ami – Les deux Beethoven qui sont là-bas – sont le résultat : L'un celui qui est au Luxembourg – et qui est en plus grand format mais le même modèle à Bruxelles – est un travail, d'une heure tout à fait à mes débuts. Le deuxième celui aux grands cheveux est qui fait masse avec son socle est de même une improvisation.

[Bourdelle enrichit son propos d'un dessin original à l'encre figurant la tête de Beethoven sur son socle]

Le Beethoven plus haut bien plus haut dont je n'ai hélas plus que la photo fut détruit par deux élèves !!!! idiots ou crapules les deux sans doute. Et je n'ai pu le recommencer faute de vie aisée et libre hélas ! De plus il y a des PRÉPARATIONS de figures d'un Beethoven entières = pas achevées car le temps m'a manqué – mais que je n'abandonne pas + voilà aussi des précisions que personne [d'autre] que vous ne connaît pour l'instant en Belgique.

–
Pour ce qui est des quelques pastels et peintures = exposition qui m'importe peu à moi – dont l'activité appartient au rude métier d'Architecte-sculpteur car toutes les architectures sont de moi – toutes. Un mot serait bon tout de même pour établir en passant que mon œuvre de peintre n'est pas rassemblée à Bruxelles. J'ai à mon acquit dans un tas de maisons et familles plus de deux cent grands portraits peints ou au pastel. Car je dois dans une dure carrière laisser 10 ans au moins la sculpture contractant des rhumatismes aux mains dans le métier de sculpteur pour y revenir deux fois invinciblement alors que la sculpture me donnait la misère – et que mes immersions dans l'illustration pour la maison Goupil et dans les portraits pastels m'apportaient une large aisance.

On n'a pas l'air de connaître là-bas mes fresques des Champs Elysées, alors que T'Serstevens a écrit et il n'est pas le seul, qu'il regarde ces fresques comme le sommet décoratif de France depuis la mort de [Pierre Puvis] de Chavannes.

Mais prise en la masse des articles parus la réussite de l'ensemble des travaux est pour moi fantastique, inattendue.



J'ai l'amour du calme et de la grâce, mais je suis poussé par le pain à gagner à exécuter les commandes – je ne me suis jamais lancé de parti pris dans l'ouragan de l'épopée. Pensons ami à l'outillage d'ateliers, à payer le loyer, l'appartement. ON verra tout cela un jour. Les études faites à mon gré.

Mes plus durs travaux se rangent lentement en bataille et quelques-uns vont nous précéder en Belgique ou nous suivre.



Avez-vous lu les articles ? Celui de C. Bernard, celui de L. Daudet, celui ce matin 23 nov[embre] de Le Goffic, au petit parisien. Ils ont vu l'exposition.

Enfin cher ami je termine ma longue lettre écrite à bâtons rompus. Hélas, J'ai le deuil et la mort du peintre ami Mathieu Verdilhan [décédé le 15 décembre 1928]

*La vue partout sur la lumière c'était un cœur divin ce garçon là et un talent tout pur.
J'avais pu l'ôter de dans l'ombre il a vécu 7 à 8 ans heureux, aimé. Mais un ami de moins c'est au cœur un peu moins d'aurore.*

À vous tous

Votre Ant Bourdelle

[Il rajoute, en marge de la première page]

Cher ami

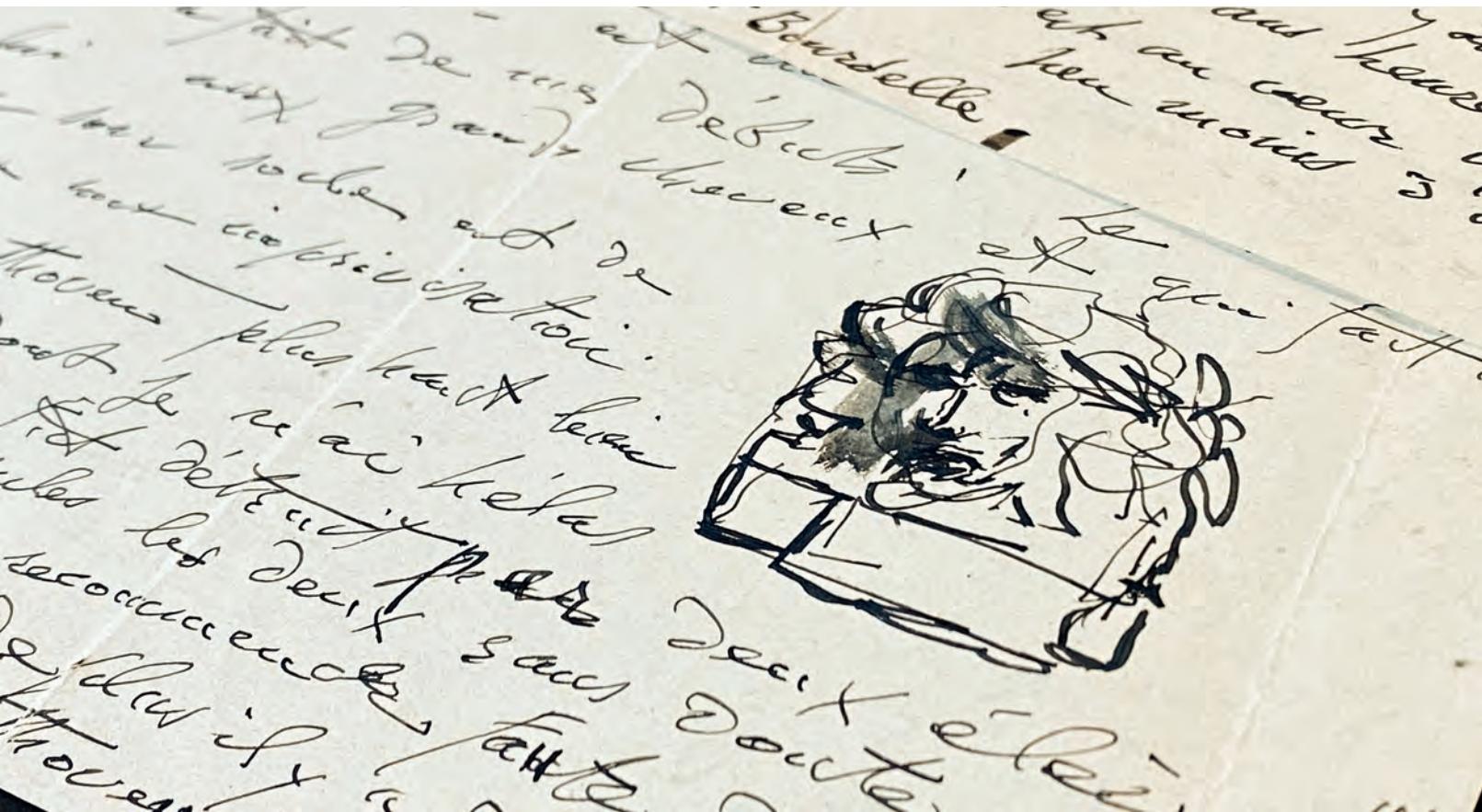
Le mieux pour me trouver serait de 4 heures à 5 heures 18 impasse [du Maine]

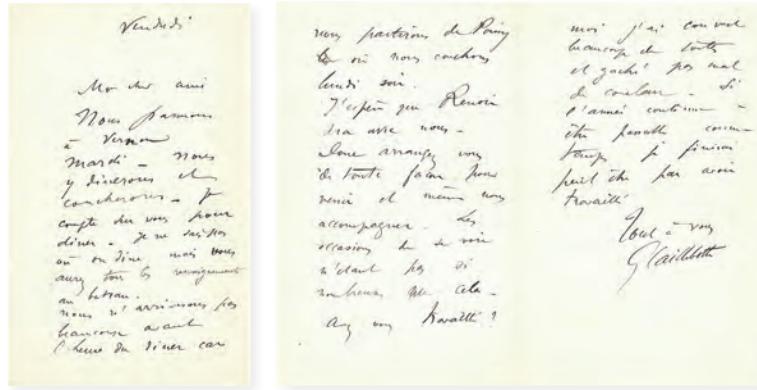
*Nous serions heureux si [vous] venez déjeuner ou dîner, après nous l'avoir dit par téléphone afin que je vous évite mon régime spartiate sans sel sans viande Brrr !!!
Téléphone lettré 35-65 »*

En 1928, Bourdelle est célébré comme l'un des plus grands sculpteurs de son temps, et la rétrospective au Palais des Beaux-Arts de Bruxelles qui lui est consacrée cette année-là (3 novembre 1928 – 3 janvier 1929) permet d'en prendre toute la mesure.

Ses *Beethoven*, ici évoqués, restent sans doute, aux côtés de *Héraklès archer*, les plus connus de son œuvre prolifique. Ses premières sculptures figurant le compositeur furent ébauchées dès l'année 1888, à partir desquelles nombre de variantes furent produites. Il opte pour la pureté, la rigueur des formes. Bourdelle devient l'un des précurseurs de la sculpture monumentale du XX^e siècle qui suscitera l'admiration, notamment celle d'Auguste Rodin. Son travail est considéré comme l'incarnation d'une césure esthétique, alternative aux avant-gardes de l'époque et aura une influence décisive sur les générations d'artistes qui lui succèderont.

Poète et critique d'art originaire de Bruxelles, André Fontainas (1865-1948) travaille à partir de 1889 au *Mercure de France* où il sert de lien entre les poètes belges symbolistes et français. Il conserve la rubrique poésie jusqu'à sa mort. Son amitié avec Bourdelle débute en 1921. Il publie le premier livre dédié à l'artiste, sobrement intitulé *Bourdelle*, paru chez Rieder en 1930.





« J'ai couvert beaucoup de toiles et gâché pas mal de couleur »

7. Gustave CAILLEBOTTE

Lettre autographe signée « G Caillebotte » à Claude Monet

S.l.n.d, Vendredi [Petit-Gennevilliers, après 1887 ?], 3 pp. in-8° à l'encre brune
Sur bifeuillet vergé, filigrane « Delta Mille Fine »

Caillebotte donne rendez-vous à son ami Monet à Vernon et espère aussi y retrouver Renoir

« Mon cher ami,

Nous passerons à Vernon mardi – nous y dînerons – Je compte sur vous pour dîner.

Je ne sais pas où on dîne mais vous aurez tous les renseignements au bateau.

Nous n'arriverons pas beaucoup avant l'heure du dîner car nous partirons de Poissy où nous couchons lundi soir.

J'espère que Renoir sera avec nous.

Donc arrangez-vous de toute façon pour venir et même nous accompagner. Les occasions de se voir n'étant pas si nombreuses que cela.

Avez-vous travaillé ?

Moi j'ai couvert beaucoup de toiles et gâché pas mal de couleur. Si l'année continue à être passable comme temps je finirai peut-être par avoir travaillé.

Tout à vous

G Caillebotte »

Les deux peintres s'étaient liés d'amitié dès l'année 1882, époque à laquelle ils partageaient le même atelier. L'horticulture, en plus de la peinture, fut l'autre passion commune des deux amis. Ainsi expérimentaient-ils sur leurs toiles mais aussi dans leurs jardins respectifs, à Giverny et au Petit-Gennevilliers.

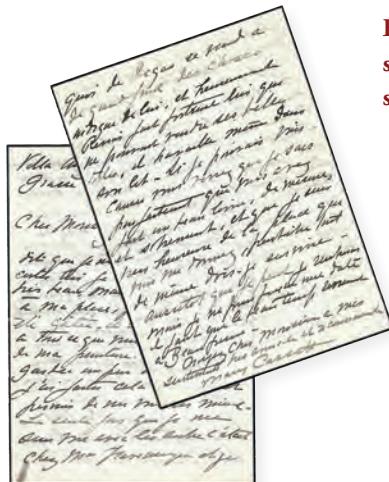
Caillebotte, outre son œuvre picturale prodigieuse, n'eut de cesse d'entretenir les liens entre les impressionnistes et ce, même après la rupture du groupe en 1887. Il organisait de nombreuses expositions, achetait discrètement des toiles à ses amis, les aidait quand ces derniers étaient dans le besoin, à l'image de Monet ou Pissarro. Caillebotte parvint à tisser des liens de profonde amitié avec la plupart des impressionnistes, comme en témoigne sa riche correspondance, alors même qu'il s'éteint à seulement 45 ans.

Provenance :
Archives Claude Monet, 13 déc. 2006, n°40
Puis collection particulière

« Et puis je voulais être un si grand peintre, Titien ou Rembrandt, rien que cela »

8. Mary CASSATT

Lettre autographe signée « Mary Cassatt » au critique d'art Achille Segard
Villa Angeletto – Grasse, 14 avril [1913, d'après une inscription d'une autre main],
6 p. in-8° sur papier de deuil



Émouvante lettre de l'artiste américaine revenant sur l'ensemble de sa carrière, ses succès et ses regrets, à l'aune de l'ouvrage à elle dédié – sa première biographie – que s'apprête à publier le critique d'art, Achille Segard

« Cher Monsieur, Je vous avais bien dit que je ne savais pas écrire. Certes oui je crois votre livre⁽¹⁾ très beau mais mettez-vous à ma place, je n'ai jamais été gâtée, et comment croire à tout ce que vous dites de bien de ma peinture ? Si j'avais gardé un peu de ce que j'ai fait, cela m'aurait permis de me voir en mieux. La seule fois que je me suis vue avec les autres, c'était chez Mme Havemeyer⁽²⁾ et je ne faisais pas trop mauvaise figure. Je vous ai dit une fois que vous écriviez sur la peinture comme un peintre et c'est vrai. J'ai répété à Renoir ce que vous disiez sur son originalité et sur sa joie de peindre, cela lui a fait très grand plaisir, et j'étais bien contente de lui faire plaisir [sic], mais j'ai passée [sic] bien vite sur le fait que vos lignes sur lui se trouvai[en]t dans un livre sur moi, car je crois qu'il ne me trouve pas du tout à la hauteur.

Excepté Degas et Pissarro, tous ont eu cette opinion sur moi. Maintenant, Renoir trouve que Pissarro était en-dessous de tout ! Je suis aburie quand je les trouve [sic] si peu de jugement – Comment faire. Je ne puis plus aller à Paris en ce moment cela serait perdre tout ce que j'ai gagné ici, malgré qu'il fait froid ici des tempêtes de neiges hier, mais bien moins froid qu'à Paris – Encore une fois, croyez que je trouve votre livre très beau, mais avoué [sic] qu'il y a de la vanité de ma part d'accepter cela. Et puis je voulais être un si grand peintre, Titien ou Rembrandt, rien que cela.

En même temps que votre lettre, j'ai reçue [sic] une lettre de monsieur Stillman⁽³⁾ qui me dit qu'en dix ans d'ici mes tableaux se vendront plus cher que les Degas !!! Et puis de New York et aussi de ma famille viennent des lettres demandant des explications sur les cubistes et autres farceurs, on ne parle que de cela là-bas. Je fais la tête – Je suis si peu connue que je comprends que vous avez trouvé difficilement un éditeur. L'autre jour, je reçois une lettre d'une journaliste, elle trouve que ma peinture mérite un article pour elle, et me convie à prendre le thé au Ritz, pour parler de cela, persuadée qu'elle est la première à me connaître, elle est américaine, bien entendu.

Néanmoins, je crois que votre livre se vendra. Peut-être que je me trompe, mais d'abord c'est si bien écrit, clairement, et on a tout de même une certaine curiosité sur mon compte. Nous vivons dans une période d'anarchie, en art ; aussi, il me semble en littérature, et on achète les tableaux tellement sans jugement, et on spéculle tellement sur les tableaux, et on ne voit pas la différence entre la réclame et la vraie renommée – Depuis la vente Rouart⁽⁴⁾ n'importe quoi de Degas se vend à de grands prix, des choses indignes de lui, et heureusement Renoir fait fortune, lui qui ne pouvait vendre ses belles toiles, il travaille même dans son lit.

Si je pouvais vous causer, vous verrez que je sais parfaitement que vous avez fait un beau livre, de mesure, et sobrement, et que je suis très heureuse de la place que vous me donnez, peut-être tout de même dois-je survivre – Aussitôt que je peux je rentrerais mais je ne puis fixer une date il faut que le beau temps revienne à Beaufresnes⁽⁵⁾. Croyez cher Monsieur à mes sentiments très amicaux [sic] et reconnaissants. Mary Cassatt. »

[1] Un Peintre des enfants et des mères. Mary Cassatt. A. Segard. Ollendorff. Mai 1913

[2] Louisine Waldron, épouse de l'industriel américain Henry Havemeyer, qui avait entamé avec lui une des plus importantes collections d'art au monde. Elle eut recours aux conseils de Mary Cassatt à la fin des années 1880.

[3] Le banquier américain James A. Stillman, qui, retiré à Paris en 1909, demanda à Mary Cassatt de le conseiller pour l'enrichissement de sa collection d'art.

[4] La collection de tableaux et dessins d'Henri Rouart fut dispersée en deux ventes, les 16-18 décembre 1912 et 21-22 avril 1913.

[5] Le château de Beaufresnes, situé sur la commune de Mesnil-Théribus, fut acquis par Mary Cassatt en mars 1894.

Convoquant le souvenir de ses amis Renoir, Degas, Pissarro, Mary Cassatt revient au fil de ces lignes, à cœur ouvert, sur sa peinture, son œuvre de créatrice, sur les impressionnistes et cet art émergeant qu'elle ne comprend pas : le Cubisme

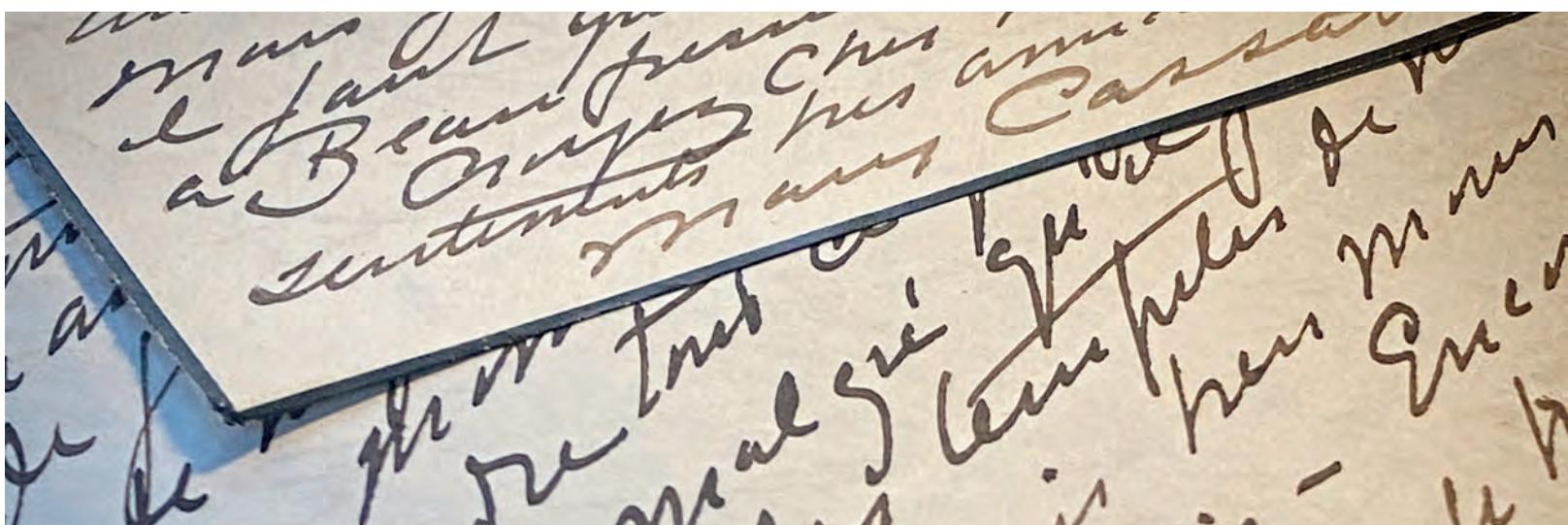
Repérée par Degas au Salon de 1874, Cassatt – rare figure féminine de l'impressionnisme – fut considérée de son vivant comme la plus grande artiste américaine. La lettre ici présentée, aux accents testamentaires, témoigne du crépuscule créatif de l'artiste. En effet, dès l'aube de l'année 1914, frappée par la cataracte, Cassatt doit renoncer définitivement à la peinture.

A la lecture du livre que Segard lui consacre, Cassatt se montre honorée et humble : « *Comment croire à tout ce que vous dites de bien de ma peinture ?* » et évoque avec dédain l'émergence du courant cubiste conduit par Picasso : « *... viennent des lettres demandant des explications sur les cubistes et autres farceurs.* » et son incompréhension du monde artistique culturel : « *Nous vivons dans une période d'anarchie, en art ; aussi, il me semble en littérature.* » Tel le survol d'une vie, l'inventaire final d'une existence consacrée au Beau, l'artiste américaine témoigne avec émotion de sa place dans l'histoire de l'art : « *Et puis je voulais être un si grand peintre, Titien ou Rembrandt, rien que cela.* »

Mary Cassatt fait partie des *Trois Grandes Dames de l'impressionnisme* (selon la formule de Gustave Geoffroy) aux côtés de Berthe Morisot et Marie Bracquemond.

Bibliographie :

Mary Cassatt – *Un peintre, des enfants et des mères*, Achille Segard, Paul Ollendorff, 1913



« Sans éloge tapageur de ma poésie et de ma personne »

9. René CHAR



Lettre autographe signée « René Char » à Marianne Oswald
[Paris] 7 mai 1960, 1 p. 1/2 grand in-4°

Tendre lettre révélatrice de la pudeur du poète qui désire se tenir éloigné de tout « éloge tapageur » le concernant

« Chère Marianne,

notre conversation m'a été agréable. J'ai été sensible que tu comprennes les bien simples motifs qui me tiennent éloigné d'un certain nombre de manifestations qu'affectionne notre temps. Ce n'est pas par orgueil que je refuse à paraître, à dire, à parler, mais par une espèce de pudeur – ou d'interdit intime – qui, je crois, doit être attachée à la conduite du poète, valorisant ainsi le peu qu'il exprime sous forme de poèmes, dans ses moments les meilleurs. Bien entendu, ceci ne vaut que pour soi. Chacun reste libre d'agir comme il l'entend.

Si ton projet de film à la télévision se réalisait, ce ne pourrait être que dans ce sens, sans ma présence physique, en contumace, si j'ose dire, et **sans éloge tapageur de ma poésie et de ma personne.**

Ton tact m'en répond.

Tu t'es fait l'interprète de M. Albert Olliver auprès de moi. Je te prie de le remercier et de lui transmettre mes meilleures pensées.

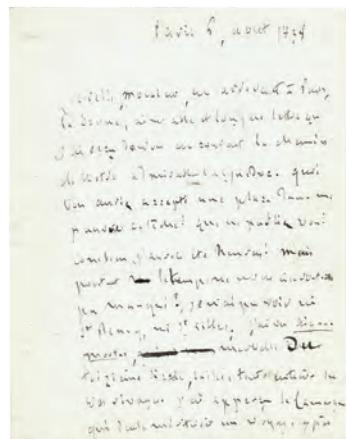
Bien amicalement à toi

René Char »

René Char, bien qu'il n'ait jamais été dupe de sa réussite, savait en outre qu'il était celui que l'on adorait citer. Souvent plébiscité par un entourage en relations étroites avec les médias, dont son amie Marianne Oswald (1901-1985) faisait partie, il s'est toujours et obstinément refusé à être mis sous le feu des projecteurs.

« Je foulais cette grève où Bonaparte a imprimé son dernier pas »

10. François-René de CHATEAUBRIAND



Lettre autographe à Léonce de Lavergne
Paris, 6 août 1838, 3 p. 1/2 petit in-4° sur bifeuillet
Timbre sec « Weyne » en marge supérieure

Remarquable épître de Chateaubriand évoquant avec romantisme son séjour dans le Midi et plus particulièrement Golfe-Juan, sur les traces du « dernier pas » de Napoléon, cette genèse des Cent-jours qu'il reprit dans ses Mémoires d'outre-tombe

« Je relis, Monsieur, en arrivant à Paris, la bonne, aimable et longue lettre que j'ai reçue de vous en courant les chemins de notre aimable Languedoc. Quoi vous auriez accepté une place dans une pauvre cathédrale ? ... Combien j'aurais été heureux ! mais pourtant le temps ne vous aurait-il pas manqué ? Je n'ai pu voir ni St Rémy, ni St Gilles ; j'ai

vu Aigues-Mortes, merveille du treizième siècle, coincée toute entière sur nos rivages. J'ai aperçu la Camargue qui seule mérirerait un voyage exprès et où l'on retrouverait des villes oubliées. Enfin que voulez-vous ? J'ai couru, j'ai passé vite. Ne vaut-il pas mieux avoir peut-être laissé derrière moi quelques regrets que la fatigue de ma personne ?

Je ne voudrais pour rien au monde avoir causé de l'ennui à mademoiselle Cécile et Honorine.

J'ai vu hier un moment madame Récamier et M. Ballanche.

Vous avez bien voulu leur écrire, ils sont charmés de vous ; ils voudraient vous voir à Paris. M.B est à la campagne, j'irai déjeuner chez lui un de ces jours pour lui parler de vous comme vous le méritez et je ne sais ce que je donnerais pas pour que quelque chose de convenable put vous amener à Paris. J'aurai l'honneur de vous écrire aussitôt que je saurai ce qu'il y a de possible. J'ai terminé ma course par le Golfe Juan ; j'y suis arrivé la nuit. Vous jugez ce que devaient être pour moi cette nuit, le ciel, cette mer solitaire et silencieuse ; j'avais devant moi les îles de Lérins où la civilisation chrétienne a commencé et je foulais cette grève où Bonaparte a imprimé son dernier pas.

Tous mes respects, je vous prie à madame votre mère, mes hommages à mademoiselle [Honorine] Gasc et si vous voyez madame de Castelbague, ayez la bonté de me rappeler à son souvenir.

M. Contrias de l'académie des jeux floraux et Moniot maire à Toulouse voudront-ils bien agréer les remerciements sincères que je vous prie de leur offrir. Aurais-je bientôt un petit mot de vous, Monsieur ?

Rue du Bac n°112 »

C'est sur les conseils de ses médecins que Chateaubriand effectue un périple dans le Midi au début de l'été 1838. L'écrivain, alors âgé de soixante-dix ans, en profite pour documenter la rédaction de ses Mémoires mais ne s'attarde pas dans les Bouches-du Rhône, ayant en ligne de mire Golfe-Juan, point de départ des Cent-jours le 1er mars 1815.

Les sentiments éprouvés par Chateaubriand à l'égard de l'empereur sont complexes. S'il travailla comme ambassadeur au service de ce dernier pendant le Consulat. L'assassinat du duc d'Enghien crée un point de rupture entre les deux hommes. Sa fascination pour l'empereur n'en demeure pas moins forte, au point qu'il se rend sur ses traces à Golfe-Juan à la fin du mois de juillet 1838, vingt-trois ans après le début des Cent-jours, comme il le relatera dans Mémoires d'outre-tombe : « Je quittais la plage, dans une espèce de consternation religieuse, laissant le flot passer et repasser, sans l'effacer, sur les traces de l'avant-dernier pas de Napoléon ».

Bibliographie :

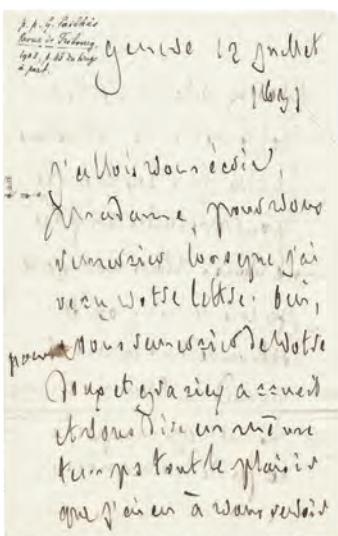
Mémoires d'outre-tombe, t. 1, pp. 679 sq, IIIe partie, 1re époque, livre VII, chapitre 17.

Provenance :

Bibliothèque Marc Loliée

« Qu'importe la fuite des années ! »

11. François-René de CHATEAUBRIAND



Lettre autographe signée « Chateaubriand » à Laure de Cottens

Genève, 12 juillet 1831, 3 p. in-8°

Annotation ancienne d'une autre main en marge supérieure gauche de la première page,
en référence à la première publication de la lettre

Petites décharges d'encre

Tendre missive à son amie Laure de Cottens

« J'allais vous écrire, Madame, pour vous remercier, lorsque j'ai reçu votre lettre. Oui,
pour vous remercier de votre doux et gracieux accueil et vous dire en même temps tout
le plaisir que j'ai eu à vous revoir⁽¹⁾.

Venez vite habiter votre retraite : **il ne me faudra que deux heures pour me rendre
auprès de vous⁽²⁾**. Vous voyez que j'avais raison. **On se retrouve dans la vie ; et
quand le cœur ne change point, qu'importe la fuite des années !**

Je vous attends donc, Madame. Je meurs d'envie d'être votre nouveau voisin, comme je
suis déjà votre vieil ami.

Chateaubriand »

[1] Honorant sa promesse, Chateaubriand est allé à Lausanne porter les *Études Historiques*
à Madame de Cottens

[2] Outre sa résidence à Lausanne, Mme de Cottens possédait une propriété à Bénins près
de Nyon, non loin de Genève

Amie de Chateaubriand, Laure de Cottens avait failli épouser son cousin éloigné Benjamin Constant. Elle habitait Lausanne et était la fille de la femme de lettres suisse Constance Constant d'Hermenches, dont le père avait été général au service de la France et qui fut liée d'amitié avec les Lameth, la duchesse de Biron, madame de Genlis, ou encore le général de Montesquiou.

Dans ses *Mémoires d'outre-tombe*, Chateaubriand évoque brièvement madame de Cottens,
« femme affectueuse, spirituelle et infortunée ».

Bibliographie :

« Chateaubriand, Mme de Duras et Mlle de Constant », Gabriel Pailhès, Revue de Fribourg, juillet-août 1903, p. 364
Chateaubriand – Correspondance générale, t. IX, éd. Agnès Kettler, Gallimard, n°74

Provenance :

Vente Charavay, 18 déc. 1981, n°28

« Jeanne est attachée à son poteau qui représente la foi »

12. Paul CLAUDEL

Manuscrit autographe signé « Paul Claudel »

S.l, 4 janvier 1951, 2 p. in-4°

Quelques corrections de la main de Claudel, légère mouillure en marge supérieure du feuillet

Passionnant manuscrit sur son oratorio dramatique *Jeanne au bûcher*, fruit de sa collaboration avec Arthur Honegger

« J'ai toujours été attiré par cette forme primitive du drame, appelée dithyrambe, dont Les Suppliants d'Eschyle demeurent le seul exemple subsistant. Un personnage unique, je veux dire seul doué de visage, parle au milieu d'un demi-cercle de voix qui, de par l'assistance qu'elles constituent, l'invitent, le contraignent à l'expression. Tout poète a connu cet horizon auditif, ce bruit confus de propositions entremêlées d'avance, génératrices de l'expression et préposées à l'écho. Le chœur grec lui a donné plus tard une forme en quelque sorte liturgique et officielle qui se perpétue dans nos églises [...] Schopenhauer, mal compris par Wagner, a dit profondément que la musique est l'expression de la volonté à la recherche d'une forme, ou disons d'une réponse. Ce n'est point répondre que s'associer à ce soulèvement obscur des forces élémentaires. Tout le monde est conscient du discord douloureux entre l'aire du chant et celle de la parole. C'est de ce discord même qu'Honegger et moi avons essayé de tirer un élément de drame et par là d'émotion.

Jeanne est attachée à son poteau qui représente la foi. Elle est enracinée à une certitude immuable. Elle ne fait plus qu'un avec elle. Autour d'elle, s'étageant dans la nuit, il y a les rangées superposées de ce peuple à qui a été livrée pour un être à la fois l'émanation et l'hostie. Ainsi dans l'amphithéâtre antique ces vierges livrées aux bêtes. Et Jeanne aussi en effet à la première scène du drame est livrée aux bêtes.

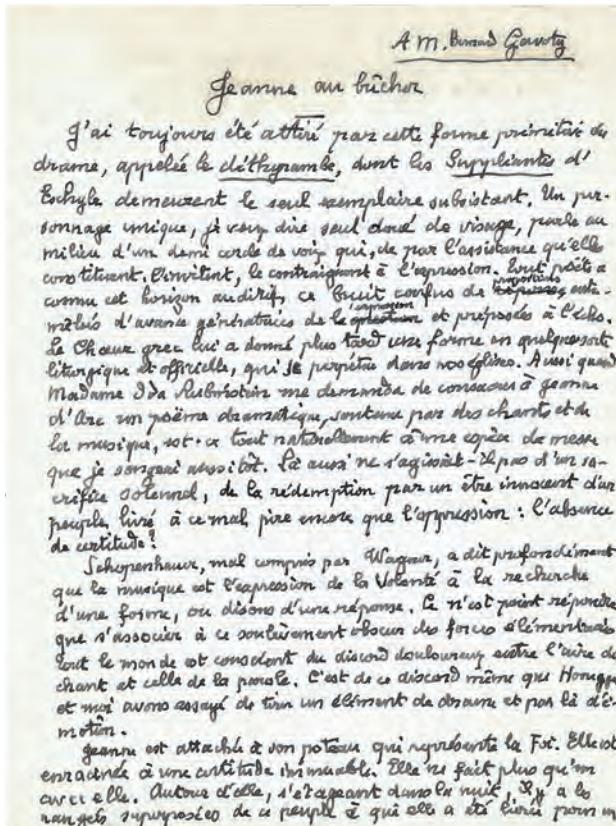
Mais peu à peu elle prend le dessus, de rien chargée que de son sens, répond à une oreille de plus en plus attentive et qui s'est mise à comprendre. Tout ce qu'elle a fait, toute cette entreprise qu'obéissant à l'inspiration d'en haut [...] Et peu à peu l'ambiance se transforme. Ce n'est plus le doute, l'injure, les cris de l'incompréhension et de la haine. C'est la foi, c'est l'enthousiasme. "Il y a la joie qui est la plus forte – il y a l'espérance qui est la plus forte. Il y a l'amour qui est le plus fort". – Le feu prend de toutes parts comme dans le cantique de Saint-François [...]

Et toute la pièce se termine par ces paroles trois fois répétées à une profondeur de solennité sans cesse accrue :

Personne n'a un plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'il aime

4-1-51

P. Claudel »



Oratorio lyrique en 11 scènes de Paul Claudel et Arthur Honegger, la première version pour orchestre de *Jeanne au bûcher* fut donnée le 12 mai 1938 à Bâle, en Suisse, sous la direction de Paul Sacher avec Ida Rubinstein dans le rôle de Jeanne. La première représentation française eut lieu au Théâtre municipal d'Orléans, lieu ô combien symbolique, le 6 mai 1939. L'œuvre connut autant de succès qu'en Suisse et Ida Rubinstein fut encensée par toutes les critiques.

Dans *Jeanne au bûcher*, la structure du dithyrambe, que l'on retrouve tout au long du théâtre claudélien, n'a jamais été plus évidente. Claudel fait une passion de l'histoire de Jeanne d'Arc, dont l'aventure est spirituelle. Il lui faut consentir à une mort horrible. C'est ce passage du sacrifice subi au sacrifice consenti qui intéresse Claudel et qu'il explique dans le présent manuscrit.

On joint :

Le livret original (18,2 x 32 cm) de la première représentation française au Théâtre municipal d'Orléans du 6 mai 1939, tiré à 500 exemplaires (notre exemplaire est le n° 186)

Bibliographie :

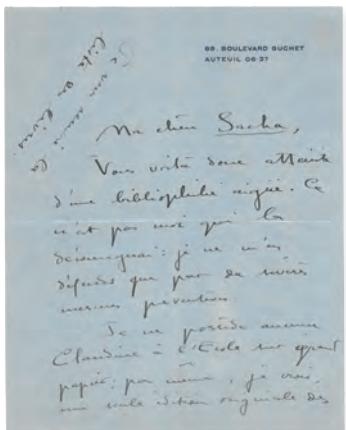
Paul Claudel, *Théâtre*, éd. J. Madaule, Pléiade, t. II, p. 1530
Claudel metteur scène, éd. J.B Moraly, Presses universitaires franc-comtoises

Provenance :

Archives Charavay (n° 2054)

Claudine à l'école et Le Blé en herbe

13. COLETTE



Lettre autographe signée « Colette de Jouvenel » à sa « chère Sacha » [Paris, 1923], 2 pp. in-4°

Papier à en-tête « 69, boulevard Suchet, Auteuil 06-27 »

Traces de pliures, petites rousseurs

Colette annonce la sortie prochaine du *Blé en herbe* et regrette de ne plus disposer d'édition en grand papier pour sa correspondante

« Ma chère Sacha,

Vous voilà donc atteinte d'une bibliophilie aiguë. Ce n'est pas moi qui la dérangerai : je ne m'en défends que pour de sévères mesures préventives.

Je ne possède aucune Claudine à l'École sur grand papier ; pas même, je crois, une seule édition originale des « Claudine ». On m'a signalé une 1ère édition, mais sur papier ordinaire, rue de Châteaudun, et je n'ai pas couru le chercher. « Le Blé en herbe » va bientôt paraître, et je vous l'enverrai, mais je n'ai retenu, hélas, que deux « grands papiers », un pour Sidi [Henry de Jouvenel, son deuxième mari], un pour moi. Le reste appartient déjà à des amateurs, c'est-à-dire à vous. Croyez-moi toujours sympathiquement à vous

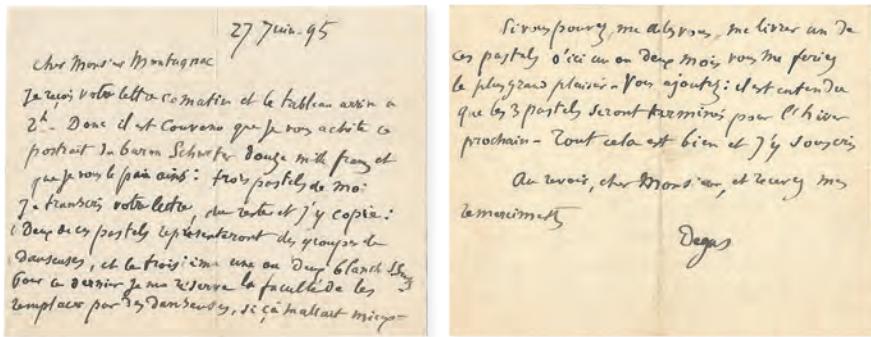
Colette de Jouvenel

[elle rajoute en marge supérieure de la première page] « Je vous renvoie la liste des livres »

Claudine à l'école, roman semi-autobiographique parut en 1900 sous la signature de Willy. Il fut ensuite attribué à son épouse : Colette. Son style naturel et nouveau pour l'époque fit scandale.

Le Blé en herbe, paru en 1923, conte l'initiation sentimentale et sexuelle (par des routes différentes mais convergentes) de deux adolescents parisiens. Il a choqué lors de sa sortie par son anticonformisme.

A partir de novembre 1916, les Jouvenel s'installent dans un petit hôtel particulier, au 69 boulevard Suchet, dans le 16ème, à la limite d'Auteuil et du Bois de Boulogne. Après leur rupture, Henry de Jouvenel quitte l'hôtel particulier en 1923. Colette y vivra jusqu'en 1926.



« Je vous paie ainsi : trois pastels de moi »

14. Edgar DEGAS

Lettre autographe signée « Degas » au collectionneur Montagnac
S.l., 27 juin [18]95, 2 p. petit in-4° oblongues sur papier vergé
Sous chemise demi-maroquin bleu moderne
Ancienne et discrète réparation au scotch en marge inférieure de la pliure centrale

Degas, collectionneur, acquiert un tableau de Delacroix contre trois de ses pastels de danseuses en monnaie d'échange

« Cher Monsieur Montagnac

Je reçois votre lettre ce matin et le tableau [de Delacroix] arrive à 2h. Donc il est convenu que je vous achète ce portrait du baron Schwiter douze mille francs et que je vous paie ainsi : trois pastels de moi. Je transcris votre lettre, du reste j'y copie: Deux de ces pastels représenteront des groupes de danseuses, et le troisième une ou deux blanchisseuses. Pour ce dernier je me réserve la faculté de les remplacer par des danseuses, si ça m'allait mieux.

Si vous pouvez, me dites-vous, me livrer un de ces pastels d'ici un ou deux mois vous me feriez le plus grand plaisir. Vous ajoutez : Il est entendu que les 3 pastels seront terminés pour l'hiver prochain. Tout cela est bien et j'y souscris.

Au revoir, cher Monsieur, et recevez mes remerciements.

Degas »

Collectionneur avisé, Degas avait réuni une remarquable collection de toiles, de la Renaissance au Romantisme, comprenant notamment des Greco, Ingres, Courbet ou Delacroix. De ce dernier, dont il possédait treize tableaux, c'est le portrait du baron Schwiter qui est ici l'objet de ses convoitises.

Ce portrait en pied du baron Louis de Schwiter (1805-1889), grand collectionneur et familier de Delacroix, fut peint en 1827. Refusé par le jury du salon la même année, il est aujourd'hui conservé à la National Gallery de Londres, qui en avait fait l'acquisition lors de la dispersion des biens de Degas après sa mort en 1917.

Provenance :
Bibliothèque Bernard Lolié

« *J'ai vu vos femmes d'Alger* »

15. [DELACROIX] George SAND

Lettre autographe signée « G.S. » à Eugène Delacroix
[Paris] Cachet postal [23 décembre 1841], 1 p. 1/2 in-8°, à son en-tête, gaufré « G.S. »
Adresse autographe sur la quatrième page (cachet de cire) :
« Monsieur Delacroix
rue des Marais S[ain]t Germain, 17 »

Riche lettre de Sand à son ami Delacroix sur ses envies d'écrire « quelques pages sur la peinture », les *Femmes d'Alger*, son mépris pour l'école ingresque et autres actualités artistiques

« Vous avez bien fait, cher ami, de ne pas venir à l'Opéra. C'était ennuyeux à crever malgré la beauté et la pompe du spectacle. J'espère que vos truffes vous auront donné de meilleures inspirations musicales que la reine de Chypre n'en a donné à Mr Halevy.⁽¹⁾ Venez ce soir comme vous me l'avez promis. J'ai à vous parler sur des matières artistiques !!!



[le mot est entouré par Sand d'un triple trait de plume]. Sans plaisirnerie, j'écris quelques pages sur la peinture, et j'ai besoin de vous pour savoir si je ne déraisonne pas.⁽²⁾

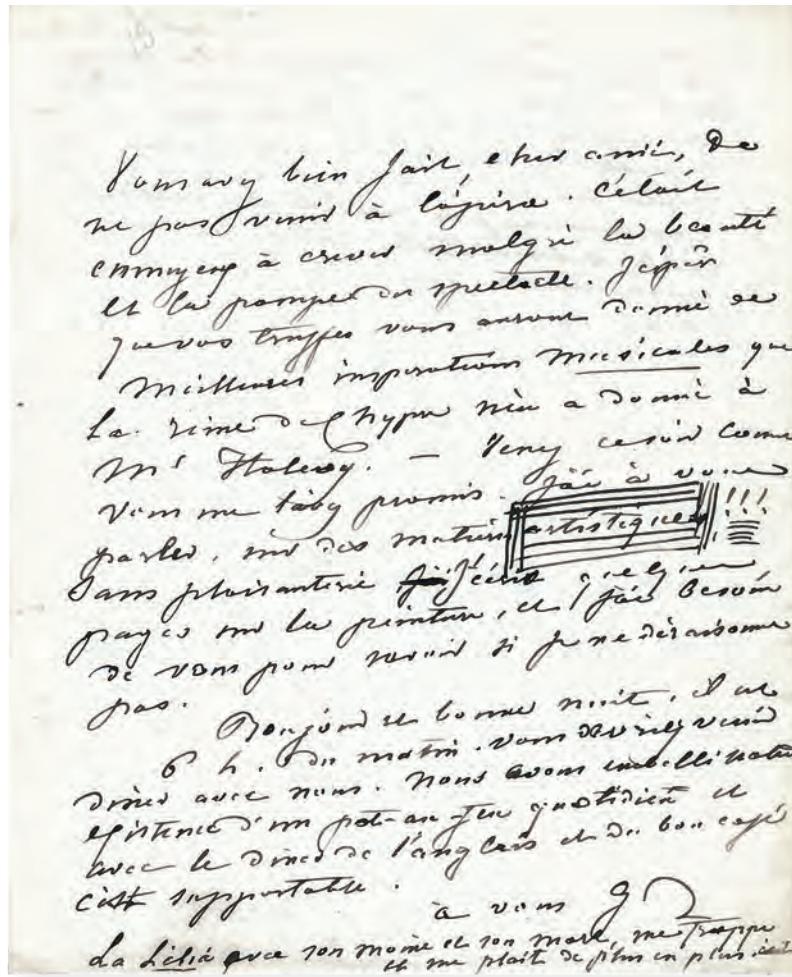
Bonjour et bonne nuit. Il est 6h du matin. Vous devriez venir dîner avec nous. Nous avons embelli notre existence d'un pot-au-feu quotidien et avec le dîner de l'anglais⁽³⁾ et du bon café c'est supportable.

G.S.

La Lélia⁽⁴⁾ avec son moine et son mort, me frappe et me plaît de plus en plus, c'est ce qui m'a mise en veine d'écrire sur la couleur et ce qu'il faut entendre par la forme. Avec ça j'ai vu vos femmes d'Alger⁽⁵⁾ ce matin. Si vous m'encouragez, je suis capable de faire le prochain salon dans notre revue [La Revue indépendante], et vous savez que je ne caponnerai pas [ne se montrera pas lâche] avec tout cette école silhouettiste⁽⁶⁾ qui se dit en possession du dessin ».

[1] *La Reine de Chypre*, opéra en cinq actes de Halévy sur un livret de Saint-Georges, a eu lieu la veille, le 22 décembre 1841. À l'inverse de George Sand, Richard Wagner, qui fut également présent à la première, jugea la musique « noble, émue et même nouvelle et exaltante », même s'il critique les défaillances d'Halévy qui aboutirent à une orchestration simple.

[2] Dans *Horace*, que George Sand est alors en train d'écrire, elle met en scène un rapin, élève de Delacroix, mais on n'y trouve pas les « quelques pages sur la peinture ». S'agit-il d'un article destiné à la *Revue indépendante* – qu'elle vient de créer – mais auquel elle aurait renoncé ? Le mot écrit en post-scriptum confirme bien qu'il s'agit d'une réflexion esthétique qui porte sur la « couleur » et la « forme ».



[3] Allusion possible à un restaurateur ou à un traiteur anglais fréquenté par George Sand.

[4] *Lélia avec son moine et son mort* est la troisième œuvre offerte par Delacroix à George Sand pour les étrennes de 1842. Il s'agit d'un pastel représentant Lélia agenouillée près du cadavre de Sténio, pendant que le moine Magnus, « dans l'ombre, adossé avec raideur au mur de la grotte, dardait sur elle ses yeux étincelants ». Le sujet a été traité plusieurs fois par Delacroix.

[5] Il s'agit des *Femmes d'Alger dans leur appartement*, tableau présenté au Salon de 1834, où il fait sensation. Synthèse d'orientalisme et de romantisme, ce tableau exprime une profonde « mélancolie » pour le poète et critique d'art Baudelaire.

[6] George Sand désigne l'école d'Ingres en parlant « d'école silhouettiste ». On connaît l'adversité entre les deux peintres qui anima la scène artistique du XIX^e siècle. L'écrivaine avait résolument pris le parti de Delacroix, celui de la « forme » et de la « couleur ».

Bibliographie :

George Sand – Correspondance, t. V, Lubin, Garnier, p. 529-531, lettre n°2369
Correspondance, éd. Françoise Alexandre, Les éditions de l'Amateur, p. 117-118, n°50

Provenance :

Achille Piron (légitaire universel de Delacroix)
 Bibliothèque Marc Loliée

« Du point de vue de la théorie de la Relativité, il n'y a plus de mouvement absolu ni d'immobilité absolue »

16. [EINSTEIN] Henri BERGSON

Lettre autographe signée « Henri Bergson » à Jean Becquerel

Paris, 24 sept[embre] 1922, 16 pages in-8° avec enveloppe autographe timbrée et oblitérée
Quelques annotations typographiques au crayon gras

**Lettre capitale de Bergson sur les enjeux et l'interprétation de la théorie de la relativité
Cette intervention du philosophe continue aujourd'hui encore de nourrir de nombreuses controverses**

Nous ne transcrivons ici que quelques fragments de cette lettre qui, bien que connue dans sa substance, est demeurée à ce jour inédite

« Monsieur et cher collègue,

J'ai bien tardé à répondre à la lettre, si intéressante et si importante, que vous avez bien voulu m'adresser. C'est qu'elle est allée me chercher de divers côtés, et m'a atteint en Suisse, à un moment où j'étais pris, à Genève, par le travail de « Coopération intellectuelle » qui nous avait été confié par la Société des nations. Me voici de retour à Paris ; je profite de mes premiers instants de liberté pour vous écrire. Le passage essentiel de votre lettre est naturellement celui qui concerne le voyage en boulet. Laissez-moi reprendre ce que j'ai dit dans mon livre [Durée et simultanéité, paru à l'été 1922] en y joignant quelques explications complémentaires.

Il y a d'abord deux remarques importantes à faire.

1° Si l'on se place en dehors de la Théorie de la Relativité, on conçoit un mouvement absolu et, par là même, une immobilité absolue ; il y aura dans l'univers des systèmes réellement immobiles. Mais, si l'on pose que tout mouvement est relatif, que devient l'immobilité ? Ce sera l'état du système de référence, je veux dire du système où le physicien se suppose placé, à l'intérieur duquel il se voit prenant des mesures et auquel il rapporte tous les points de l'univers. [...]

2° Si l'on se place en dehors de la Théorie de la Relativité, on conçoit très bien un personnage Pierre absolument immobile au point A, à côté d'un canon absolument immobile ; on conçoit aussi un personnage Paul, intérieur à un boulet qui est lancé loin de Pierre, se mouvant en ligne droite d'un mouvement uniforme absolu vers le point B et revenant ensuite, en ligne droite et d'un mouvement uniforme absolu encore, au point A. Mais du point de vue de la Théorie de la Relativité, il n'y a plus de mouvement absolu ni d'immobilité absolue [...]

Paul une fois lancé dans l'espace n'est plus qu'une représentation de l'esprit, une image — ce que j'ai appelé un « fantôme » ou encore une « marionnette vide ». C'est ce Paul en route (ni vivant ni conscient, n'existant plus que comme image) qui est dans un Temps plus lent que celui de Pierre. [...]

Le Paul qui sort du boulet au retour du voyage, le Paul qui fait de nouveau partie alors du système de Pierre, est quelque chose comme un personnage qui sortirait, en chair et en os, de la toile où il était représenté en peinture : c'était à la peinture et non pas au personnage, c'était à Paul référé et non pas à Paul référant, que s'appliquaient les raisonnements et les calculs de Pierre pendant que Paul était en voyage. [...]

Je ne voudrais pas clore sans saisir l'occasion qui s'offre à moi de vous dire



*combien m'a intéressé et instruit votre beau livre sur « Le principe de relativité » et la « Théorie de la gravitation », - livre indispensable à tous ceux qui ont le souci d'approfondir la théorie d'Einstein. Veuillez, Monsieur et cher collègue, agréer l'expression de mes sentiments les plus distingués et dévoués
H. Bergson »*

En faisant paraître *Durée et simultanéité* (aux éditions Alcan, durant l'été 1922), Bergson prenait un risque qu'il ne mesurait sans doute pas lui-même. Le propos de cet essai était de discuter les enjeux philosophiques de la théorie de la relativité. Les critiques de ses collègues scientifiques ne se sont pas fait attendre. Celles d'Einstein au premier chef, déplorant les « bourdes » ou les « boulettes » du philosophe. En France, c'est Jean Becquerel qui ouvre le feu avec une lettre adressée directement à l'auteur, et dont ce document constitue la réponse.

Becquerel occupe à l'époque une chaire de physique appliquée au Muséum d'histoire naturelle. On lui doit un manuel intitulé *Le Principe de relativité et la théorie de la gravitation* (Gauthier-Villars, 1922), ce qui fait de lui un des premiers introduceurs de la théorie einsteinienne dans le contexte français. Deux sources permettent de se faire une idée de la teneur de la lettre de Becquerel : son article publié l'année suivante (« Critique

de l'ouvrage *Durée et Simultanéité* de M. Bergson », *Bulletin scientifique des étudiants de Paris*, 10 (2), mars-avril 1923), et l'extrait qu'en donne Bergson lui-même dans le premier des trois appendices ajoutés à l'édition 1923 de *Durée et simultanéité* – appendice qui contient également, à quelques lignes près, l'intégralité de sa réponse. Bergson choisit alors de conserver l'anonymat de son correspondant afin d'éviter de donner l'impression d'une « polémique » (selon l'entretien du 30 décembre 1923 avec Jacques Chevalier). Il se contente d'évoquer « une lettre, fort intéressante, qui nous fut adressée par un physicien des plus distingués ».

La discussion se cristallise sur un point précis : l'interprétation du ralentissement des horloges en mouvement prévu par la théorie. Le célèbre « paradoxe des jumeaux » attribué à Paul Langevin fournit une version imagée du problème, dans le cadre d'un récit à la Jules Verne : un astronaute (ici « Paul »), embarqué pour un « voyage boulet », se retrouverait, à son retour, plus jeune que son frère jumeau demeuré sur Terre (ici, « Pierre »), comme si le temps s'était écoulé moins vite pour lui ! Dans sa lettre, Becquerel insiste sur le fait que la théorie de la relativité parle bien de temps effectivement mesurés de part et d'autre par les observateurs en mouvement relatif. Bergson réitere, en le précisant, l'argument développé dans son livre, à savoir que les différences portent moins sur des temps réels que sur des temps fictifs, c'est-à-dire des temps attribués aux autres observateurs qui acquièrent du même coup le statut de simples images, ou « fantômes ». Ainsi la « dilatation » des durées associée au ralentissement des horloges en mouvement n'est qu'un « effet de perspective ». Bergson est conduit à cette conclusion par une interprétation stricte du principe de relativité : entre deux observateurs en mouvement relatif, il existe une « symétrie parfaite », chacun pouvant se considérer immobile ou mobile par rapport à l'autre. De multiples confirmations empiriques, ont depuis donné objectivement tort au philosophe, mais la question du statut du temps en relativité, comme celle de la pertinence des arguments échangés, continue à alimenter les débats philosophiques contemporains. Cette lettre constitue en ce sens une pièce maîtresse du dossier.

il devrait avoir vu le plus tôt
et aperçoit le plus tard
à l'heure à son système
de personnes

H. Bergson

comme vous l'avez fait vous-mêmes
supposez le boulet animé d'une vitesse
que l'on ait $\sqrt{1 - \frac{v^2}{c^2}} = \frac{1}{2}$. Soient alors
la trajectoire du boulet dessinée
Terre et M le milieu de l'
supposons que l'on
marquée par le milieu

« Il y a des mots qui font vivre »

17. Paul ÉLUARD

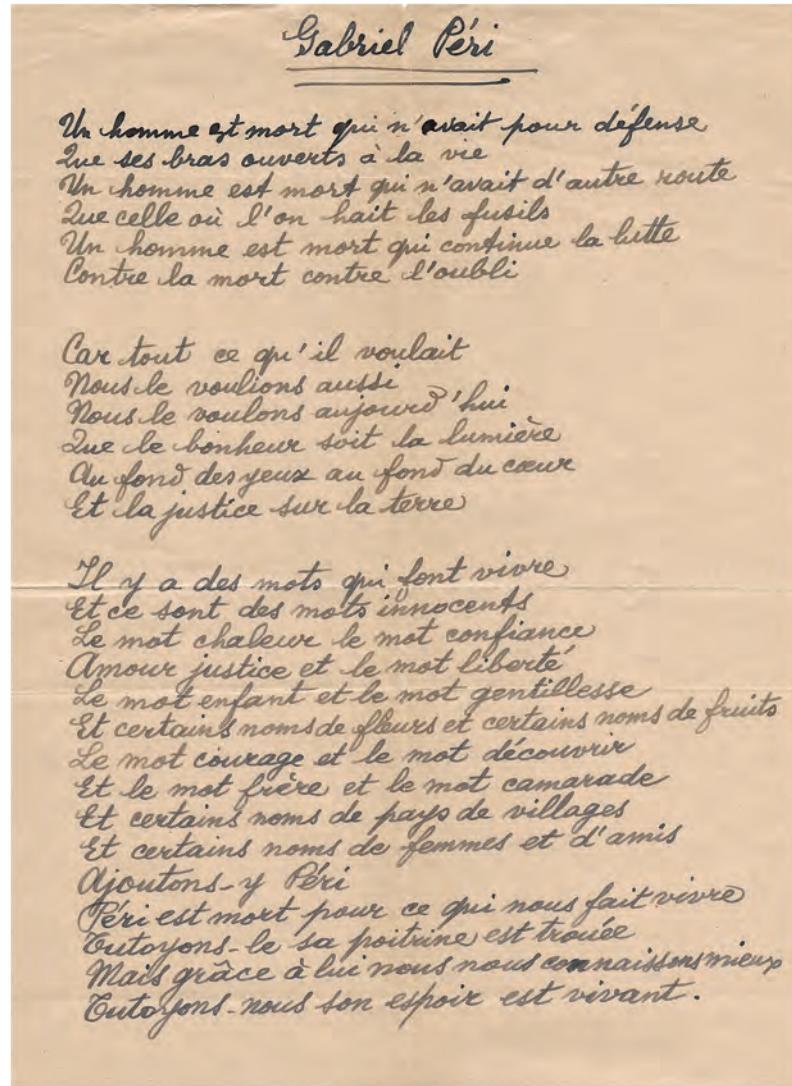
Poème autographe, en l'honneur de Gabriel Péri
S.l.n.d, 1 p. in-folio (30,9 x 20,9 cm)
Traces de pliures d'époque

**Bouleversant poème de Résistance, issu du recueil *Au rendez-vous allemand*,
en l'honneur de Gabriel Péri**

*« Un homme est mort qui n'avait pour défense
Que ses bras ouverts à la vie
Un homme est mort qui n'avait d'autre route
Que celle où l'on hait les fusils
Un homme est mort qui continue la lutte
Contre la mort contre l'oubli*

*Car tout ce qu'il voulait
Nous le voulions aussi
Nous le voulons aujourd'hui
Que le bonheur soit la lumière
Au fond des yeux au fond du cœur
Et la justice sur la terre*

*Il y a des mots qui font vivre
Et ce sont des mots innocents
Le mot chaleur le mot confiance
Amour justice et le mot liberté
Le mot enfant et le mot gentillesse
Et certains noms de fleurs et certains noms de fruits
Le mot courage et le mot découvrir
Et le mot frère et le mot camarade
Et certains noms de pays de villages
Et certains noms de femmes et d'amies
Ajoutons-y Péri
Péri est mort pour ce qui nous fait vivre
Tutoyons-le sa poitrine est trouée
Mais grâce à lui nous nous connaissons mieux
Tutoyons-nous son espoir est vivant »*



Circulant d'abord clandestinement pendant la guerre, ce poème fut publié en 1944 dans l'un des plus célèbres recueils du poète : *Au rendez-vous allemand*. Il sera par la suite repris dans *l'Humanité*, Parrot, Paul Éluard, 1953, p. 147, *le Sang des poètes* et le recueil 84, *Gabriel Péri*.

Grande figure de la Résistance, Gabriel Péri (1902-1941) entra à *l'Humanité* en 1934. Membre du Comité central du Parti communiste (1929), député de Seine-et-Oise en 1932, il devint, en 1936, vice-président de la Commission des Affaires étrangères de la Chambre. Animateur des *Cahiers clandestins du parti communiste* pendant l'occupation, il fut arrêté en mai 1941 et fusillé par les allemands au Mont Valérien le 15 décembre de la même année.

Ce poème apparaît comme la célébration d'un martyr, il exalte parallèlement les valeurs de la vie et souligne la fraternité à laquelle elles invitent. A l'image de tout le recueil, Éluard perpétue le souvenir et appelle à la Résistance.

Bibliographie :

Paul Éluard, *Oeuvres complètes*, éd. Marcelle Dumas et Lucien Scheler, Pléiade, t. I, p. 1262

Provenance :

Archives Louis Aragon

18. Paul ÉLUARD

Poème autographe signé « Paul Eluard »
S.l.n.d, 2 p. in-folio sur papier vélin fin vert pâle
Encadrement sur mesure (63,8 x 43,5 cm)
Légères brunissures aux marges

Manuscrit complet de l'un des quatre poèmes publiés dans *Facile*, chef-d'œuvre du surréalisme témoignant de l'émulation artistique entre Paul Éluard, son épouse Nusch et Man Ray, à qui elle sert de modèle

A LA FIN DE L'ANNÉE, DE JOUR EN JOUR PLUS BAS,
IL ENFOIT SA CHALEUR COMME UNE GRAINE.

« I

*Nous avançons toujours
Un fleuve plus épais qu'une grasse prairie
Nous vivons d'un seul jet
Nous sommes du bon port*

*Le bois qui va sur l'eau l'arbre qui file droit
Tout marché de raison bâclé conclu s'oublie
Où nous arrêterons-nous
Notre poids immobile creuse notre chemin*

*Au loin les fleurs fanées des vacances d'autrui
Un rien de paysage suffisant
Les prisons de la liberté s'effacent
Nous avons à jamais
Laissez derrière nous l'espoir qui se consume
Dans une ville pétrie de chair et de misère
De tyrannie*

*La paupière du soleil s'abaisse sur ton visage
Un rideau doux comme ta peau
Une aile salubre une végétation
Plus transparente que la lune du matin*

*Nos baisers et nos mains au niveau de nous-mêmes
Tout au-delà ruiné
La jeunesse en amande se dénude et rêve
L'herbe se relève en sourdine
Sur d'innocentes nappes de petite terre
Premier dernière ardoise et craie
Fer et rouille seul à seule
Enlacés au rayon debout
Qui va comme un aveu
Écorce et source redressée
L'un à l'autre dans le présent
Toute brume chassée
Deux autour de leur ardeur
Joint par des lieues et des années*

*Notre ombre n'éteint pas le feu
Nous nous perpétuons. »*

« II

*Au-dessous des sommets
Nos yeux ferment les fenêtres
Nous ne craignons pas la paix de l'hiver*

*Les quatre murs éteints par notre intimité
Quatre murs sur la terre
Le plancher le plafond
Sont des cibles faciles et rompus
À ton image alerte que j'ai dispersée
Et qui m'est toujours revenue*

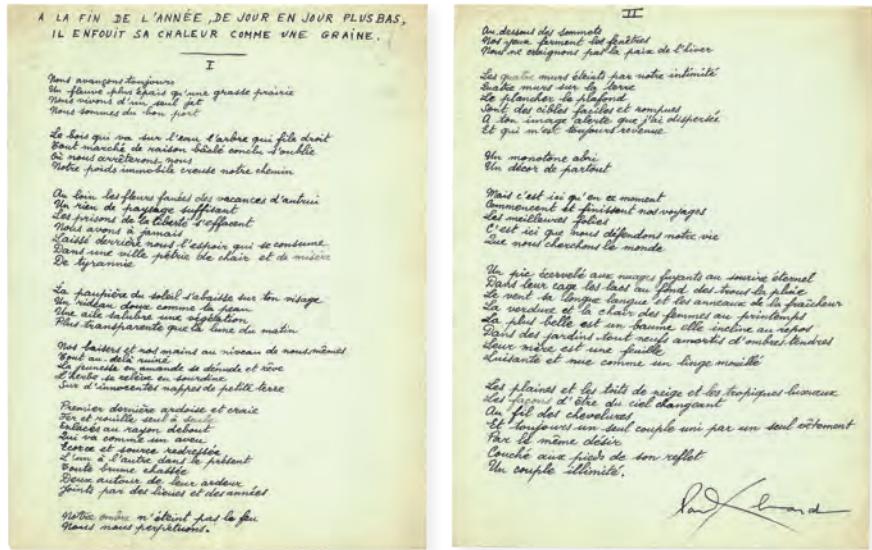
*Un monotone abri
Un décor de partout*

*Mais c'est ici qu'en ce moment
Commencent et finissent nos voyages
Les meilleures folies
C'est ici que nous défendons notre vie
Que nous cherchons le monde*

*Un pic écervelé aux nuages fuyants au sourire éternel
Dans leurs cages les lacs au fond des trous la pluie
Le vent sa longue langue et les anneaux de la fraîcheur
La verdure et la chair des femmes au printemps
La plus belle est un baume elle incline au repos
Dans des jardins tout neufs amortis d'ombres tendres
Leur mère est une feuille
Luisante et nue comme un linge mouillé*

*Les plaines et les toits de neige et les tropiques luxueux
Les façons d'être du ciel changeant
Au fil des chevelures
Et toujours un seul couple uni par un seul vêtement
Par le même désir
Couché aux pieds de son reflet
Un couple illimité.*

Paul Eluard »



Ce poème, titré *À la fin de l'année, de jour en jour plus bas, il enfouit sa chaleur comme une graine*, long de 66 vers et en deux parties, figure entre *L'Entente* et *Facile et bien*.

Livre d'art icône publié pour la première fois le 24 octobre 1935 par l'imprimeur-éditeur Guy Levis Mano, *Facile* est tiré en 24 exemplaires sur Japon Impérial. S'en suivront 200 exemplaires hors commerce sur vélin puis un tirage limité à 1250 exemplaires.

Né d'une collaboration artistique entre Man Ray, Paul Éluard et son épouse Nusch, l'ouvrage magnifie le corps de cette dernière par le verbe du poète et la lumière du photographe. Après son recueil *Au défaut du silence*, où Gala était omniprésente, Éluard compose ces quatre poèmes évoquant Nusch, auxquels font écho, par un subtil jeu de mise en page, douze photographies de Man Ray représentant Nusch entièrement nue. Son corps n'y apparaît jamais dans sa totalité selon un procédé propre à l'*Homme-Lumière*. L'ouvrage contribua au réveil de l'érotisme dans l'art des années 30.

À propos de *Facile*, Pierre Emmanuel écrit dans *Le Je universel chez Paul Éluard* (G.L.M, 1948) : « Identique à soi-même dans son intarissable création de soi, la femme est aussi comme le signe ou, mieux : la condition de l'identité de toutes choses. Il faudrait citer presque entièrement certains poèmes de *Facile* pour donner la juste idée de « l'entente » qui s'établit entre l'érotisme féminin et les énergies fécondantes de la terre - entre les gestes de la femme et les mouvements de l'humaine destinée... »

Les poèmes manuscrits de ce recueil, l'un des plus emblématiques du poète, sont rares.

Bibliographie :

Facile - Poèmes de Paul Éluard / Photographies de Man Ray - G.L.M, Paris, 1935

Paul Éluard - Œuvres complètes - Tome 1, éd. Marcelle Dumas et Lucien Scheler, Pléiade, p. 462 - 464

Provenance :

Collection Christian Genet

« Oui mon cœur se déchire et ma raison se révolte contre de telles infamies, mais la haine ne désarme même pas devant une tombe ! »

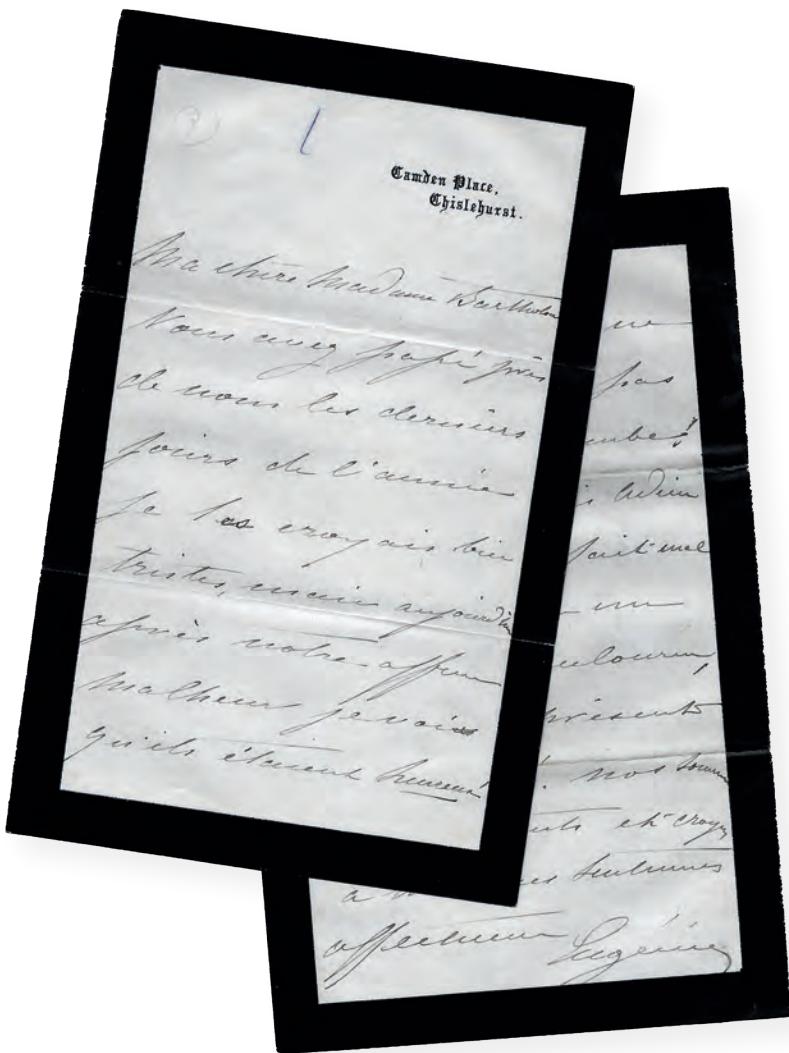
19. [NAPOLÉON III] Eugénie de MONTIJO

Lettre autographe signée « Eugénie » à Marie-Thérèse Bartholoni
Camden Place, Chislehurst [janvier 1873], 8 p. in-8°, papier de deuil
Traces de pliures d'époque, annotations « 1 » et « 2 » d'une autre main,
petit manque marginal sur le dernier feuillet (sans atteinte au texte)

Longue et bouleversante lettre de l'impératrice, écrite seulement quelques jours après la mort Napoléon III

Dévastée par la douleur, Eugénie n'en reste pas moins pleine de rancœur à l'égard de ceux ayant ostensiblement tourné le dos à l'empereur depuis la défaite de Sedan

*« Ma chère Madame Bartholoni,
Vous avez passé près de nous les derniers jours de l'année.
Je les croyais bien tristes, mais aujourd'hui après notre affreux malheur, je vois qu'ils étaient heureux ! Vous souvenez-vous ? combien nous avions de l'espoir ! Mais Dieu n'a pas voulu m'épargner cette dernière douleur.
Je ne sais encore si j'ai la force de la lui offrir car je sens quelque fois mon cœur plein de révolte. Le calme viendra avec la résignation ; je la demande de tout cœur. Monsieur Bartholoni vous aura dit mon émotion en le voyant parmi les fidèles qui ont voulu rendre un dernier hommage à mon bien cher Empereur.
J'ai bien pensé que ce coup si imprévu avait altéré votre santé. Soignez-vous bien car plus que jamais nous avons besoin de nos amis.
La mort si rapide de l'Empereur a, pour ainsi dire, réveillé la conscience publique car il a fallu qu'il mourut pour qu'on pût mesurer les souffrances morales et physiques qui ont déchiré son cœur, avant de l'arracher à notre tendresse. Que doivent se dire ceux qui ont insulté un malheur si dignement supporté.
La croix que j'ai attachée le 15 août sur la poitrine de M. Bayard doit lui brûler le cœur, s'il lui reste une conscience.
Les médecins anglais, après avoir constaté sa maladie, n'ont eu tous deux qu'un seul cri : « cet homme est plus qu'un héros pour avoir supporté de telles douleurs cinq heures à cheval ! ».
Oui mon cœur se déchire et ma raison se révolte contre de telles infamies, mais la haine ne désarme même pas devant une tombe !
Je vous dis adieu car cela me fait mal de penser à un passé si douloureux et à un présent si désolé !
Nos souvenirs aux enfants et croyez à tous mes sentiments affectueux.
Eugénie »*



Le 9 janvier 1873, à 10h45, Napoléon III meurt à l'âge de soixante-quatre ans, dans sa résidence de Camden Place. Près de soixante mille personnes, dont un dixième de Français comprenant une délégation d'ouvriers conduite par Jules Amigues, viennent se recueillir devant le corps et participent à l'inhumation, le 15 janvier 1873, à Chislehurst. Par la suite, l'impératrice Eugénie lui fit édifier un mausolée à l'abbaye Saint-Michel, qu'elle fonda en 1881. A ce jour, le couple y repose aux côtés de leur fils unique, le prince impérial Louis-Napoléon, tué en 1879 à l'âge de vingt-trois ans, lors de la guerre anglo-zouloue.

Filleule de Chateaubriand et dame d'honneur aux Tuileries de la princesse Julie Bonaparte, Madame Bartholoni (1833-1910) fut, par sa beauté, particulièrement remarquée à la Cour du Second Empire. Née Marie-Thérèse Frisell, elle fut l'épouse d'Anatole Bartholoni (1822-1902), député au Corps législatif de 1860 à 1869.

Madame Bartholoni tint un brillant salon, qui inspira Marcel Proust. L'écrivain le fréquenta activement au cours des années 1897-1899, et fut également l'hôte du château de Coudrée, que les Bartholoni possédaient sur les bords du Lac Léman, entre Thonon-les-Bains et Genève. La conversation spirituelle de l'ancienne « belle de l'Empire » paraît l'avoir fortement inspiré.

Marcel Proust courtisa, un temps, une des trois filles de Madame Bartholoni, Louise dite « Kiki » (1857-1933), filleule de l'impératrice Eugénie.

« Je dirai adieu aux bourgeois pour le reste de mes jours »

20. Gustave FLAUBERT

Lettre autographe signée « Gve Flaubert » à Pauline Sandeau
[Croisset], samedi [16 novembre 1867], 3 p. in-8° sur papier vergé bleu
Traces de pliures d'époque, quelques légers frottements, ancienne trace d'onglet

Belle lettre de Flaubert, alors en pleine rédaction de *L'Éducation sentimentale*

*« Si je vous écrivais chaque fois que je pense à vous, je me ruinerais en timbres-poste.
Comment d'ailleurs ne songerais-je pas à votre jolie mine, puisque je l'ai là,
devant moi, clouée sur mon armoire aux pipes ! Je voudrais bien la voir en
nature. C'est tout ce que j'ai à vous dire.*

Que faites-vous ? Que lisez-vous ? etc. Et votre cher fils ?

Vous devez maintenant être revenue à l'Institut ?

Comment va madame Plessy ? On m'a conté qu'elle était ou avait été très malade.

*Quant à votre ami, il espère, à la fin de janvier, avoir terminé la seconde
partie de son roman [L'Éducation sentimentale]. Comme il m'embête ! Comme
il m'embête ! Après celui-là, bonsoir ! Je dirai adieu aux bourgeois pour le reste
de mes jours⁽¹⁾.*

*J'oubiais de vous remercier de votre dernière lettre qui était ravissante. Le mot est bien
usé, n'importe ! Ici, je le maintiens bon. Pourquoi est-on si attaché à vous ?*

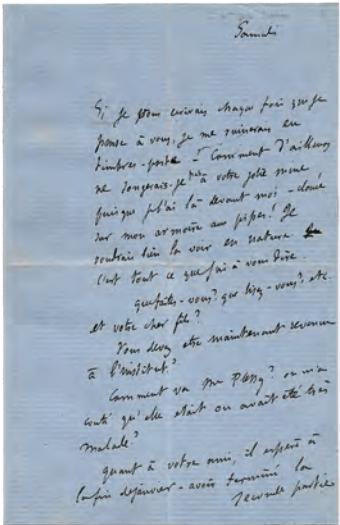
*Une de vos prédispositions m'est revenue à la pensée, dernièrement, en lisant, dans
le dernier volume de Michelet⁽²⁾, son jugement sur Rousseau⁽³⁾. Ce jugement-là⁽⁴⁾
(qui est le mien et que, par conséquent, j'admire) a dû vous choquer. Car vous
aimez ce vieux drôle, autrement vous ne seriez pas femme. À toutes les objections
que l'on fait contre lui, on vous répond qu'il avait « tant de cœur » ! Moi aussi, j'en ai,
mais je n'ai pas précisément toutes ses habitudes, ni sa descente⁽⁵⁾ – ni son style, hélas !
Nous ne nous sommes pas vus depuis que votre ami Feuillet a publié Camors⁽⁶⁾. Je
trouve cela très remarquable. Jamais il n'a si bien fait.*

Et votre époux ? « a-t-il quelque chose sur le chantier » ?

*Je voudrais bien produire une œuvre qui vous enchantât, car vous êtes une des
personnes dont j'estime le plus le goût – malgré votre voisinage à l'Académie⁽⁷⁾
Envoyez-moi quelques fois votre écriture.*

Je vous baise les deux mains aussi longtemps que vous le permettrez.

Gve Flaubert »



[1] Flaubert pesta toujours contre le milieu bourgeois en particulier et dont il était issu. Il aurait voulu le voir se comporter autrement, surtout dans le domaine artistique, qui était si cher à son esprit. On connaît l'une de ses célèbres maximes à ce sujet : « *J'appelle bourgeois quiconque pense bassement* ».

[2] *Histoire de France au XVIIIe siècle* (t. XIX, *Louis XV et Louis XVI*) venait de paraître.

[3] Michelet dresse dans son ouvrage un portrait peu flatteur de Rousseau : « *Il [Rousseau] veut qu'on ait dans chaque État un Code moral [...]. Il faut que chacun déclare, confesse, articule sa foi (et sous peine de mort, dans le *Contrat social*). La discordance de Rousseau avec l'Encyclopédie et l'esprit même du siècle, là, était tranchée, terrible. Là commence un cours nouveau d'idées qui ira tout droit à la Fête de l'Être suprême. – Puis, la réaction l'exploite, de Robespierre à De Maistre* »

Flaubert approuve cette critique assassine sur Rousseau et renchérit dans une lettre adressée à Michelet, écrite quatre jours avant cette lettre : « *Quant à votre jugement sur Rousseau, je puis dire qu'il me charme, car vous avez précisé exactement ce que j'en pensais. Bien que je sois dans le troupeau de ses petits-fils, cet homme me déplait. Je crois qu'il a eu une influence funeste. C'est le générateur de la démocratie envieuse et tyrannique. Les brumes de sa mélancolie ont obscurci dans les cerveaux français l'idée du droit*

[4] Dans sa jeunesse, Flaubert a lu les *Confessions* avec admiration. Mais son jugement change quand il aborde les écrits politiques de Rousseau, qu'il a lus et annotés pour *L'Education sentimentale*, vers 1864.

[5] Rousseau souffrait vraisemblablement d'une hernie inguinale de la vessie, qui l'obligeait à porter une sonde.

[6] *Monsieur de Camors*, d'Octave Feuillet, paru en 1867.

[7] L'Académie française est aux yeux de Flaubert un cénacle de bourgeois. On se souvient de sa stupéfaction et de son ironie à l'égard de la candidature de son ami Baudelaire six ans plus tôt.

L'Education sentimentale est le fruit de trois essais de jeunesse de Flaubert. Ainsi de janvier 1843 à janvier 1845 il produit une première « *Éducation sentimentale* » qui succédait à la rédaction de *Novembre*, achevé le 25 octobre 1842, et à une toute première ébauche de jeunesse intitulée *Mémoires d'un fou* en 1838.

Le roman définitif est le fruit de presque cinq longues années de travail sans relâche, rédigé à partir de septembre 1864 et achevé le 16 mai 1869 au matin.

« *Après celui-là, bonsoir ! Je dirai adieu aux bourgeois pour le reste de mes jours* »

La bourgeoisie au sens large, évoquée ici par Flaubert, s'incarne dans son roman par le personnage de Jacques Arnoux. Il représente le bourgeois parvenu et libertin. Arnoux est aussi, en quelque sorte, la preuve d'un certain affaiblissement de la petite bourgeoisie. Il est infidèle à sa femme malgré toute la bonté que celle-ci lui porte. C'est un spécialiste de l'arnaque, signe d'un succès sans scrupule.

Bibliographie :

Gustave Flaubert, *Correspondance*, éd. J. Bruneau, Pléiade, t. III, p. 703-704

21. [FLAUBERT] Paul NADAR



Tirage postérieur représentant Flaubert en buste
[Paris, c. 1910], format cabinet, contrecollé sur carton fort au crédit du photographe
Parfait état de conservation hormis un très léger défaut sur la partie droite du portrait
Annotation à la plume au verso « Flaubert », d'une main inconnue
Cachet humide au verso « E. Hautecœur – 35 avenue de l'Opéra – Paris »

Mythique portrait de l'écrivain par Nadar, pendant les années de rédaction de *L'Éducation sentimentale*

L'iconographie de Flaubert est pour le moins restreinte. On ne connaît que quatre portraits photographiques de l'écrivain :

- Deux clichés par Étienne Carjat en plans italiens, pris lors de deux séances différentes
 - Un portrait de profil par Giacomo Borelli, sans doute pris lors de l'exposition universelle de 1867, que Flaubert a visitée
 - Un portrait par Félix Nadar, de buste en trois quarts (celui ici présenté)
- Paul Nadar, fils de Félix Nadar (1820-1910) avait commencé à collaborer avec son père dès 1886. Ce tirage postérieur reprend donc celui pris par Félix entre 1865 et 1869.

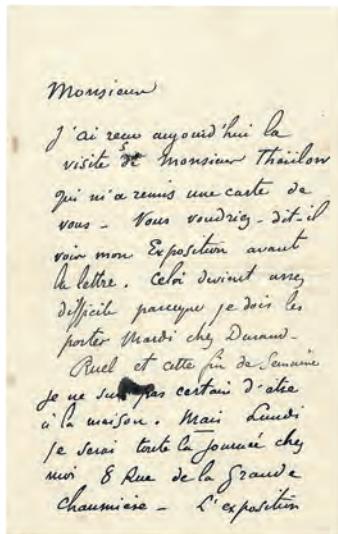
Les portraits photographiques de Flaubert sont d'une insigne rareté

Quand Flaubert meurt, le 8 mai 1880, on ne connaît pas son visage. C'est une exception dans un siècle où la figure de l'artiste s'est multipliée par la gravure et la photographie. L'absence d'image résulte de la volonté expresse de l'auteur : il a refusé, avec constance, de livrer sa tête au public.

Bibliographie :
Album Gustave Flaubert, éd. Yvan Leclerc, Pléiade, p. 184, n°147

« *L'exposition ouvrira le 9* »

22. Paul GAUGUIN



Lettre autographe signée « Paul Gauguin » à un collectionneur
S.l.n.d [Paris, 1^{er} ou 2 novembre 1893], 1 p. 1/2 in-8°

Petite décharge d'encre et infimes rousseurs en marge gauche

De retour de son premier voyage à Tahiti, Gauguin lance son exposition chez Durand-Ruel

« Monsieur, j'ai reçu aujourd'hui la visite de monsieur Thaülow [Fritz Thaulow, son beau-frère] qui m'a remis une carte de vous. Vous voudriez – dit-il voir mon exposition avant la lettre. Cela devient assez difficile parce que je dois les porter [ses toiles] mardi chez Durand-Ruel et cette fin de semaine je ne suis pas certain d'être à la maison. Mais lundi je serai toute la journée chez moi 8 rue de la Grande Chaumière – L'exposition ouvrira le 9. Agréez monsieur l'assurance de mes sentiments distingués.

Paul Gauguin. »

Après deux années d'une vie de bohème et d'un travail passionné dans les îles du Pacifique, Gauguin rentre en France et arrive à Marseille, le 4 août 1893. L'artiste est sans le sou. Désireux d'organiser une exposition de ses œuvres tahitiennes au plus vite, il va alors faire jouer ses relations, notamment auprès de Degas, dont le soutien lui permettra d'exposer chez les Durand-Ruel, rue Lafitte, durant un mois. Le vernissage est prévu pour le 4 novembre.

Gauguin se démène et imagine déjà un vif succès, l'argent coulant à flot, et la protection d'un marchand parisien ; ses œuvres tahitiennes sont sublimes. Il commet toutefois une grosse erreur, fixant lui-même les prix de ses œuvres à des sommes trop élevées – entre 2 et 3000 francs, soit près de dix fois les prix pratiqués avant son départ – prétendant alors faire monter sa cote.

Le vernissage est repoussé au 9 novembre et le tout Paris des arts est convié : journalistes, marchands, critiques, collectionneurs, hommes de lettres, et les peintres Pissarro, Monet, Renoir et bien sûr Degas.

Gauguin expose en tout quarante-quatre toiles dont *La Orana Maria* (Ave Maria), *Manao tupapau* (L'Esprit veille), *Metua rahi no Tehamana* (Mes Aïeux de Tehamana), ou encore *Nafea faaipoipo* (Quand te maries-tu ?), demeurées parmi ses œuvres les plus célèbres.

Il est anxieux et joue gros. Le soir du vernissage, la galerie Durand-Ruel est comble mais Gauguin comprend vite que la partie est perdue et qu'il ne vendra rien, ou presque.

Charles Morice raconte : « *Dans la vaste galerie où flambait aux murs sa vision peinte, il regardait le public, il écoutait. Bientôt il n'eut plus de doute : on ne comprenait pas. C'était la séparation définitive entre Paris et lui, tous ses grands projets étaient ruinés, et, blessure peut-être pour cet orgueilleux, la plus cruelle de toutes, il devait s'avouer qu'il avait mal combiné ses plans.* »

Incompréhension et prix trop élevés, l'exposition chez Durand-Ruel est un désastre financier. Seules huit toiles sont vendues. La presse se montre néanmoins, dans l'ensemble, très enthousiaste quant au travail du peintre : Mallarmé, Cardon, Darien et Mirbeau furent unanimes, saluant l'œuvre d'un grand maître.

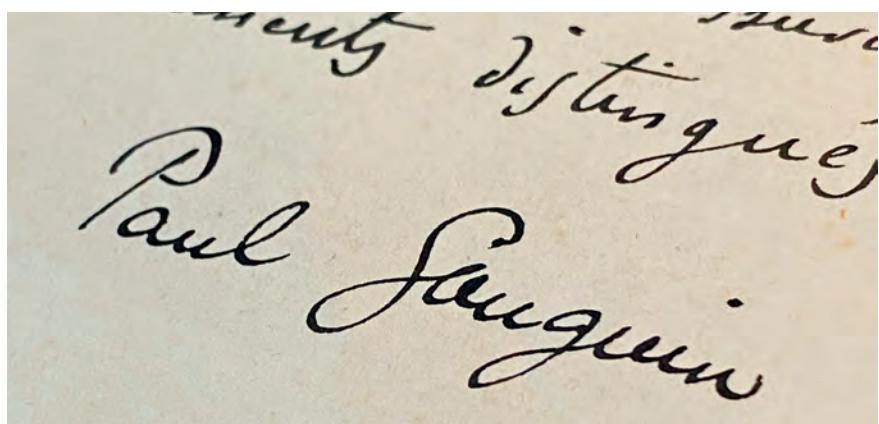
Dix-huit mois plus tard, Gauguin repart pour son deuxième et dernier voyage sur les terres du Pacifique...

On joint :

Le facsimilé du catalogue de l'exposition chez Durand-Ruel, avec la préface de Charles Morice et la liste des œuvres.
1 vol. (13,8 x 21,2 cm), demi chagrin bordeaux à coins, dos à nerfs, titre doré.

Bibliographie :

Lettres de Gauguin à Georges-Daniel de Monfreid. Crès, 1918
Gauguin à Tahiti et aux îles Marquises. Bengt Danielsson, Editions du Pacifique, 1975
Gauguin, David Haziot, Fayard, 2017



« *Ma caille emmitouflée écrasée sous mes doigts* »

23. Jean GENET

Fragment de poème autographe

S.l.n.d [Paris, prison de la Santé – 1943], 1/4 p. in-4°

Marge gauche légèrement effrangée, légère tache sans atteinte au texte

Précieux fragment de poème rattaché à « La Parade », de premier jet et inédit dans sa version manuscrite

« *Canaille oserez-vous me mordre une autre fois ?
Retenez que je suis le page du Monarque.
Vous roulez sous ma main comme un flot sous ma barque.
Votre houle me gonfle, ô ma caille des bois.
ma caille emmitouflée et morte écrasée sous mes doigts.* »

L'œuvre versifiée de Genet se traduit par six longues pièces rassemblées dans un recueil de 1948 sobrement intitulé *Poèmes*. De très loin le plus composite des poèmes publiés dans le volume, et le dernier qui convoque l'univers carcéral, « La Parade » (dont le titre est aussi celui d'une des plus énigmatiques *Illuminations* de Rimbaud) est composé de huit pièces partiellement autonomes, qui furent sans doute presque toutes écrites en 1943.

Ce fragment est composé d'un quatrain à rimes embrassées et d'un monostique. On note immédiatement la présence d'une ponctuation, presque entièrement absente (seuls deux virgules et un point final subsistent) dans le recueil paru en 1948 et repris tel quel dans l'édition de la Pléiade, ainsi qu'une variante : « et morte » devient « écrasée ».

On remarque enfin que la césure à l'hémistiche dans le monostique ne fait pas apparaître de virgule, à l'inverse de la version publiée.

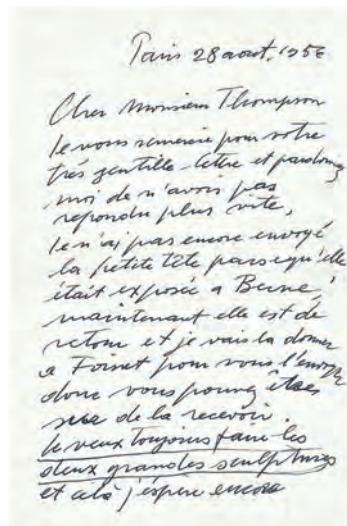
Bibliographie :

Jean Genet, *Romans et poèmes*, éd. Emmanuelle Lambert et Gilles Philippe, Pléiade, p. 1068

Canaille oserez-vous me mordre une autre fois ?
Retenez que je suis le page du monarque.
Vous roulez sous ma main comme un flot sous ma barque.
Votre houle me gonfle, ô ma caille des bois.
ma caille emmitouflée et ~~morte~~ écrasée sous mes doigts.

« *A cause de la sculpture je suis obligé de négliger la peinture* »

24. Alberto GIACOMETTI



Lettre autographe signée « Alberto Giacometti » à David Thompson
Paris, 28 août 1956, 3 p. in-8°

Pour une lecture plus aisée, nous avons transcrit la lettre avec une orthographe juste

Belle lettre immersive du maître, au cœur de la création de ses chefs d'œuvres

« Cher Monsieur Thompson,

Je vous remercie votre très gentille lettre et pardonnez-moi de n'avoir pas répondu plus vite, je n'ai pas encore envoyé la petite tête parce qu'elle était exposée à Berne, maintenant elle est de retour et je vais la donner à Foisset pour vous l'envoyer donc vous pouvez être sûr de la recevoir.

Je veux toujours faire les deux grandes sculptures et cela j'espère encore pendant cet hiver.

J'ai commencé plusieurs sculptures que je vais travailler pendant les prochains mois et celles-ci devraient me rendre possible de faire les grandes. *A cause de la sculpture je suis obligé de négliger la peinture et le dessin pour le moment*, donc je ne veux pas penser à faire en même temps des peintures pour votre nouvelle salle mais je vous dirai quand j'aurai des nouvelles peintures.

Pour le moment la seule chose qui compte pour moi c'est d'arriver à faire les sculptures que j'ai commencées.

C'est plus difficile que jamais et le temps passe trop vite et je ne suis pas encore prêt pour le voyage de Pittsburgh mais peut-être que cela sera-t-il possible un jour. Je vous écrirai dès que j'aurai quelque chose de nouveau.

J'envoie à madame Thompson et à vous même aussi de la part d'Annette toutes mes affectueuses salutations

Alberto Giacometti »

Si l'année 1956 fut harassante de travail pour Giacometti, cette lettre permet d'en prendre toute la mesure. De nombreux projets jalonnèrent la saison, à l'image de la biennale de Venise (dont Giacometti était le représentant pour la France), ou encore la Kunsthalle de Berne durant laquelle il exposa, entre autres, *Grande figure* [socle haut]. En marge de celle-ci et toujours en 1956, l'artiste est également sollicité par la Chase Manhattan Bank pour un projet de monument. Il fait aussi la rencontre d'Isaku Yanaihara, qui lui servira de modèle tant pour la peinture que la sculpture, jusqu'à l'obsession.

Giacometti modélise cette année-là une *Figure féminine debout*, qu'il moule en argile dans diverses versions. Dix d'entre elles, réalisées entre janvier et mai, sont exposées dans le pavillon français de la Biennale de Venise de 1956, intitulées *Les Femmes de Venise*, même si certaines sont montrées pour la première fois à Berne la même année, dont neuf sont ensuite coulées en bronze (aujourd'hui à la Fondation Beyeler).

David Thompson (1899-1965), ingénieur américain, a fait fortune dans la finance lors de la Grande dépression. Fervent admirateur et très bon client de Giacometti, sa collection d'art moderne comprenait aussi des œuvres de Paul Klee, Jean Dubuffet, Joan Miró et Henry Moore.

« Me donner à l'œuvre »

25. Jean GONO

Lettre autographe signée « Jean » à Blanche Meyer
[Manosque] vendredi soir [automne 1949], 3 p. in-8°

Tendre lettre de l'écrivain à son amour secret Blanche Meyer, qui lui inspira les héroïnes de ses plus célèbres romans, dont Pauline de Théus dans *Le Hussard sur le toit*

« Chère Blanche,

J'espère que vous faites un bon retour. Je dis « vous faites » car à l'heure où je vous écris, vous êtes encore en route, vous êtes même si je ne m'abuse aux prises avec cette entrée de Marseille dont vous tremblez par avance. Entrée de Marseille dont moi aussi je parle comme je parlerais de l'Entrée de l'Enfer. Lasciate ogni speranza (ce qui, en bon français signifie Laissez toute espérance !). Je vous imagine donc en train de pénétrer dans les cercles de l'enfer au milieu des camions et des tramways. Cela se passe dans ces lointains bleuâtres et maléfiques que j'aperçois de la fenêtre de mon bureau du temps que je vous écris. Tout au moins puis-je espérer qu'il ne pleut pas là-bas où vous êtes. Il ne pleut pas ici non plus, mais quelle différence avec Grenoble. Le gréouls boisé qui sent le champignon et la feuille morte. Ici le pays sent aussi le camion. Manosque n'est qu'une sorte de prolongation de Marseille et son parfum est d'huile lourde et d'essence brûlée. Je me souviens du bruit de la pluie sur les feuilles et de ces grands gestes à la fois désespérés et amoureux que les grands arbres déploient sous la pluie d'automne. Ces élancements de branches qui s'avancent comme le bras du compagnon s'avance à l'épaule de l'ami. Ces ramures qui s'ouvrent lentement de toutes leurs feuilles comme mains qui donnent. Où est cette épaule d'ombre vers laquelle s'avance avec tant d'amitié la belle ramure lourde de pluie ? À qui donne cette main de feuillage et que donne-t-elle ? J'aimerais recevoir d'elle si large et si fraîche une grande cargaison de bonheur et de paix. Ici au courrier j'avais d'abord, le programme de Moby-Dyck qu'on joue à Paris [au Théâtre Hébertot] avec grand succès ! Il contient un extrait de Pour saluer [Pour saluer Melville, essai paru en 1941, en hommage à l'auteur de Moby Dick] (où se trouve un extrait authentique comme vous savez d'une lettre que vous m'écriviez de Nyons – en 1940 !!!). Si bien que vous êtes sur le programme. Je vous l'enverrai. Je joins aussi à ma lettre un morceau de la couverture de l'édition allemande de Triomphe de la vie... [essai paru en 1941] mais vous voyez qu'il annonce les aventures du Hussard Angelo [héros du Hussard sur le toit, qui allait paraître en 1951] et Faust au village [recueil

Vendredi
soir.

chère Blanche.

J'espére que vous faites
un bon retour. Je dis "vous faites"
car à l'heure où je vous écris, vous
êtes encore en route, vous et les même
qui je ne m'a pas trop pries avec cette
entière de Marseille dont vous trouvez
les avancé. L'entrée de Marseille dont
nous avons le parlé comme le parlais je
l'entrée du enfer. L'aspirate ogni
d'esperanza. (ce qui, en bon français signifie
Laissez Tomber esperance !) Je vous
imagine donc en haut de l'escalier dans les
cercles du enfer au milieu des camions
et des hommes. Cela se passe dans ces
lointaines bleutées et malfigées que
j'aperçois de la fenêtre de mon bureau de
Temps que je vous écrit. Ton au moins
puis je es l'eres qu'il ne pluie pas de bas,
ou nous être. Il ne pluie pas ici non plus, mais
quelle différence avec Gombey. Le picchia
fini que seul le chambon est le feuille morte.

de nouvelles publié en partie entre 1949 et 1951, et à titre posthume en 1977].
Ne tardez donc pas à les taper. Travail, travail, travail. Le sauvetage est pour moi de tourner les regards et le cœur vers une œuvre de plus en plus belle si possible. Me donner à l'œuvre. Mais, rien ne sera possible sans votre aide et votre affection.

Mes amitiés à Louis et Solaine.

Je vous embrasse

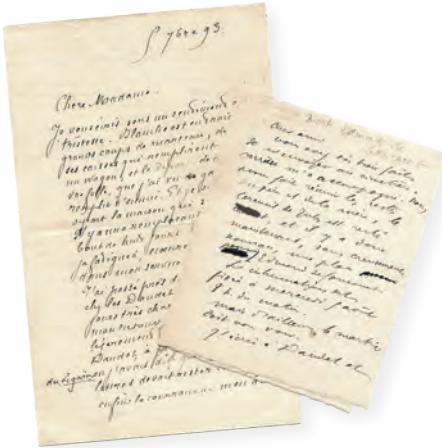
Jean »

Amour secret de Giono de 1939 jusqu'à la mort de ce dernier en 1970, Blanche Meyer aura eu une influence considérable sur l'œuvre de l'écrivain. Elle est celle qui se cache derrière les traits d'Adelina White dans *Pour saluer Melville*, ou encore la jeune Pauline de Théus dans *Le Hussard sur le toit*. Giono l'avouera, c'était « elle », ou des « morceaux d'elle ».

A peine Blanche est-elle partie, Jean l'imagine dans sa lettre dans la mauvaise circulation. Puis entre badinage et magnifique métaphorisation par la nature de ses sentiments amoureux, il lui dit toute sa tendresse.

L'une des très rares lettres de Giono à Blanche Meyer encore en mains privées

La quasi-totalité de leur correspondance amoureuse a été cédée en 1975 au Edwin J. Beinecke Book Fund (Université de Yale).



« Le cercueil de Jules est resté intact, et il y a donc maintenant, sans creusement nouveau, une place pour Edmond de Goncourt »

26. Edmond de GONCOURT

Lettre autographe signée « Edmond de Goncourt » à une dame
5 7bre [septembre] [18]93, 2 p. in-8°

Goncourt s'attire les foudres de Madame Daudet et rêve de Sarah Bernhardt pour le rôle-titre de sa prochaine pièce de théâtre *Faustin*

« Chère Madame,

Je vous écris sous un sentiment de tristesse. Blanche [Blanche Passy, amie d'enfance de son frère Jules] est en train à grands coups de marteau, de fermer ses caisses qui rempliront un wagon, et le départ de cette pauvre folle que j'ai vue gamine me remplit d'ennui. Et je sens par ce départ la maison qui se décolle. Il y a une remplaçante dont au bout de huit jours Pélagie [Pélagie Denis, sa nouvelle domestique] est déjà fatiguée, écœurée...

J'ai passé cinq semaines chez les Daudet qui ont été toujours très charmants, mais à mon retour j'ai reçu une lettre légèrement furibonde de Mme Daudet, à propos d'une interview du Figaro où j'avais dit que l'homme de lettres devait rester célibataire ; enfin le courroux de mon amie s'est un peu calmé.

Je pars demain pour [le château de] Jean d'Heurs, avec le désir d'en être revenu, et de me trouver en octobre.

Je n'ai pas eu de crises depuis mon retour [...] j'ai travaillé beaucoup et sur les huit tableaux que doit avoir la Faustin [La Faustin-pièce, qu'il écrivit à l'été 1893], j'en ai fait six.

Ab si vraiment j'avais pour interprète Sarah Bernhardt, il y a un beau rôle pour elle !

Donnez-moi ces jours-ci des nouvelles...

Votre bien affectueux

Edmond de Goncourt »

Nous joignons

Une lettre autographe signée de Gustave Geoffroy à Léon Hennique, écrite dans les jours qui suivirent la mort de Edmond de Goncourt
S.l.n.d [Paris, vers le 18 juillet 1896], 2 p. in-12°

« Cher ami,
Vous avez très bien fait de m'envoyer au cimetière. [Eugène] Carrière m'a accompagné.
Nous avons fait réunir les restes du père et de la mère, le cercueil de Jules est resté intact, et il y a donc maintenant, sans creusement nouveau, une place pour Edmond de Goncourt.
L'inhumation est fixée à mercredi 5 août 8h du matin.
Mais d'ailleurs le marbrier doit vous voir.
J'écris à Daudet et à [Gustave] Toudouze en même temps qu'à vous.
Je crois nécessaire que vous vous entendiez avec Daudet pour régler les invitations à la famille et aux amis.
Si vous avez besoin de moi, un mot, et je passerai chez vous, ou ailleurs, demain dimanche, le soir.
Affectueusement votre
Gustave Geoffroy
Toudouze était bien 40, rue de Petersbourg ? Si je me trompe, écrivez-lui ou voyez-le. »

Goncourt commence la rédaction de Faustin à l'été 1893. Il semble satisfait de sa pièce, comme en témoigne une lettre à Daudet au début du mois de septembre : je crois vraiment la pièce originale ». Il achève la rédaction le 28 septembre, épuisé et malade. Toujours à Daudet, il confie « Sur le 8eme tableau de la *Faustin* qui n'était qu'ébauche, et que j'ai terminé malgré tout, je vous écris en rangeant mes papiers qu'en cas de malheur je vous prierai de parachever ».

« Il y a un beau rôle pour elle ! »

Goncourt propose en effet le rôle à Sarah Bernhardt le 17 octobre suivant. Commencent alors les ennuis, difficultés et déceptions alternés qui sont le lot de tous les projets théâtraux, et qui dureront jusqu'à la mort de l'écrivain, laissant en suspens cette *Faustin* qui ne sera jamais jouée, à son grand désespoir.

La pièce ne sera publiée qu'en 1910 dans la *Revue de Paris* par Léon Hennique, président de l'Académie Goncourt.

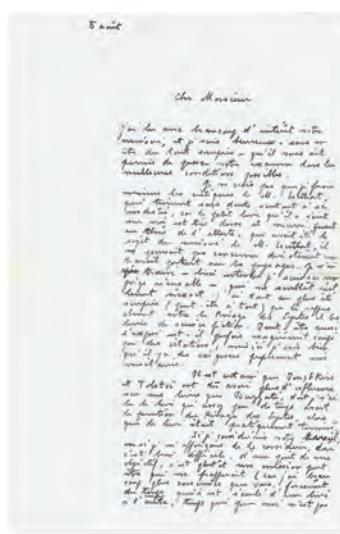
L'écrivain meurt d'une embolie pulmonaire fulgurante à Draveil dans la villa de son ami Alphonse Daudet. Il est inhumé auprès de son frère cadet Jules à Paris, au cimetière de Montmartre. Assistant à son enterrement Montesquiou, Barrès, Poincaré, Clemenceau, Tristan Bernard, François Coppée, Heredia, Catulle Mendès, Schwob, Jourdain, la princesse Mathilde, entre autres. Emile Zola prononce son oraison funèbre.

Bibliographie :

Les Goncourt et le théâtre, Mireille Dottin-Orsini, n°13, 2006, p. 131-152

« Il est certain que Pouchkine et Tolstoï ont dû avoir plus d'influence sur mes livres que Buzzati »

27. Julien GRACQ



Lettre autographe signée « J. Gracq » [à Ariel Denis]
S.l., 5 août [1969], 2 p. in-8°

Longue et importante lettre - en remerciement pour un mémoire à lui consacré - dans laquelle l'écrivain revient sur ses influences littéraires et l'évolution de son œuvre

« Cher Monsieur

J'ai lu avec beaucoup d'intérêt votre mémoire, et je suis heureux - sans être du tout surpris - qu'il vous ait permis de passer votre examen dans les meilleures conditions possibles.

*Je ne crois pas que je ferais miennes les critiques de M. [Jean-Louis] Leutrat, qui tiennent sans doute surtout à sa modestie, car le petit livre qu'il a écrit sur moi est très dense et nourri [Julien Gracq, Éditions universitaires, 1966]. Quant au thème de l'attente, qui avait été le sujet du mémoire de M. Leutrat, il ne pouvait pas concerner directement un travail portant sur les paysages. Je n'ai rien trouvé... qui me semblât réellement inexact : j'ai tout au plus été surpris (peut-être à tort) par le rapprochement entre *Le Rivage des Syrtes* et les livres de science-fiction. Peut-être aussi l'exposé est-il parfois exagérément coupé par des citations ; mais ici je sais bien qu'il y a des exigences proprement universitaires.*

*Il est certain que Pouchkine et Tolstoï ont dû avoir plus d'influence sur mes livres que [Dino] Buzzati, [allusion au *Désert des Tartares* de Buzzati, paru en 1940] dont je n'ai lu le livre qu'assez peu de temps avant la parution du *Rivage des Syrtes*, alors que le livre était pratiquement terminé.*

Si je considérais votre travail, ou si je m'efforçais de le considérer, car c'est bien difficile, d'un point de vue objectif, c'est plutôt une émotion peut-être qui me frapperait (car j'ai beaucoup plus conscience que vous, forcément, du temps qui s'est écoulé d'un livre à l'autre, temps qui pour moi n'est pas cadre chronologique un peu abstrait mais maturation ou vieillissement).

Il me semble que du Château d'Argol au Balcon en forêt, il a dû y avoir quelque évolution visible - même dans la façon de voir ou de présenter paysages. Mais sans doute cet angle qui était possible, aurait-il donné à votre travail une dimension exagérée, ou nui à sa précision.

L'essentiel est pour moi le sentiment que vous avez lu et que vous êtes entré dans ces livres d'une manière très juste et très sensible, et que vous avez su le montrer d'autant mieux que vous disposiez d'un jeu de références déjà très ample (parmi lesquelles je ne suis pas du tout choqué que figure aussi le cinéma).

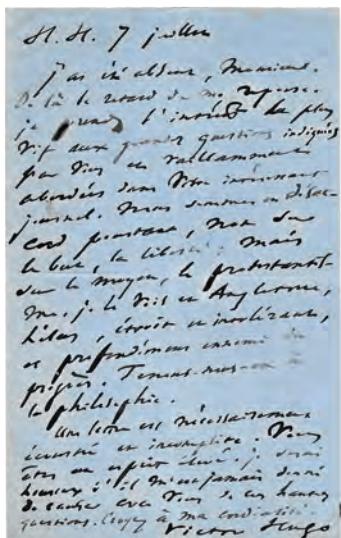
Je vous remercie donc très sérieusement et très cordialement de m'avoir consacré ce très sérieux travail, et d'avoir eu la gentillesse de me le communiquer. Peut-être n'en avez-vous que peu d'exemplaires : veuillez me dire dans ce cas si je dois vous le renvoyer - sinon je le conserverai et le reverrai.

*Agréez, cher Monsieur, avec mes remerciements, l'expression de ma sympathie bien vive.
J. Gracq »*

Avec *Le Rivage des Syrtes*, publié en septembre 1951, Gracq renoue avec l'écriture romanesque. L'histoire de la déclinante principauté d'Orsenna, l'atmosphère de fin de civilisation qui l'imprègne (et qui transpose sur le mode mythique les époques de la montée du nazisme et de « la drôle de guerre »), le style hiératique de l'auteur séduisent la critique qui encense ce roman à contre-courant d'une production littéraire dominée par l'éthique et l'esthétique existentialistes. Le roman est par ailleurs souvent comparé au *Désert des Tartares* de Dino Buzzati dont la traduction française a été publiée quelque temps auparavant, mais Julien Gracq réfutera le fait qu'il ait pu être influencé par le roman de l'écrivain italien, et évoquera comme source d'inspiration *La Fille du capitaine* de Pouchkine. Paru en pleine rentrée littéraire, *Le Rivage des Syrtes* fait partie des romans sélectionnés pour le prix Goncourt, pour l'obtention duquel il fait bientôt figure de favori. Conformément à ce qu'il avait annoncé, Gracq refuse le prix. Il est le premier écrivain à agir ainsi, ce qui engendre une importante polémique dans les médias.

« Tenons-nous-en à la philosophie »

28. Victor HUGO



Lettre autographe signée « Victor Hugo » [à Edgar Quinet ?]

H.H. [Hauteville-House, Guernesey], 7 juillet [1858 ?], 1 p. in-8° sur bifeuillet vergé bleu
Légère tache transparente sur le second feuillet, petites corrosion d'encre

Hugo clame avec véhémence son opposition au protestantisme, symbole selon lui d'étroitesse et d'intolérance en Angleterre

« J'ai été absent, Monsieur.

De là le retard de ma réponse.

Je prends l'intérêt le plus vif aux grandes questions indiquées par vous si vaillamment abordées dans votre intéressant journal. Nous sommes en désaccord partout, non sur la base, la liberté, mais sur le moyen, le protestantisme. Je le vois en Angleterre, hélas, étroit et intolérant, et profondément ennemi du progrès. Tenons-nous-en à la philosophie.

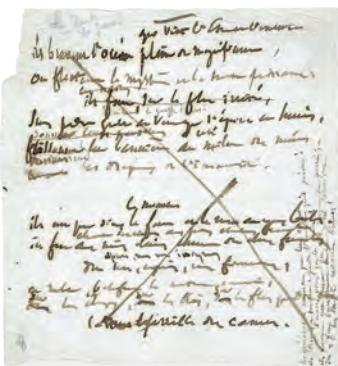
Une lettre est nécessairement écourtée et incomplète. Vous êtes un esprit élevé. Je serai heureux s'il m'est jamais donné de causer avec vous de ces hautes questions. Croyez à ma cordialité.

Victor Hugo »

Cette lettre pourrait être adressée à Edgar Quinet. Ce dernier publia en 1858 un ouvrage à caractère autobiographique, *Histoire de mes idées*, dans lequel il associait notamment l'idée de protestantisme à l'idée de progrès. Victor Hugo depuis 1851, dénonçait au contraire le rôle conservateur de la religion protestante, en prenant l'exemple de l'Angleterre. Les deux hommes, républicains convaincus, vivaient alors en exil loin de la France impériale.

« Les pâles cadavres béants ! »

29. Victor HUGO



Brouillon autographe d'un fragment de poème
S.l.n.d. [Guernesey, c. 1854], 1 p. in-12° sur papier pelure bleu
Marges gauche et inférieure effrangées

Précieux copeau autographe de premier jet contenant trois strophes du poème *Tout le passé et tout l'avenir*, paru dans *La Légende des siècles*

[Nous transcrivons le fragment du poème tel qu'il paraît en 1877]

« Ils bravent l'océan plein de magnificence,
Où flottent le mystère et la toute-puissance ;
Ils souillent le gouffre irrité ;
Sans prendre garde au vent qui s'épuise en huées,
Ils lèvent leur bannière au milieu des nuées,
Ces drapeaux de l'immensité !

Ils ont pour dieux la force et la ruse aux yeux louches ;
Ils font chanter des chants aux trompettes farouches
Dont nous, esprits, nous frissonnons,
Et rouler, balafrant la nature sacrée,
Sur les champs, sur les blés, sur les fleurs que Dieu crée
La roue horrible des canons.

Les générations meurent pour leur caprice.
Ils disent au tombeau : Prends l'homme et qu'il périsse !
Ô nains, pires que les géants !
Ils ouvrent cette nuit que nul rayon ne perce ;
Ils y font brusquement tomber à la renverse
Les pâles cadavres béants ! »

Écrits par intermittence entre 1855 et 1876, les poèmes de *La Légende des siècles* sont publiés en trois volumes au cours des années 1859, en 1877 et en 1883. Hugo contemple le mur des siècles, vague et terrible, sur lequel se dessinent et se mêlent toutes les scènes du passé, du présent et du futur, et où défile la longue procession de l'humanité. Porté par un talent poétique estimé comme sans égal où se résume tout l'art de Hugo, ce recueil, la « seule épopee moderne possible » pour Baudelaire, est un sommet de la poésie française.

Notre copeau présente d'importantes variantes avec le poème paru en 1877 dans la Nouvelle Série de *La Légende des siècles*, il comporte 106 strophes dans sa version définitive.

Bibliographie :

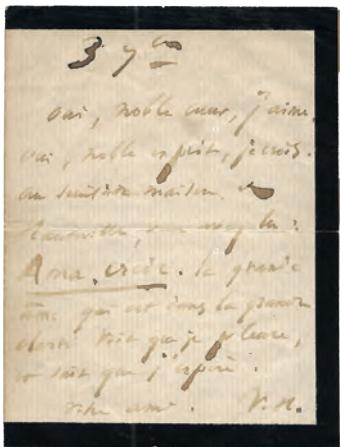
- *La Légende des siècles, Nouvelle série*, Paris, 1877, tome II, pp. 175-215
- *Oeuvres complètes*, Poésie III, éd. Robert Laffont, p. 466

Provenance :

- Vente Piasa, Paris, 21 novembre 2006, n° 188

« *Ama crede* »

30. Victor HUGO



Lettre autographe signée « V.H. » au pasteur Nathanaël Martin-Dupont
Hauteville House, 3 7bre [septembre 1868], 1 p. in-12° sur papier de deuil
Encre légèrement pâlie, petit trou sur le deuxième feuillet (sans atteinte au texte)

Victor Hugo pleure la mort de son épouse Adèle

« Oui, noble cœur, j'aime.

Oui, noble esprit, je crois.

Au seuil de ma maison, à Hauteville, vous avez lu : Ama [aime], crede [crois]. **La grande âme qui est dans la grande clarté voit que je pleure, et sait que j'espère.**
Votre ami. V.H. »

Ce billet est écrit en réponse aux condoléances envoyées par le pasteur Martin-Dupont pour la mort de Mme Victor Hugo.

Adèle Foucher Hugo succombe une semaine plus tôt d'une congestion cérébrale à Bruxelles, le 27 août 1868. Elle est inhumée à Villequier auprès de leur fille chérie Léopoldine, disparue tragiquement, noyée dans la Seine en 1843. Proscrit par le Second Empire, Hugo ne pourra suivre le cercueil de sa défunte épouse que jusqu'à la frontière franco-belge.

Bibliographie :

Victor Hugo – Anecdote, éd. N. Martin-Dupont, Stock, 1904, p. 215

31. [HUGO] Charles GALLOT



Portrait de Victor Hugo par Charles Gallot, tirage albuminé d'époque
[Paris, 12 avril 1885], format cabinet (10,5 x 14,3 cm)

Contrecollé sur bristol bleu-gris au crédit du photographe (10,8 x 16,5 cm) – [1 Boulevard Beaumarchais]

Quelques petits défauts du temps et griffures, bristol légèrement frotté aux angles, ancien trou d'épingle en marge supérieure du tirage. Beaux contrastes.

Rare épreuve d'époque du dernier portrait de Victor Hugo vivant, cinq semaines avant sa mort

Émouvant portrait du grand homme, les mains jointes et le regard pensif, cinq semaines avant son décès, le 22 mai 1885.

C'est dans son hôtel particulier « La Princesse de Lusignan », qui était situé au 50 avenue Victor Hugo, à Paris, que Charles Gallot pris ce dernier cliché du poète.

Trois jours avant sa mort, Victor Hugo écrit cette dernière pensée : « Aimer, c'est agir », restée l'un de ses plus célèbres aphorismes.

Bien que ce portrait d'Hugo ait été reproduit à de nombreuses reprises dans quasiment tous les ouvrages lui étant consacrés, et ce depuis 1885, les épreuves originales n'en demeurent pas moins rares.

Bibliographie :

Ce portrait fut publié la même année par Charles Gallot – *Personnalités contemporaines et biographies* (1885, vol. 1)

Quelques dessins pour un ami...

32. Frida KAHLO

Pièce autographe signée « Frida Kahlo »
Mexico, 2 août 1947, 1/2 p. in-4°, avec enveloppe autographie

Rare déclaration de Frida Kahlo, certifiant cinq de ses dessins à l'encre pour un ami

Traduction de l'espagnol

« *À qui de droit :*

Les dessins que transporte de son plein droit Monsieur Artur Sidon et les personnes l'accompagnant sont des originaux de moi, et sont des présents que je leur ai faits, ils sont donc exempts de droits [de douane]. (Il y en a cinq, à l'encre).

Frida Kahlo »

Texte original

“ *A quien corresponda:*

Los dibujos que llevan en su poder los S[eño]res Arthur Sidon son originales míos, y son un obsequio que yo les hago, así que están exentos [sic] de derechos. (Son cinco, a la tinta).

Frida Kahlo”

Frida rajoute sur l'enveloppe (au verso de laquelle son nom est imprimé en pleines lettres sur le rabat du verso) :

« *Sr Arturo Sidon
Presente
De parte de Frida Kahlo* »

La présente attestation était probablement destinée à faciliter le passage de la frontière entre le Mexique et les États-Unis. En effet, si l'enveloppe (à l'attention de son ami) indique « Arturo », Frida américanise le prénom de ce dernier sur le document.

L'artiste avait, en cette même année, réalisé l'une de ses œuvres demeurées les plus célèbres : *Autoportrait aux cheveux lâchés*

Signalons qu'une infime proportion des écrits de l'artiste portent sa signature complète « Frida Kahlo », cette dernière ayant signé la plus grande partie de ses lettres « Frida ».

M

~~Presente~~

A quien
de los
Sres. De parte de Frida Kahlo
y son
así es que
(Son cinco, a
Frida Kahlo

« La longue habitude d'être calomnié »

33. Pierre Choderlos de LACLOS

Lettre autographe signée « P. Choderlos Laclos » à Nicolas de Condorcet

Paris, 16 juin 1793, 2^e [an 2] de la république, 1 p 1/4 in-4°

Adresse sur la quatrième page de la main de Laclos

Quelques petites taches, mouillures et rousseurs, bris de cachet (fragment de papier conservé)

En plein tumulte révolutionnaire, l'auteur des *Liaisons dangereuses* sollicite une entrevue auprès de Condorcet afin de faire démentir une calomnie le concernant

« Le citoyen Alquier, en me chargeant de vous remettre, Citoyen, la lettre que j'ai laissée chez vous aujourd'hui, m'avait fait espérer que vous voudriez bien me recevoir et m'entendre. Votre séjour habituel à Auteuil, où les circonstances m'empêchent d'aller vous chercher, me force de commettre une sorte d'indiscrétion, en réclamant de vous un rendez-vous dans votre maison de Paris, comme le seul moyen, de tenir la promesse que vous avez bien voulu faire au Citoyen Alquier. Je me reproche, jusqu'à un certain point, d'abuser ainsi de votre temps ; mais quelque mépris que m'ait donné pour les calomnies, en général, la longue habitude d'être calomnié, vous concevez aisément que je cesse d'en juger ainsi quand on parvient à les faire répéter par des personnes telles que vous. Je vous prie instamment de me faire savoir le jour et l'heure où vous pensez me recevoir ; j'enverrai demain matin, chez vous, chercher la réponse que je vous demande en grâce d'y laisser.

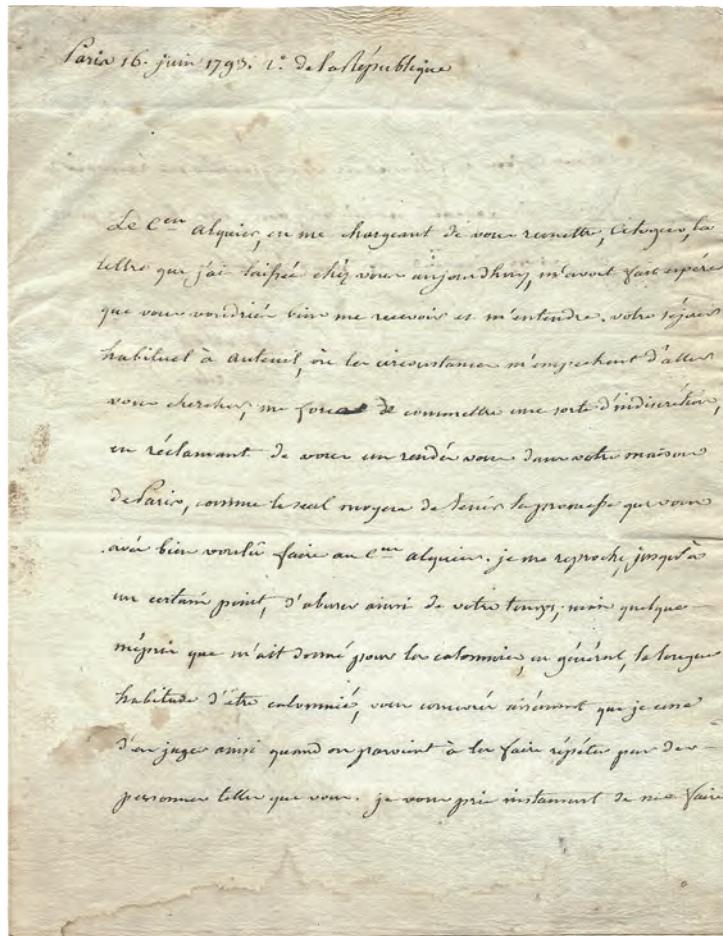
P. Choderlos Laclos »

Interné le 2 avril 1793 à la prison de l'Abbaye sur mandat d'arrêt du Comité de sûreté car soupçonné d'être orléaniste, Laclos obtient une relative remise en liberté (il subira sa captivité à son domicile) le 10 mai suivant. Cette libération intervient semble-t-il grâce à l'intervention d'Alquier, membre du Comité.

Les rapports entre Laclos et Condorcet, tous deux picards, dateraient de l'année 1785, mais surtout depuis 1789 et aux Jacobins. Leurs relations étaient restées toutefois purement formelles, comme le montre notre lettre. C'est à la suite de « calomnies » à son encontre, non précisées mais que Condorcet avait paru approuver, que Laclos, par l'intermédiaire de son ami Alquier, sollicite un rendez-vous auprès du mathématicien.

Ne disposant que d'une semi-liberté, Laclos ne pouvait se rendre à Auteuil. On peut penser que l'entrevue eut lieu entre les deux hommes – ce qui reste toutefois conjectural – et n'eut pas d'autre conséquence, car tous deux étaient suspects et menacés.

Les lettres autographes signées de Laclos sont d'une rareté proverbiale



Nous joignons

La lettre autographe signée de Charles Alquier à Condorcet (envoyée la veille), offrant son entremise pour établir un rendez-vous entre les deux intéressés.

S.I, « Ce 15 » [juin 1793], 1 p. grand in-8°

« Je pars pour Versailles, mon cher collègue [...] j'ai à mon tour un bon office à vous demander, et vous êtes vous-même intéressé à ne pas refuser, puisque je vous offre l'occasion de réparer une erreur, et que vous n'êtes pas destiné à en commettre. **Je vous ai parlé de Mr de Laclos qui est mon ami depuis quinze ans, je ne lui ai pas caché que vous aviez quelques préventions contre lui, et comme je m'y attendais, il offre de les détruire** : je vous prie donc de recevoir et d'entendre Mr de Laclos, et je vous remercie d'avance du bonheur que j'aurai à vous entendre dire du bien de mon ami lorsque vous l'aurez connu. Ce 15. Alquier »

Bibliographie :

Christianisme et lumières, n°34, Presses universitaires de France, 2002

Provenance :

Collection particulière

« N'était-il pas aussi mon frère, et plus que bien des frères »

34. Alphonse de LAMARTINE

Lettre autographe signée « Al. de Lamartine » [minute] à Stéphanie de Virieu
Paris, 14 avril 1841, 3 p. 1/2 in-8° sur papier vergé

Lamartine pleure la mort de son ami d'enfance Aymon de Virieu

« Hélas ! Je savais notre perte affreuse depuis deux jours. Que puis-je vous dire que vous n'ayez pas présumé de moi, en le sentant par vous-même ? N'était-il pas aussi mon frère, et plus que bien des frères. Je perds en lui autant que vous-même, tout le passé, tout ce qui me restait d'affection, de jeunesse dans ma vie. Je n'ai plus d'ami que dans mes souvenirs et dans le ciel.

Ce que M. de Miramon [beau-frère de Virieu] et vous me dites de ses derniers moments est consolant pour ceux qui croient fermement comme nous à la réunion dans l'éternité. Mourir avec cette pensée rendue sensible et présente dans la prière et dans une foi ce n'est presque pas mourir, ce n'est que partir le premier. Il l'a eue, et j'en suis heureux comme vous. C'est aussi cette pensée qui nous soutiendra dans notre reste de chemin bien morne et bien solitaire.

Quand Mme de Virieu pourra entendre un mot venant du dehors, je vous prierai de lui parler de moi et de mon dévouement absolu aux souvenirs, aux désirs, aux affections que notre ami a laissés autour d'elle et en elle sur cette terre. Mon seul bonheur sera de lui témoigner en eux qu'il a un frère ici-bas.

Adieu, Mademoiselle. Vous avez été longtemps le témoin d'une amitié qui ne finit pas par la mort de l'un des deux amis, soyez assez bonne pour ne pas en laisser effacer en vous toutes les traces et pour permettre que je les retrouve toujours dans le cœur et quelques fois dans le souvenir des deux personnes qu'il aimait le plus, Mme de Virieu et vous.

Al. de Lamartine »

Rencontrés dès l'enfance, Aymon de Virieu (1788-1841) a sans doute été l'ami préféré de Lamartine. Cette affection fut exprimée par le poète romantique dans plusieurs lettres : en 1808 « je t'aime de toute mon âme et je suis pour la vie ton plus tendre et sincère ami », en 1839-1940 « Tout m'est indifférent, excepté nous » ; « Je t'aime de plus en plus à mesure que le vide se fait autour du cœur ».

La mort brutale de son ami, survenue le 7 avril, bouleversa l'écrivain. Virieu, qui depuis toujours avait reconnu en Lamartine l'un des génies du romantisme, était son confident. Le poète lui livrait ses pensées, ses ambitions et lui demandait son avis pour des décisions essentielles ou ses essais littéraires.

Lamartine ne s'épancha que très peu sur la disparition de son ami, hormis dans la présente lettre, seul témoignage sans détour de sa tristesse.

La présente lettre fut conservée par Lamartine pour ses archives. On connaît la lettre envoyée à Stéphanie de Virieu (dont l'adresse de la destinataire et le cachet postal figurent sur la quatrième page) publiée dans la correspondance générale. Il n'y a pas de variante entre les deux textes.

Bibliographie :

Correspondance Lamartine – Virieu, t. IV, éd. Marie-Renée Morin, Presses Univ. de France, n°318

Correspondance générale - t. III, éd. Christian Croisille, Honoré Champion, n°41-32

Lamartine et ses amis, Martine Dupeuple, Vu. Gf 17 oct. 2018

heles ! Je Savais how forte
affruse depuis deux Tous
qui pris je vous dire y ne
vous hayez presume demoré
en le sentant pas vous
meme ? N'etait il pas aussi
mon frere ? et plus que
bien des freres . Je perds
en lui autant que
vous menez tout le passe'
tout ce que me restoit
l'affection de Jeunete
dans ma vie . Je n'ai
plus d'ami que dans
mes souvenirs et dans le ciel

« L'individu n'est rien. Le Peuple est tout. »

35. MAO Zedong [Citations du Président Mao]

Édition originale du Petit Livre rouge, en premier état, avec le point superflu sur un caractère (corrigé dans l'édition suivante)

[Pekin], Zhong guo ren min jie fang jün zong zheng zhi bu bian zhun. [Département de politique générale de l'Armée Populaire de Libération], [mai 1964], 250 p in-16, (13,8 x 10 cm). Broché sous couverture blanche avec sa couverture de vinyle rouge incisée du titre à froid.

Portrait héliogravé de Mao (sous serpente détachée), un avant-propos du Général Lin Biao en fac-similé, 2 pages de préface et 2 pages de table

Quelques salissures sur la chemise intérieure ; quelques taches et rousseurs

L'édition originale du *Petit Livre rouge*

Premier tirage (d'un format légèrement plus grand que les réimpressions ultérieures) avec le coup de pinceau supplémentaire au feuillet fac-similé de Lin Biao et comprenant toutes les caractéristiques de Lei Han.

Mention manuscrite en chinois sur le titre à l'encre bleue donnant la date de l'édition 1964, ainsi qu'un cachet à l'encre rouge de *Gao Xing Zhong*

Cet édition, tirée entre 50.000 et 60.000 exemplaires, contient les citations les plus importantes de la pensée de Mao réunies en trente chapitres.

Cet ouvrage n'était pas destiné à la vente. Il devait servir de guide à tous les membres de l'armée. Les exemplaires revêtus de la couverture de vinyle rouge étaient destinés aux troupes régulières. Au moment de la Révolution culturelle d'août 1966, cette couverture rouge devint le symbole de la Chine Populaire et tous les exemplaires en furent alors revêtus.

Membre de l'armée Rouge, Commandant en chef des forces chinoises pendant la guerre de Corée puis nommé Ministre de la Défense en 1959, Lin Biao était l'homme le plus important de la Chine après Mao. Lin Biao fut à l'origine de cet ouvrage et rédigea un feuillet en fac-similé reprenant trois phrases du journal du héros de la Révolution Lei Feng : « *Lisez les livres de Mao, suivez son enseignement et agissez selon ses ordres* ». Des rumeurs de complot d'assassinat contre Mao par Lin Biao l'obligèrent à fuir la Chine. Son avion fut bombardé au-dessus de la Mongolie le 12 septembre 1971. Après cette date, on demanda à chaque citoyen possesseur du « Petit livre rouge » d'arracher de leur exemplaire ce feuillet ainsi que la préface faisant mention du nom du traître. Ces pages ne furent plus jamais réimprimées.

Exemplaire enrichi d'un feuillet d'ex-dono collé sur la garde (département de la jeunesse de l'Armée populaire de Chine et daté Juin 1964) et d'un feuillet volant rose, glissé dans la couverture, de recommandations politiques du comité révolutionnaire de l'usine sidérurgique de Kong.

Exemplaire bien complet de ses pages criminelles

毛主傳



Douleurs, cauchemars et hallucinations : Maupassant au seuil de la folie
Trois lettres inédites au docteur Despaigne

Guy de MAUPASSANT



36



37



38

Nous présentons ici trois lettres inédites de Maupassant au docteur Despaigne. Celles-ci comptent parmi les tout derniers autographes que l'on connaît de l'écrivain, précédant de quelques semaines seulement son internement à la clinique du docteur Blanche, d'où il n'écrira plus. Témoignages majeurs sur sa détresse physique et mentale, ces lettres, inconnues jusqu'en 2023, viennent ainsi compléter un maillon manquant des dernières semaines de Maupassant « libre ».

On ne sait que peu de choses sur le Dr. Gaston Despaigne (1860-1918). C'est par l'intermédiaire du docteur Jacques-Joseph Grancher (1843-1907) que Maupassant est présenté à ce jeune médecin au printemps de 1891. Le docteur Despaigne, qui avait publié sa thèse *Études sur la paralysie faciale périphérique* en 1888, représentait donc un nouvel espoir pour Maupassant, qui dès l'automne 1889 commença à présenter les premiers troubles de paralysie générale, conséquence aggravante de la syphilis. Hélas, l'écrivain ne pouvait que constater l'accentuation des terribles symptômes de la maladie.

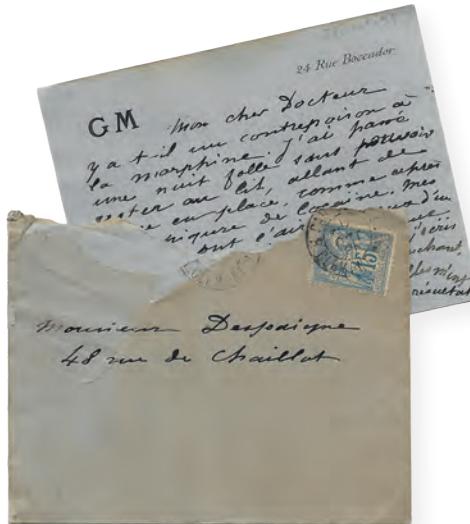
A l'automne 1891, il est atteint de délires et pertes de mémoire de plus en plus fréquents, si bien qu'il se sait condamné. Il rédige son testament le 14 décembre.

Dans la nuit de 1er au 2 janvier 1892, il fait une tentative de suicide avec un pistolet, (son valet François Tassart avait enlevé les balles). Il saisit alors un coupe papier et tente de s'ouvrir à gorge.

Tous les médecins tombent d'accord, une nouvelle crise suicidaire peut survenir à chaque instant, Maupassant doit être hospitalisé.

Un infirmier le prend en charge dans sa résidence cannoise et lui passe une camisole de force. Il est interné le 7 janvier 1892 dans la clinique du docteur Blanche. Après un calvaire interminable, et atteint d'une paralysie générale, il succombe le 6 juillet 1893.

Afin d'en préserver leur caractère inédit, nous ne publierons que quelques fragments.



36. Guy de MAUPASSANT

Carte-lettre autographe signée « Maupassant » au docteur Gaston Despaigne [Paris], 24 rue Boccador, [22 octobre 1891], 2 p. in-12°,
Avec enveloppe autographe timbrée et oblitérée
Trace d'ancienne mouillure en marge supérieure

L'écrivain dresse en quelques lignes le constat terrible de son état, conséquence des symptômes syphilitiques qui le ravagent

« *Mon cher Docteur*

Y-a-t-il un contrepoison à la morphine. J'ai passé une nuit folle sans pouvoir rester au lit, allant de place en place, comme après ma piqûre de cocaïne. Mes yeux, ont l'air de ceux d'un fou. Ma mémoire disparue [...] le regard si vague que j'écris les yeux fermés, et le gauche louchant.

Quant aux pilules elles m'ont piqué tout le ventre sans aucun résultat [...] J'ai une migraine atroce, si violente que je ne puis rester couché [...] Comment calmer l'agitation à laquelle je suis en proie. Je vous serre la main.

Maupassant »

L'écrivain est en ce mois d'octobre 1891 dans son appartement parisien du 24 rue Boccador. Son état de santé s'aggravant, il ne sort que très peu. Sa visite, cinq jours plus tôt, chez la princesse Mathilde (sa seule sortie notable du mois), laisse un témoignage pour le moins révélateur. La princesse écrit à son neveu le comte Primoli : « Dieu qu'il est changé ! Cela m'a fait beaucoup de peine. Il bredouille en parlant, exagère les moindres choses et se croit guéri ! ». D'autres témoignages de la fin du mois d'octobre viennent accréditer que son entourage le trouve profondément changé, tant d'un point de vue physique qu'intellectuel. François Tassart, son domestique, note au même moment dans son journal : « L'éminent professeur [le Dr. Grancher] vient de lui envoyer le docteur D[espagnol], car il est en proie à un malaise invincible. Après un temps de conversation cordiale, le médecin se retire et je continue mon rôle de garde-malade jusqu'à 4 heures du matin ». Maupassant doit renoncer à rejoindre Cannes contrairement à ce qu'il annonce à sa mère le 19 octobre.

« Écrasé par des trains, mordu par des chiens enragés, poursuivi par des assassins »

37. Guy de MAUPASSANT

Lettre autographe signée deux fois « Guy de Maupassant » et « Maupassant », au docteur Gaston Despaigne

Chalet de l'Isère, route de Grasse, Cannes, [30 novembre 1891], 6 p. in-8°,
Avec enveloppe autographe timbrée et oblitérée

Lettre terrible et pathétique dans laquelle Maupassant s'inscrit en faux avec les recommandations de son médecin

À l'image du narrateur dans *Le Horla*, personnage autodestructeur constamment torturé, il livre les détails les plus sordides sur son état mental et physique

« Mon cher Docteur

Vous me conseillez toujours le chloral et je vous ai toujours répondu que le chloral ne m'avait jamais fait dormir. Cet été sur le même conseil donné par [le docteur] Grancher j'en ai bu une fine dose infinitésimale dans un jaune d'œuf battu. À peine le médicament eut-il touché mon estomac que j'y sentis une brûlure terrible. Je quittais mon lit et marchais toute la nuit dans ma chambre. Le lendemain saignement de l'intestin. Quant au sulfonal c'est l'opium des grands cauchemars. Il a failli me tuer à Florence. J'en prenais tous les jours pour dormir. Or je me réveillais trois heures après écrasé par des trains, mordu par des chiens enragés, poursuivi par des assassins. Il en résultait une constipation féroce, puis, une nuit dix écoulements de sang par l'anus avec des mucosités [...] Les médecins de Florence me croyaient perdu [...].

Quant aux lavages au sel dans les fosses nasales ils me mettent encore dans un état de folie et de malaise physique invraisemblable [...] Je passe une existence atroce dans cette lutte où je suis vaincu [...] Mon cerveau chantonnera des bêtises jour et nuit, ma mémoire s'en va et je perds les yeux [...]. Je n'ai plus de salive car tout mon corps est salé comme un poisson mort. Rien ne me purge, rien ne me rafraîchit, je ne peux rien manger ni rien rendre. Et je halète car mes poumons sont secs comme le reste.

C'est la plus grande folie que j'ai commise.

Il n'y a pas de remède.

Bien cordialement à vous, mon cher docteur.

Guy de Maupassant [...] »

[Puis Maupassant rouvre sa lettre à « Minuit », afin de donner un état des lieux sur l'instant à son médecin]

« Minuit

Je rouvre ma lettre à minuit. La salivation est revenue depuis neuf heures du soir, épouvantable non de la salive mais des colles filant comme du macaroni et salées comme la mer. Quand je les fais couler d'un verre dans l'autre elles sont deux minutes à glisser. Si j'avalais je revomirais tout. C'est odieux d'être dans cet état [...] et me voici dans une situation de détresse où je n'ai jamais été.

Les piqûres de morphine que m'a ordonnées Dr Grancher me font dormir quelques heures, mais avec de telles crises rien n'a de pouvoir [...] L'état où j'étais à Paris, vous l'avez vu. Il n'était rien auprès de celui d'ici [...]

Maupassant »



L'écrivain se remémore ici sa fuite en Italie, et plus précisément son séjour à Florence, pendant la semaine du 26 septembre 1889, sur laquelle il livre des détails sordides le concernant.

Il contredit les prescriptions de son médecin et celles de ceux l'ayant précédé, persuadé qu'elles lui sont nuisibles. L'étaient-elles vraiment ? Plus loin dans sa lettre, il fustige les lavages des fosses nasales au sel (remède courant et inoffensif) qui, selon lui, sont la cause de tous ses maux. Maupassant semble ici se livrer à de la paranoïa, convaincu qu'aucun médicament ne produit son effet. C'est en réalité la syphilis qui suit son cours, inexorablement et cette lettre, pathétique, nous en dépeint les détails les plus terribles.

« S'il faut aller dans une maison de santé j'irai »

38. Guy de MAUPASSANT

Lettre autographe signée « Guy de Maupassant » au docteur Gaston Despaigne Chalet de l'Isère, route de Grasse, Cannes, [2 décembre 1891], 1 p. 1/2 in-8°
Avec enveloppe autographe timbrée et oblitérée

Dernière lettre de Maupassant au docteur Despaigne, un mois avant sa tentative de suicide et son internement

« Mon cher Docteur

Les accidents du sel s'aggravent si épouvantablement [...] Je ne peux ni manger sans souffrances terribles ni aller à la selle. Ma tête est dans un état d'inflammation qui touche à la folie.

Et dire que j'étais guéri en arrivant à Paris.

Bien cordialement

Guy de Maupassant

Parlez-en sérieusement à notre ami [Dr.] Grancher.

S'il faut aller dans une maison de santé j'irai [...] »



Dans un ultime accès de lucidité, Maupassant paraît ici se résoudre à son futur internement. Après sa tentative de suicide dans la nuit du 1^{er} au 2 janvier suivant, le célèbre psychiatre Émile Blanche jugea nécessaire de le faire venir à Paris, puis de l'interner dans sa clinique de Passy, où Maupassant fut hospitalisé dans la chambre 15, qui allait devenir son seul univers (et d'où il n'écrirait plus), jusqu'à sa mort dix-huit mois plus tard.

On ne connaît que des propos rapportés le concernant pendant cette longue période d'agonie, à l'image de ces lignes de Goncourt dans son journal, en date du 17 août 1892 : « Maupassant a la physionomie du vrai fou, avec le regard hagard et la bouche sans ressort », puis du 30 janvier 1893 « Maupassant est en train de s'animaliser ».

Ainsi finit Maupassant qui avait prophétisé :

« Je suis entré dans la vie littéraire comme un météore et j'en sortirai comme un coup de foudre. »

Cette lettre vient s'ajouter aux rares écrits de Maupassant de décembre 1891, les derniers que l'on connaisse de lui.

« *Ce mensonge de ma vie* »

39. François MAURIAC

Lettre autographe signée « Fr » au prêtre Jacques Laval
[S.I], 7 février [1938 ?], 4 p. grand in-8°

Longue lettre dans laquelle l'écrivain parle à demi-mots de son homosexualité et de ses tentations

« *Mon cher petit Jacques,*

Je devine à travers vos deux lettres bien des difficultés, bien des luttes. Elles ne sont pas nouvelles pour vous... Ce qui est nouveau, c'est de n'être pas pris, porté, par un milieu, par un règlement, par la mécanique du séminaire ; c'est de tenir votre rôle dans le drame secret que sont nos vies, seul et sous le regard d'un Dieu qui n'est pas toujours et à tous les instants « sensible au cœur ». Je ne suis pas sûr que l'arrangement de votre vie, tel que le décrivent Claude et Bruno soient le meilleur pour vous... mais peut-être est-il le seul supportable ?

*Mon cher Jacques vous avez raison de croire que je vous aime, mais vous vous faites sur moi de grosses illusions. On a beau dire qu'on ne vieillit pas : si ! le cœur se dessèche. Je souffre moins, je ne souffre plus par le cœur. **Je souffre mais, je ne souffre plus des abaissements et des misères charnelles**, « on durcit par place... on pourrit à d'autres »*

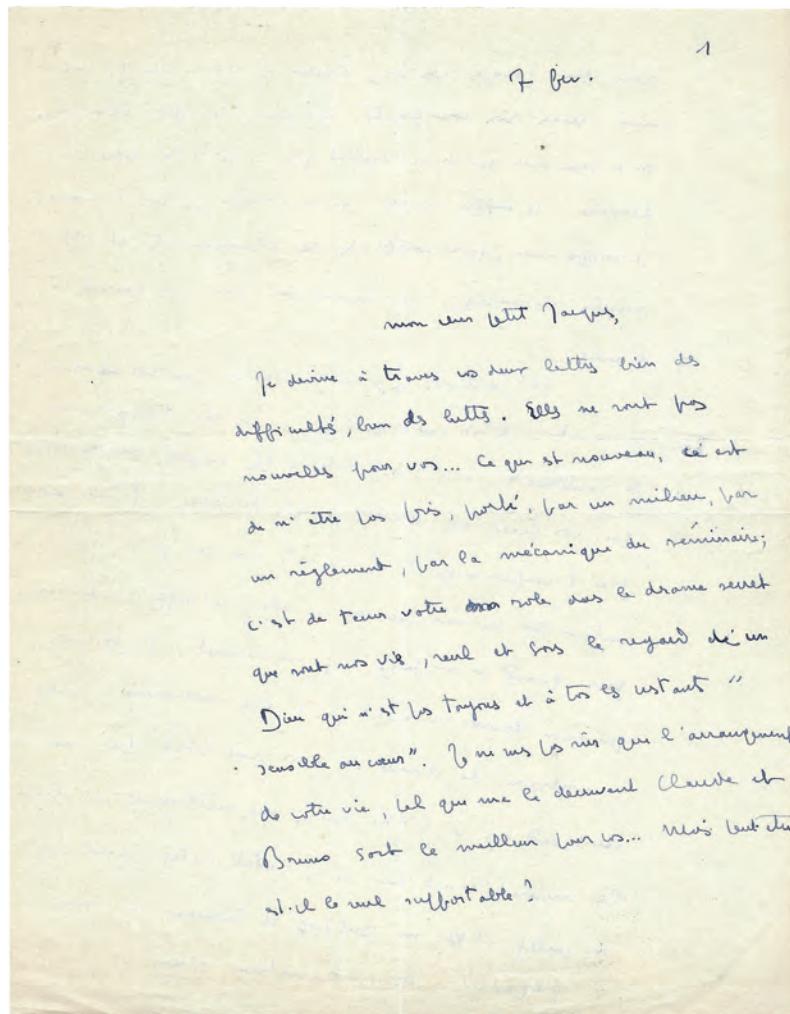
*[...] C'est par ce qu'il y a en vous de dangereux, de périlleux, c'est par le côté le plus exposé de vous-même que vous ferez sans doute le plus de bien. Pour moi j'ai l'impression qu'il ne me reste que des gestes, un certain ton de ma jeunesse... ah ! n'ayez pas de chagrin quand on me juge trop sévèrement. **Dites-vous que mon drame n'est pas d'être méconnu, mais au contraire de donner de moi une idée qui ne correspond pas à l'être que je suis réellement** et dont la misère ferait peur à ces petits prêtres dont vous me parlez et qui me font trop d'honneur en me jugeant sur un certain plan.*

Mon drame c'est d'avoir aimé par-dessus tout la sincérité et d'avoir abouti à ce mensonge de ma vie – car je suis lié par mes attitudes anciennes, par mes livres pieux. Dieu me punira en posant sur ma figure le masque que je hais le plus au monde : celui de Tartuffe... Et pourtant, il ne faut pas scandaliser... il faut se taire, n'est-ce pas ? [Il lui parle ensuite de son neveu Bruno Gay-Lussac, qui lui a apporté un roman qui l'a étonné, mais il conseille de ne rien attendre de lui] « ce petit être fermé et glacé, sans la moindre tendresse. Pour moi, je l'ai toujours classé avec les frigidaires. Et je l'aime tout de même de tout mon cœur. Cher Jacques croyez-moi aussi souvent que vous en aurez envie. Priez pour moi qui ne suis pas dans une bonne passe. (Je ne suis jamais dans une bonne passe !...) Les théologues me rassurent quand ils me disent que l'enfer, c'est la haine éternelle... je conçois le désespoir éternel, mais non la haine...

Adieu, cher petit Jacques – que Dieu vous garde – que le Christ qui vous aime, vous rende en amour tout ce que vous faites pour les pauvres, pour les enfants, pour les malades, ses cancéreux, ses hommes de lettres !

De tout mon cœur

Fr »



Bien qu'elle transparaisse au travers de plusieurs de ses correspondances, Mauriac s'est employé à dissimuler son homosexualité jusqu'à sa mort. Elle a en outre été une composante majeure de sa sensibilité et a marqué son œuvre, comme le révèle *François Mauriac. Biographie intime – 1885-1940*, par Jean-Luc Barré (2009), qui décrit une tendance homosexuelle longtemps gardée secrète.

Jacques Laval (1911-2002) commence sa carrière ecclésiastique en tant que prêtre au Diocèse de Reims (1937-1943) avant d'intégrer l'ordre des dominicains. Il occupe au début des années 1950 le poste de directeur du secteur culturel de la télévision du Vatican. Il est en relation avec de nombreux écrivains et artistes, et notamment François Mauriac.

« Je vous avoue que je suis antijuif sans être antisémite »

40. Charles MAURRAS

Lettre autographe signée « Charles Maurras » à Louis-Xavier de Ricard
S.l., 31 décembre [1892], 15 p. in-8°

Lettre reliée sur onglet par Michel Kieffer sous demi-maroquin à bandes, filets dorés sur les plats. Dos lisse, titre doré, en parfait état.

La reliure est enrichie d'une lithographie originale représentant un portrait de Charles Maurras par Auguste Leroux

Longue missive inédite de 15 pages du jeune Maurras, deux ans avant qu'il n'amorce sa conversion au principe monarchique – Cette lettre, capitale, tant par la variété des sujets qu'elle aborde que par leur profondeur, laisse déjà entrevoir le socle futur de la pensée maurassienne

« Monsieur et cher confère

Me pardonnerez-vous ? Il y a cinq grandes semaines que je songe à répondre à la lettre excellente que vous avez voulu m'écrire le 23 novembre dernier. Je profite du jour de l'an pour vous mander enfin, avec mes meilleurs souhaits de bonne année, cette réponse dont je vous suis redevable depuis si longtemps.

La fin rapide du Langdocian nous a fort chagrinés [Frédéric] Amouretti et moi ; mais c'est une fin transitoire, et ceci nous rassure bien. Vous allez reprendre la campagne avec une revue, sur un plan plus large et dont les résultats seront plus heureux. Le Langdocian était d'ailleurs excellent. Avec la Cigale d'Oc, il tenait la tête de la presse d'Oc et je ne pense pas que son action ait été inutile. Vous aviez des détracteurs à la fois très intelligents et très ardemment dévoués à l'idée fédéraliste. [...]

Les gens de la Revue Bleue ont pu d'aventure [lire] mon article en ce moment. Ils le tiennent en réserve pour plus tard. Il paraîtra dans quelques semaines ou quelques mois. Pauvre article ! Tendre fédéralisme à l'eau de rose. Il sera probablement intitulé séparatisme ou décentralisation et il est bien certain que je n'y ai pas dit le quart de mes pensées. Vous aurez une épreuve la veille du jour où il devra paraître.

M. Ferrari est, en effet, le plus charmant des hommes. Mais il a, comme beaucoup de sceptiques d'aujourd'hui, une sorte de fanatisme, de « religion du scepticisme » qui est, assurément, la plus grande chinoiserie que je connaisse. Un sceptique sincère devrait arborer les esprits religieux, convaincus et un peu sectaires : car ne lui donnent-ils pas le plus savoureux et le plus vivant des spectacles ? Mais non. La tolérance, la modération, la peur de conclure, voilà leurs dieux à tous, qu'ils s'appellent Masuard ou Ferrari [...] Pour moi, qui ai à cœur de réparer l'oubli bien involontaire où j'ai laissé Au bord du... et Autour des Bonaparte. Je parlerai bien volontiers – à la Baguette de France, peut-être ! – de votre Esprit politique de la Réforme. Malgré des désaccords sans doute très graves, – je vous avoue que le protestantisme est un peu ma bête noire, – il ne sera pas difficile de trouver là-dessus des conclusions communes, c'est-à-dire fédéralistes.

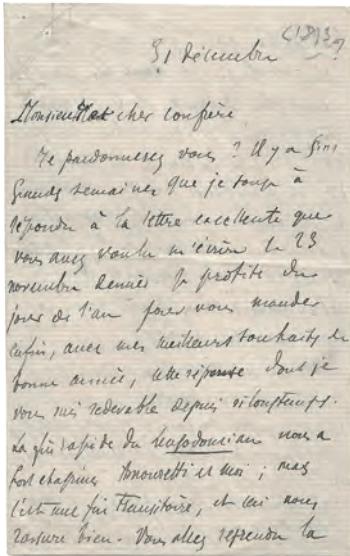
Je suis tout à votre disposition pour des renseignements et des documents sur votre idole romane, et même sur le mouvement littéraire à Paris. Je ferai en sorte de vous les envoyer dès le reçu de vos questions par retour du courrier. Passerez-vous bientôt à

Paris ? Ayez la bonté de nous prévenir, afin que nous organisions qqque [sic] chose. Les jeunes qui nous viennent, [sont] de plus en plus nombreux. Hier soir, nous avons eu une réunion au café Voltaire. Radigner y est venu. Il a fait un excellent effet. Nous tacherons de continuer la campagne de concert. Car il faut à tout prix que des septentrionaux se joignent à nous. Autrement, nous serons accablés sous la vielle imputation de séparatisme. Je la méprise infiniment pour ma part, car je me sens français autant que provençal, mais je la redoute pour notre idée. Ne serait-il pas excellent de capter notre mouvement de réprobation qui se forme contre la finance cosmopolite en nous intitulant : Le parti national de la fédération – ou, si parti national rappelle trop Boulanger, le parti de la fédération nationale. Quel que soit le mot choisi, il serait important de nous montrer chauvins par quelque côté. Nous y gagnerons la répression d'une accusation dangereuse et un concours nouveau, celui de l'esprit national qui se réveille. J'aimerais assez que, sans nous confondre avec les antisémites ni les déroulédistes, nous pressions qqque chose de leur devise : La France aux Français, quitte à ajouter la province aux provinciaux, la Commune aux membres de la communauté. Car je suis communaliste, autant que fédéraliste, étant originaire d'une de ces petites communes du midi qui jusqu'en 1789 ont formé des espèces de Républiques indépendantes ? Quelle émotion j'ai eue l'été passé à feuilleter les registres des assemblées municipales de mon Martigues ! Et ce que je suis humilié d'entendre raisonner mes compatriotes d'aujourd'hui, abaissés par cent ans de pseudo-liberté ! Mais ils se relèveront, et j'ai formé là-bas un petit noyau « localiste » très ardent et très passionné.

Je reviens à la question nationale qui me passionne aussi beaucoup. Dites-moi, s'il vous plaît, votre opinion à cet égard. Il ne s'agit pas d'une alliance, mais d'une précaution à prendre contre une objection trop facile.

Sur le fond de la question, je vous avoue que je suis antijuif sans être antisémite. Les juifs, à mon sens, forment un état dans l'état : c'est le seul qui subsiste aujourd'hui dans notre France unitaire et centralisée, et de là vient son danger. Sous le régime fédératif, on pourrait rendre aux juifs leur nationalité, en prenant contre eux quelques indispensables précautions. Mais nous discuterons ces choses, dans nos assemblées de province, et lorsque que le fédéralisme aura triomphé. Il s'agit aujourd'hui de marcher ensemble et de chercher nos alliés où nous pourrons. Amourette a lâché *La Libre Parole* [journal antisémite lancé par Édouard Drumont en avril 1892], depuis de long mois. Le journal est vraiment très hostile au midi. Mais il ne l'est point à l'idée fédéraliste. Dumont ne perd jamais une occasion de foudroyer la centralisation napoléonienne. Comment cela s'arrange-t-il avec son ancien bonapartisme, je n'en sais rien, ni peut-être lui-même.

Je ne voudrais pas non plus que me idées nationalistes vous fissent croire que je sois le moins du monde hostile à l'alliance latine. Je crois à la fédération des peuples romans, parmi lesquels je tiens à comprendre la Grèce. La Grèce est ma chimère et mon rêve de tous les jours. L'esprit latin tout seul me semble sec et rude, un peu « protestant » passez-moi l'expression, et j'incline à penser qu'italiotes et Gaulois, Hellènes, Ioniens appartenaient tous à la même souche pélagique. Je n'admetts pas ou du moins j'incline infiniment à rejeter la théorie néo-latine de la formation du français et je fais grec – au grec mystérieux, un peu sauvage et rustique, retrouvé par un érudit de mes amis que j'estime et honore fort, – une part très considérable... grec ou latine –



disons méditerranéens pour y comprendre les arabes et les Phéniciens. Nos peuples sont les premiers dans le passé – et peut-être qu'il dépend de nous qu'ils soient relevés d'ici peu et en état de tenir tête à l'invasion anglo-germane qui commence à courir le monde. Fuore Barbaro ! Romanisme, fédéralisme, tout cela, du moins, n'y nuira pas.

Pardon, n'est-ce pas, de ces amplifications. Vous les jugerez un peu jeunes, comme je fais. Mais n'est-ce pas l'expression du sentiment qui nous anime et ne sont-ce pas des phrases pareilles qui nous vaudront peut-être un jour l'adhésion de tous nos « pays » ? Il me surprend beaucoup que Socrate et Jésus n'aient pas suffit à réhabiliter les bavards... [...]]

Je pense qu'il n'y a plus que deux termes possibles dans le cas où nous sommes : césarisme ou fédéralisme. Et comment le césarisme durerait-il ? Je sais très bien qu'il y a la « dictature ouvrière » dont Barrès a parlé, le marxisme qui vous écaure et que je hais aussi – mais où sera la force pour l'organiser ? Je vois beaucoup de forces destructrices. Je n'en aperçois point de créatrice, hormis celle que nous tentons de mettre en mouvement.

A vous mon cher confrère, en mes meilleurs souhaits de bonne année.

Charles Maurras »

Provençal influencé par la pensée de Mistral, Charles Maurras fit partie jusqu'en 1892 du Félibrige, mouvement pour la renaissance de la langue d'oc. Il fut ensuite sensible aux idées de Barrès, de Renan et d'Anatole France. À l'écriture de cette lettre, l'écrivain mène une ardente campagne fédéraliste à l'intérieur du Félibrige. On ne connaît pas d'occurrence plus ancienne sur les sujets qu'il aborde ici, tel le boulangisme ou le marxisme. Pas encore royaliste (il le sera en 1895), cette période est pour le jeune Maurras à la croisée l'engagement politique et intellectuel de sa pensée.

Charles Maurras exerça une très grande influence sur la vie intellectuelle française tout au long du XXe siècle, et encore de nos jours.

Louis-Xavier de Ricard (1843-1911) est un poète, écrivain et journaliste. Originaire de Marseille, il fut l'éditeur de *La Revue du progrès*, dans laquelle fut publié le tout premier poème de Verlaine, *Monsieur Prothomme*, en 1863.

« La vérité c'est que je suis désormais un vieillard »

41. Claude MONET

Lettre autographe signée « Claude Monet » à un cher ami

[Giverny], 6 juillet 1922, 3 p. in-8°

Papier à en-tête – Giverny par Vernon, Eure

Encre légèrement pâlie par endroits

Émouvante lettre de l'artiste, témoignant de sa dévotion à peindre malgré une vue et un état de santé déclinants

« Cher ami,

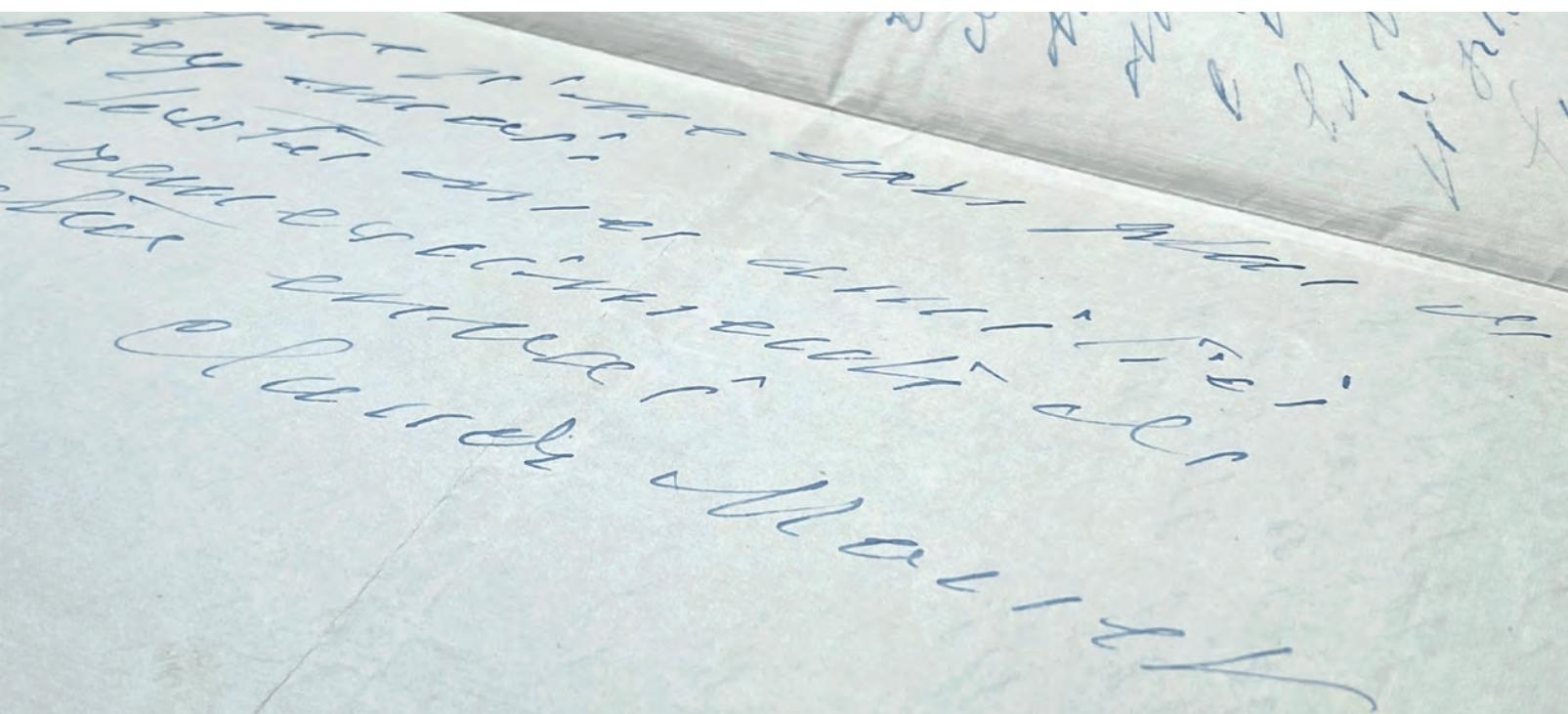
*Vous voudrez bien excuser le retard que j'ai mis à vous remercier de votre volume mais
me voilà bien vieux, et tout mon temps, je le consacre au travail bien que ma
vue décline de jour en jour.*

*C'est bien gentil à vous de m'avoir adressé cette lettre mais sans doute ne serez-vous pas
surpris de savoir qu'elle ne m'est parvenue que par votre livre. Nous sommes bien prêts
l'un de l'autre et nous rencontrons moins souvent. C'est très bête. La vérité c'est que je
suis désormais un vieillard et que je ne sors plus de chez moi.*

Toutes mes amitiés et remerciements de votre envoi.

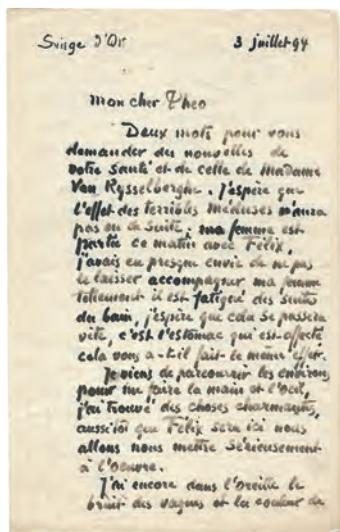
Claude Monet »

Bien que les premiers signes de détérioration visuelle apparaissent dès 1910, la vue de Monet chute subitement au premier semestre de l'année 1922. Ses proches et Clemenceau l'exhortent à se faire opérer, Monet refuse. En mai, il ne peut presque plus travailler. Tous ses essais pour commencer une nouvelle toile se soldent par un échec. Après de longues tergiversations, Monet finit par accepter avec réticence l'opération de l'œil droit réalisée par le docteur Charles Coutela le 10 janvier de l'année suivante. Après deux autres opérations réussies, Monet voit certes mieux mais sa perception des couleurs demeure altérée.



« Je viens de parcourir les environs pour me faire la main et l'œil »

42. Camille PISSARRO



Lettre autographe signée « C. Pissarro » à Théo Van Rysselberghe
[Bruges, Hôtel du] Singe d'Or, 3 juillet [18]94, 2 p. in-8° sur papier quadrillé

Belle lettre de Pissarro à son ami Van Rysselberghe, aux premières heures de son exil en Belgique
Le maître en profite pour faire quelques repérages des alentours avant de se mettre au travail

« Mon cher Théo,

Deux mots pour vous demander des nouvelles de votre santé et celle de Madame Van Rysselberghe. J'espère que l'effet des terribles méduses n'aura pas de suite ; ma femme est partie ce matin avec Félix,

J'avais presque envie de ne pas le laisser accompagner ma femme tellement il est fatigué des suites du bain, j'espère que cela se passera vite, c'est l'estomac qui est affecté. Cela vous a-t-il fait le même effet.

Je viens de parcourir les environs pour me faire la main et l'œil, j'ai trouvé des choses charmantes, aussitôt que Félix sera ici nous allons nous mettre sérieusement à l'œuvre.

Ici encore dans l'oreille le bruit des vagues et la couleur de la mer dans l'œil, vous avez dû avoir de beaux effets hier soir.

Nous sommes arrivés juste au moment où une trombe s'est abattue sur Bruges, vous avez dû en jouir dans votre vigie.

Ma femme m'a bien recommandé de vous écrire combien elle avait été sensible de toute l'attention que vous avez pour nous et m'a prié de vous souhaiter le bonjour, moi et Félix bien entendu nous y joignons en cœur.

Poignée de main mon cher ami, et nouvelles sans tarder n'est-ce pas ?

De cœur

C. Pissarro »

Ses sympathies pour les idées anarchistes et libertaires obligèrent Pissarro à se réfugier en Belgique, suite à l'assassinat du président Sadi Carnot une semaine auparavant, le 25 juin. Il était alors recherché par la police comme d'autres anarchistes non-violents.

Théo Van Rysselberghe, l'une des figures de proue du divisionnisme, était lui aussi acquis aux mêmes idées. Pissarro trouva en lui un point d'appui lors de son exil belge, renforçant ainsi leur amitié. Il sera rejoint par Van Rysselberghe à Bruges quelques jours plus tard, comme en témoignera Pissarro dans une lettre à sa femme le 6 juillet suivant.

Pissarro mentionne Félix, son troisième fils, peintre comme lui, qui l'accompagnait régulièrement sur ses lieux de travail. Il mourra prématurément à Londres, trois ans plus tard, à l'âge de 23 ans.

« La division des tons... me permettent de donner plus d'intensité »

43. Camille PISSARRO



Lettre autographe signée « C. Pissarro » à Noël Clément-Janin
Paris, 19 fév[rier] 1892, 1 p. et demi in-8°
Enveloppe autographe, timbrée et oblitérée

Merveilleuse lettre du maître en réponse à une chronique parue en marge d'une exposition de ses œuvres chez Durand-Ruel

Pissarro se livre en détail sur sa technique de peinture et termine sa lettre avec feu par une évolution chronologique des artistes auquel son mouvement artistique est rattaché

« Monsieur

*Je vous suis bien reconnaissant de l'article que vous avez bien voulu consacrer à l'exposition de mes œuvres et surtout la franchise que vous me prouvez en m'écrivant la lettre accompagnant l'Estafette [journal dans lequel parut la chronique en question]. Je n'ai rien à ajouter à votre manière de comprendre mes œuvres au point de vue philosophique, cela est conforme à mes idées, de même la **division des tons qui me permettent de donner plus d'intensité tout en conservant l'unité à l'ensemble en restant toujours clair et lumineux.***

Cependant il s'est glissé quelques erreurs bien compréhensibles pour quelqu'un qui n'est pas tout à fait du bâtiment et surtout qui ne se trouve pas à même de connaître les secrets du métier, tout individuel de l'artiste.

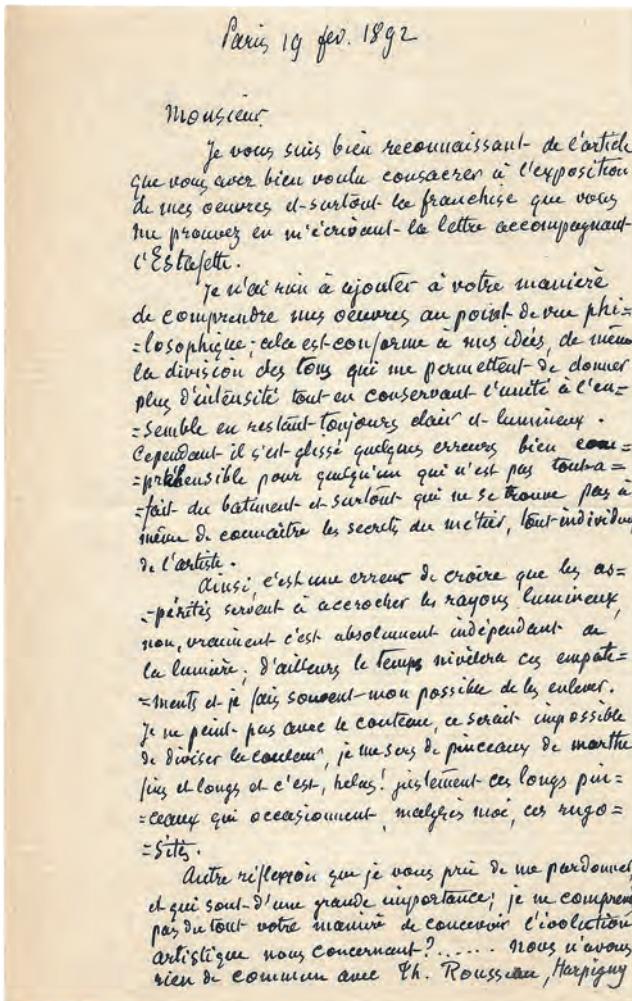
Ainsi, c'est une erreur de croire que les aspérités servent à accrocher les rayons lumineux, non, vraiment c'est absolument indépendant à la lumière ; d'ailleurs le temps nivellera ces empâtements et je fais souvent mon possible de les enlever. Je ne peins pas avec le couteau, ce serait impossible de diviser la couleur, je me sers de pinceaux de marthe fins et longs et c'est, hélas ! justement ces longs pinceaux qui occasionnent, malgré moi, ces rugosités.

Autre réflexion que je vous prie de me pardonner et qui sont d'une grande importance ; je ne comprends pas du tout votre manière de concevoir l'évolution artistique nous concernant ?... nous n'avons rien en commun avec Th. Rousseau, Harpigny, Bastien-Lepage, Roll, Binet, Raphaël Collin, non là n'est pas la marche, surtout Bastien Lepage que nous n'avons jamais pu comprendre ! Notre voix commence au grand peintre anglais Turner, Delacroix, Corot, Courbet, Daumier, Jongkind, Manet, Degas, Monet, Renoir, Cézanne, Guillaumin, Sisley, Seurat ! Voilà notre marche.

Recevez Monsieur, mes sympathiques salutations et toute ma reconnaissance pour votre bonne volonté.

Votre dévoué

C. Pissarro. »



Pissarro envoie ici ses remerciements à son correspondant pour une chronique parue dans le journal *L'Estafette*, en marge d'une exposition de ses peintures chez Durand-Ruel. Bien que l'artiste apprécie la compréhension « philosophique » de Janin pour son œuvre, et plus particulièrement sur la division des tons, il le désapprouve néanmoins avec le plus grand tact sur les aspérités qui ne permettent pas « d'accrocher les rayons lumineux ». S'en suit un remarquable développement du maître sur sa technique de peinture, comme il ne l'a que très rarement exprimée dans toute sa correspondance.

Pissarro tient ensuite à rectifier la façon dont Janin conçoit « l'évolution artistique » le concernant, ses amis et lui-même. En effet, Janin semble dans son article vouloir rattacher les impressionnistes aux peintres de l'école de Barbizon et du naturalisme. L'artiste lui objecte fermement cette appartenance, et tout particulièrement celle à Bastien-Lepage, que lui et ses frères n'ont « jamais pu comprendre ! ».

Enfin, Pissarro termine sa lettre par une superbe liste chronologique des maîtres auxquels son courant appartient, « notre marche », dit-il.

Bibliographie :
L'Estafette – Journal Républicain, 18 février 1892

« Je m'aperçois tous les jours qu'il est difficile de voir clair dans les sciences quand on est aussi loin du foyer des lumières »

44. Jean POTOCKI



Lettre autographe signée « Jean Potocki » à Firmin Didot

Tulczyn en Podolie [province Russe après le deuxième partage de la Pologne de 1793]

1er décembre [1810], 1 1/4 p. in-4°

Apostille autographe, de la main de Firmin Didot, en marge supérieure de la première page :

« Reçue le 11 avril 1811 / répondue le 16 avril, 1811 »

Remarquable lettre dans laquelle Jean Potocki fait parvenir ses derniers ouvrages à son imprimeur, tout en lui rappelant son souci d'exactitude en vue de leur publication

« Monsieur,

J'ai eu l'honneur de vous adresser de Petersbourg un exemplaire de mon *Atlas Archéologique*. Je vous en enverrai un second fait avec plus de soin. Je serai charmé que cet ouvrage fut connu en France.

Je vous envoie maintenant un exemplaire corrigé de mes principes de Chronologie. Je vous prie de le communiquer à Messieurs de l'institut qui doivent avoir recu de moi quatre exemplaires que je n'avois pas eu le tems de corriger⁽¹⁾. Quant à la mise au jour de cet écrit (qui est plutot un cahier qu'un volume), je l'ai confié à Mr Gide⁽²⁾ qui etant dans le commerce de la librairie peut etre connu de vous. Je lui ai beaucoup recommandé d'employer quelque savant à cette édition, car vous jugez bien que de telles choses ne peuvent etre corrigées par un Prot. Si vous vouliez y donner quelques soins je vous en aurois une obligation extrême.

Je m'aperçois tout les jours qu'il est difficile de voir clair dans les sciences quand on est aussi loin du foyer des lumières. Et ce foyer est là où vous êtes. Mais tout est compensé, car nous avons ici tout le temps de la méditation, qui est le véritable élément des conceptions.

Ou en est on chez vous, pour l'inscription de Rosete. Je me propose d'envoyer à l'institut un travail sur la partie coptique⁽³⁾.

Veuillez bien ne pas interrompre la correspondance que vous avez bien voulu commencer avec moi, et adressez vos lettres au Consul General.

Agreez les assurances de mon estime

Le Comte Jean Potocki

Ce 1. Decembre

A Tulczyn

dans le gouvernement de Podolie »

[1] Potocki avait adressé, le 17 août 1810, ses *Principes de chronologie pour les temps antérieurs aux Olympiades* à l'Institut de France : « J'ai l'honneur de vous adresser le résultat de mes recherches sur l'ancienne Chronologie [...] Je me persuade, qu'à travers les fautes de la rédaction, votre indulgence démolera facilement, les marques évidentes d'un travail obstiné » (lettre aujourd'hui conservée par l'Österreichische National Bib. A Vienne).

[2] Théophile Étienne Gide (1768-1837), imprimeur. En 1813 et 1814, il éditera des fragments de *Manuscrit trouvé à Saragosse*.

[3] La pierre de Rosette avait été découverte en 1799. Son travail sur la « partie coptique » n'a pas été retrouvé.

Personnage éclectique, dont le talent ne se limite pas aux qualités littéraires, les nombreux voyages de Potocki l'ont fait historien, archéologue, géopolitologue, ethnologue ou encore linguiste.

Deux œuvres couronnent son génie : *L'Atlas archéologique de la Russie européenne* (1797-1805) et *Manuscrit trouvé à Saragosse* (plusieurs versions françaises entre 1797 et 1811, deux jeux partiels de placards hors commerce imprimés à St-Pétersbourg en 1804-1805, deux versions partielles publiées à Paris en 1813 et 1814).

L'Atlas, dont il est ici en partie question, s'apparente à ce que nous appelons de nos jours un atlas historique, soit l'évolution historique et géopolitique d'une zone géographique par des cartes. Son auteur envisage ce projet comme un but ultime.

Jean Potocki : chronographe

La chronologie de l'Antiquité apparaît comme une suite logique de ses recherches d'historien de l'Antiquité et de ses lectures érudites. Pour s'y retrouver en effet, Jean Potocki a besoin de traiter la synchronie : ce sont ses « cartes cyclographiques », et la diachronie : ce seront ses « chronologies », qui vont constituer l'essentiel de ses recherches, une fois installé dans sa retraite studieuse et solitaire d'Uladowka. C'est à partir de 1803 qu'il entreprend un nouveau travail sur la chronologie des périodes antiques : *Principes de chronologie pour les temps antérieurs aux Olympiades* (six tomes publiés de 1813 à 1815) dont il est aussi question dans cette lettre.

« Vos recherches sont très lumineuses et en général jettent un grand jour sur l'histoire »

Nous joignons : Une longue lettre autographe [minute] de Firmin Didot à Jean Potocki, qui croisa celle de ce dernier (supra), envoyée six semaines plus tôt
Paris, 30 janvier 1811 - 2 p. in-12°, d'une écriture très serrée

« [...] Vous m'avez fait l'honneur de m'adresser ainsi que le rouleau qui l'accompagoit et qui renfermoit la 2eme edition de Votre *Atlas historique* [...] Votre *Atlas* e[s]t intéressant la Carte m'en paroit bien faite, et quelque jours nous la ferons graver à la suite de plusieurs de vos ouvrages, tels que l'*histoire ancienne de Podolie*, celle de Wolhynie et en general de tout ce que vous avez écrit sur l'*ancienne histoire de la Russie*, qui n'est pas assez connue ici. Vos recherches sont très lumineuses et en général jettent un grand jour sur l'*histoire* [...] Didot émet ensuite de petites objections historiques sur les *Principes de chronologie* de son correspondant, témoignant ainsi de l'attachement dévoué que porte l'éditeur sur l'œuvre de l'écrivain.

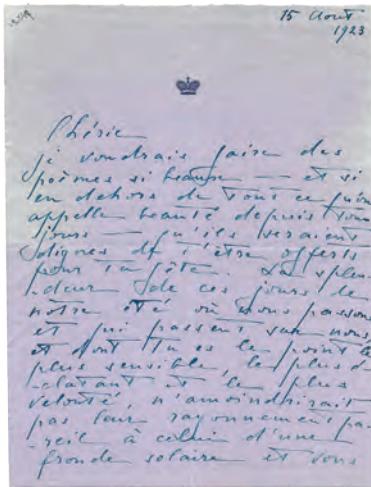
Est-il nécessaire de rappeler l'insigne rareté des lettres autographes de Jean Potocki ? Sur les 199 lettres que compte la correspondance, trois seulement se trouvent en mains privées, dont celle-ci.

Bibliographie :

Oeuvres V, éd. F. Rosset & D. Triaire, Peeters, n°178

Provenance :

Collection particulière



Amour et jour de fête

45. [POUGY] Prince Georges GHIKA

Lettre autographe signée « Georges Ghika » à Liane de Pougy, princesse Ghika
S.l, 15 août 1923, 2 pp. in-4° à en-tête d'une petite couronne

Déclaration enflammée du prince Ghika à son épouse Liane de Pougy, pour sa fête

« Chérie

Je voudrais faire des poèmes si beaux — et si en dehors de tout ce qu'on appelle beauté depuis toujours — qu'ils seraient dignes de r'être offerts pour ta fête. La splendeur de ces jours de notre été où nous passons et qui passent sur nous, et dont tu es le point le plus sensible, le plus éclatant et le plus velouté, n'amoindrirait pas leur rayonnement pareil à celui d'une fronde solaire et vous seriez, toi d'un côté et mes poèmes de l'autre, sur les plateaux de la balance que je tiendrais à bras tendus et qui oscillerait doucement entre le ciel et moi.

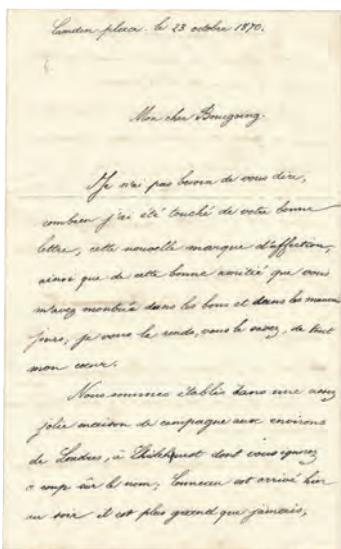
Tant d'autres choses encore sont hors de mon atteinte, aussi savoureuses et plus immédiates que la poésie et je n'ai presque rien à te donner — avec mes vœux si tendres — que mon acharnement ponctuel qui trace sans arrêt un cercle unique autour de toi.

Georges Ghika »

Figure centrale parmi les courtisanes de la Belle Époque, Liane de Pougy (1869-1950) épousa en secondes noces, le 8 juin 1910, le prince roumain Georges Ghika (1884-1945), neveu de la reine Nathalie de Serbie, de quinze ans son cadet. Leur mariage fut parfaitement heureux seize ans durant, jusqu'à ce que Ghika ne la quitte brusquement, en juillet 1926, pour l'ultime conquête de sa femme (qui était ouvertement bisexuelle), une jeune artiste de vingt-trois ans, la « mignonne et délicate » Manon Thiébaut, qu'il emmène en Roumanie. Après cette séparation, Liane de Pougy retrouve son amour de jadis, Nathalie Clifford Barney (1876-1972). Elles forment avec Mimi Franchetti (1893-1943) un ménage à trois. Menacé de divorce, le prince finit par revenir, mais leur relation devient difficile et chaotique.

« L'Angleterre aura beau faire elle ne vaudra jamais la France ! »

46. Louis-Napoléon Bonaparte, PRINCE IMPÉRIAL



Lettre autographe signée « Louis Napoléon » à son ami Pierre de Bourgoing
Camden place, 23 octobre 1870, 2 p. in-8° sur bifeuillet
Deux ratures de la main du Prince Impérial, ancienne trace d'onglet sur la quatrième page

Rare missive du Prince Impérial, alors âgé de 14 ans, aux tout premiers jours de l'exil, moins de deux mois après la défaite de Sedan

« Mon cher Bourgoing,

Je n'ai pas besoin de vous dire combien j'ai été touché de votre bonne lettre, cette nouvelle marque d'affection, ainsi que de cette bonne amitié que vous m'avez montrée dans les bons et dans les mauvais jours ; je vous la rends vous le savez, de tout mon cœur.

Nous sommes établis dans une assez jolie maison de campagne aux environs de Londres, à Chislehurst, dont vous ignorez à coup sûr le nom⁽¹⁾ ; Conneau⁽²⁾ est arrivé hier au soir, il est plus grand que jamais ; je ne savais pas jusqu'ici que l'exil faisait allonger les jambes, mais à présent j'en ai la conviction et la preuve.

Je passe ma journée à travailler, à faire de longues grandes promenades à pied ou à cheval⁽³⁾.

J'ai été voir la Tour de Londres qui est très curieuse à visiter⁽⁴⁾, la ville elle-même est assez belle, mais malgré tout l'Angleterre aura beau faire elle ne vaudra jamais la France !

Adieu mon cher Bourgoing Pierre, assurez de mes sentiments d'affection M. et Mme de Bourgoing. Que de choses nous aurons à nous dire quand nous nous reverrons⁽⁵⁾ ! Je vous embrasse, votre affectionné ami.

Louis-Napoléon »

[1] Le 24 septembre 1870, l'Impératrice et le Prince impérial s'installèrent dans une maison située à Chislehurst, dans le comté de Kent, et appelée Camden Place, du nom du célèbre antiquaire, lord Camden, qui y demeura au début du XVIIe siècle. « Le Prince y entrait en enfant pâle et mélancolique ; il en sortait, huit ans plus tard, un fier et hardi jeune homme, rayonnant d'intelligence, débordant d'énergie, heureux de vivre, ivre d'action » (Augustin Filon).

[2] Louis Conneau (1856-1930), – fils du sénateur et médecin de Napoléon III, Henri Conneau -, fit partie de la petite pléiade de camarades, parmi lesquels le jeune Louis Napoléon choisit ses amitiés définitives. Après la chute de l'Empire, il suivit le Prince impérial en exil. Il devait occuper à Camden Place la chambre située au-dessus de celle du fils de l'Empereur déchu.

[3] M. Jean-Claude Lachnitt décrit, dans sa biographie du Prince impérial, le programme d'une journée : « Lever à six heures, petit déjeuner à l'anglaise, puis travail toute la matinée jusqu'à onze heures. Après le déjeuner, exercices physiques, le plus souvent promenade à cheval ou jeux de plein air ».

[4] Le Prince visita la Tour de Londres en compagnie d'Augustin Filon, de la duchesse de Mouchy et de la princesse Pauline de Metternich, toutes deux amies proches de l'Impératrice.

[5] Louis ne revit Pierre de Bourgoing qu'en décembre 1871.

Après la capitulation de Sedan, le Prince Impérial fut conduit le 4 septembre à Maubeuge, le jour même où l'impératrice Eugénie quittait les Tuilleries dans des conditions tragiques. Le 6 septembre, le jeune Louis-Napoléon arriva sur le sol anglais, à Hastings ; il y fut rejoint par sa mère, le 8 septembre, et par son répétiteur, Augustin Filon, le lendemain. Il fut très vite décidé de chercher une demeure autre que le Marine Hotel, résidence de "fortune", où les circonstances les avaient conduits. Le choix se porta sur une vieille bâtie aux briques rouges, d'un charme certain, dont le village – suprême consolation – abritait une église catholique : Camden Place, à Chislehurst.

Provenance :

Succession de l'abbé Misset

Puis collection personnelle de S.A.I. le Prince Victor Napoléon (n° d'inventaire 6300)



47. [PRINCE IMPÉRIAL] Gösta FLORMAN

Portrait du prince impérial par Gösta Florman (1831-1900), tirage albuminé d'époque [Stockholm, 1878], format cdv

Contrecollé sur bristol jaune au crédit du photographe, recto – verso

Liseré rouge légèrement frotté par endroits

Élégant portrait du Prince Impérial par Florman

Pris un an avant son tragique décès en Afrique australe, ce portrait du prince impérial est l'un des plus élégants que l'on connaisse de lui. Il y figure en buste, de trois quarts, élégamment vêtu ; de son regard émane une impression de force mêlée de douceur.

Épreuve aux contrastes intacts.



48. [PRINCE IMPÉRIAL] H. Marres

Photomontage sur tirage albuminé d'époque

S.l.n.d, format cabinet

Tirage 10 x 13,5 cm, contrecollé sur carton fort, au crédit du photographe (10,8 x 16,5 cm)

Rarissime photomontage figurant la mise à mort du Prince Impérial par les Zoulous, en Afrique australe

Le Prince Impérial y apparaît gisant à même le sol, mis à mort par les guerriers Zoulous. Au début de l'année 1879, et après avoir demandé avec insistance son incorporation aux troupes britanniques d'Afrique austral, le Prince Impérial finit par obtenir gain de cause. Lors d'une mission de reconnaissance le 1er juin 1879, après une halte au bord d'une rivière où sa patrouille se croit en sécurité, cette dernière est surprise par des guerriers zoulous. Une fusillade éclate et deux soldats britanniques perdent la vie. La troupe s'enfuit à cheval. Le prince tente de regagner sa monture en courant. La sangle de selle, qui fut utilisée par son père lors de la bataille de Sedan et que le prince tenait à utiliser, est hors d'usage et cède sous son poids. Il chute alors violemment. Son bras droit est piétiné. Il n'a plus pour arme qu'un pistolet, qu'il ne peut manipuler que de la main gauche. Il succombe, transpercé de dix-sept coups d'iklwa. Les guerriers évincèrent et mutilent les corps des deux soldats morts au début de l'attaque mais épargnent celui du prince, seul homme à s'être battu. Ils se contentent de le déshabiller et de lui prendre ses armes. Le chef des guerriers ordonne qu'on lui laisse sa chaîne d'or, où pendent deux médailles et un cachet de cornaline en souvenir de sa grand-mère, la reine Hortense, transmis par son père. Les guerriers zoulous, qui portent des amulettes autour du cou, respectent celles du prince. En hommage, ils restituent ses objets personnels et son uniforme. Ce photomontage semble inédit, nous n'en n'avons pas retrouvé de publications dans la bibliographie consacrée au Prince Impérial et à sa famille.

Trois lettres de Marcel Proust à Marie Scheikévitch
L'une des ses intimes ayant joué de ses relations pour
la parution du premier volume de *La Recherche*

Marcel PROUST



49



50



51



52



53

Marie Scheikévitch (1882-1964) est la fille d'un riche magistrat russe et collectionneur d'art installé en France en 1896. George D. Painter la dépeint comme « une des maîtresses de maison les plus intelligentes et les plus en vue de la nouvelle génération ». Protectrice d'artistes et d'écrivains, elle fréquente les salons puis fonde le sien. Elle est l'amie de Jean Cocteau, Anna de Noailles, Reynaldo Hahn, de la famille Arman de Caillavet, et bien d'autres encore.

Un sentiment d'une qualité toute singulière unissait Marcel Proust à Marie Scheikévitch. Bien qu'ils se soient croisés brièvement en 1905 dans le salon de Mme Lemaire, c'est en 1912 qu'ils font réellement connaissance. Il s'en suivit une correspondance qui dura jusqu'à la mort de l'écrivain en 1922. Se voyant « presque tous les jours » comme elle le dira plus tard (les amis s'écrivant d'autant moins qu'ils se voient davantage), on ne connaît que 28 lettres de Proust à elle adressées.

Elle lui ouvre les portes de son salon, fréquenté par tout ce que Paris comptait d'illustres personnalités dans les lettres et les arts, si bien qu'il lui rendra hommage dans *Sodome et Gomorrhe* sous le voile de Mme Timoléon d'Amoncourt, « petite femme charmante, d'un esprit, comme sa beauté, si ravissant, qu'un seul des deux eût réussi à plaire ».

Fervente admiratrice de l'écrivain, elle se dépense beaucoup au moment de la publication du premier volume de *La Recherche*, s'ingéniant à mettre Proust en relation avec les personnalités parisiennes qu'elle juge les plus capables de l'aider. C'est elle qui le recommande à son amant Adrien Hébrard, l'influent directeur du journal *Le Temps*, pour lui obtenir la fameuse interview du 12 novembre 1913 par Élie-Joseph Bois, à la veille de la publication de *Swann*. C'est le premier article d'envergure publié dans la grande presse et consacré à *La Recherche*. Pour l'en remercier, Proust lui adressera une dédicace capitale (récemment acquise par la BnF) lors de la publication de *Swann*.

« Heureusement que je n'ai pas de mémoire et que j'oublie extrêmement vite les êtres qui m'ont plu »

49. Marcel PROUST

Lettre autographe signée « Marcel Proust » à Marie Scheikévitch
Cabourg, [5 septembre 1912], 3 p. 1/2 grand in-8°
Avec enveloppe autographe timbrée et oblitérée
Petites marques de trombone, ancienne trace de montage sur onglet, sans atteinte au texte

L'écrivain s'émeut de l'éloge fait par sa correspondante sur son article tout récemment paru dans le *Figaro* : « L'Église de village », et dont certains fragments seront repris dans *Combray*, l'année suivante, à la publication du premier volume de *La Recherche Manifestement troublé*, il termine sa missive en citant Verlaine et Baudelaire

« Madame,
J'ai reçu hier de l'écriture de Jean Cocteau, sous deux enveloppes similaires, deux brouillons de dépêches, adressées pareillement 112, boulevard Haussmann, et par symétrie sans doute (car il sait si bien que je demeure 102) ; l'une signée Jean était assez obscure ; l'autre était claire, chaleureuse, charmante, et je suis tout ému de prononcer pour la première fois votre prénom et votre nom, en disant qu'elle était signée « Marie Scheikévitch »⁽¹⁾.

Je suis si heureux de penser que cette page, cette description d'église à laquelle j'attachais plus d'importance depuis que je savais que vous la liriez⁽²⁾, vous l'avez trouvée, comme vous disiez si bien, « organisée et dense ». Je ne savais pas si, dans les allées et venues de ce mois de septembre, vous auriez ce jour-là le Figaro et j'avais presque envie de vous l'envoyer avec ce vers de Verlaine :

Et qu'à vos yeux si beaux, l'humble présent soit doux⁽³⁾.

Je pense aussi, par le soleil enfin revenu que je vois à sept heures du soir (ce qui est pour moi le levant) « rayonner sur la mer », aux vers de Baudelaire :

J'aime de vos longs yeux la lumière verdâtre...

... mais aujourd'hui tout m'est amer⁽⁴⁾,

Et rien,

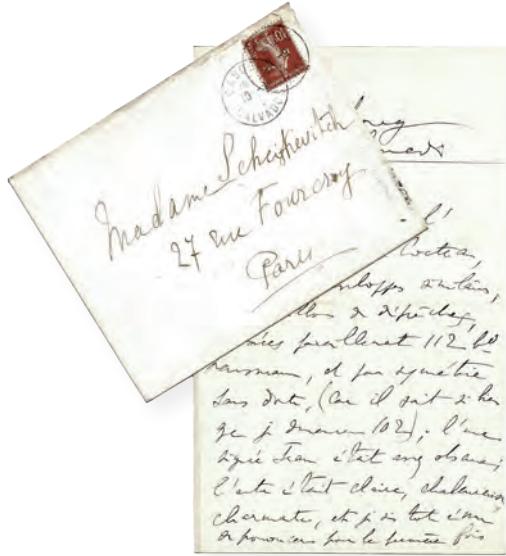
Ne me vaut le soleil rayonnant sur la mer.

Merci, Madame.

Ah ! quand refleuriront les roses de septembre ?...⁽⁵⁾

Heureusement que je n'ai pas de mémoire et que j'oublie extrêmement vite les êtres qui m'ont plu⁽⁶⁾. Daignez agréer, Madame, mes bien respectueux hommages.

Marcel Proust »



[1] « Un jour que M. Jean Cocteau déjeunait chez Mme Scheikévitch, ils avaient lu ensemble, dans le *Figaro* du 3 septembre 1912, un charmant et brillant article de Marcel Proust, écrit à propos de *La Grande Pitié des Églises de France* qui venait de paraître, intitulé *L'Église de mon village* [L'Église de village]. Ils avaient décidé d'en complimenter l'auteur, et ils avaient rédigé deux dépêches que M. Jean Cocteau s'était chargé de mettre à la poste, et, se souvenant que Proust était absent de Paris, il avait préféré lui envoyer sous enveloppe [...] » *Lettres*, p. 127, note 1.

[2] Proust fait allusion, semble-t-il, aux deux entretiens qu'il eut avec Marie Scheikévitch à Cabourg, au cours desquels il a dû lui annoncer la prochaine apparition de son article dans le *Figaro*.

[3] Verlaine, *Green (Romances sans paroles, Aquarelles)*, quatrième vers de la première strophe :

*Voici des fruits, des fleurs, des feuilles et des branches
Et puis voici mon cœur qui ne bat que pour vous.
Ne le déchirez pas avec vos deux mains blanches
Et qu'à vos yeux si beaux l'humble présent soit si doux*

[4] Baudelaire, *Chant d'automne*, cinquième strophe. Proust n'ose ajouter, après le premier vers de la strophe, les mots qui suivent : *Douce beauté*. Il omet une partie du vers suivant : [Et rien] *ni votre amour, ni le boudoir, ni l'autre*

[5] Verlaine, *L'espoir luit comme un brin de paille* (Sagesse, IIIe partie), dernier vers

[6] Proust prend ses précautions. Dans une lettre à Reynaldo Hahn, quinze jours plus tôt, il écrit : « J'ai eu une seconde entrevue avec Mme Scheikévitch. Et comme ici [Cabourg] je suis très dépourvu, la moindre femme agréable me trouble un peu et je lui manifeste malgré moi une sorte de sympathie que je ne soutiens pas ensuite ».

Bibliographie :

La Revue de Paris, 34 (15 décembre 1927)

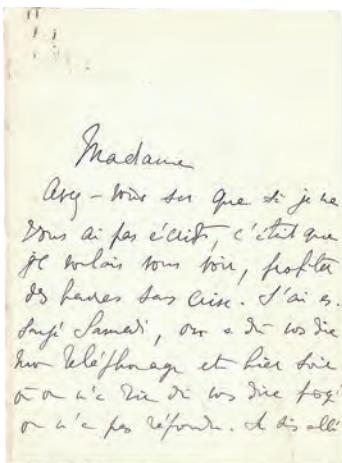
Lettres à Madame Scheikévitch (1928), pp. 39-40

Correspondance, Kolb, t. XI, n°113

Marcel Proust II – Biographie, Jean-Yves Tadié, Folio, pp. 391-392

« J'en suis revenu avec la nostalgie du Temps perdu... »

50. Marcel PROUST



Lettre autographe signée « Marcel Proust » à Marie Scheikévitch
S.l, 17 avril 1917, 4 pp. grand in-8°

Pneumatique, enveloppe autographe timbrée et oblitérée

Petites marques de trombone, ancienne trace de montage sur onglet, sans atteinte au texte

**Proust revient nostalgique et transporté de sa visite chez son ami Walter Berry,
puis s'inquiète pour Reynaldo Hahn, mobilisé au front**

« Madame,

Avez-vous su que si je ne vous ai pas écrit,
c'était que je voulais vous voir, profiter des
heures sans crise.

J'ai essayé samedi, on a dû vous dire mon
téléphonage, et hier soir, où on a rien dû vous
dire puisqu'on n'a pas répondu. Je suis allé

Je suis allé un instant chez M. Walter Berry.

C'était la première fois, j'en suis revenu avec la nostalgie du Temps perdu, des
époques lointaines, et aussi du temps perdu dans mon lit ou ailleurs quand
on pourrait aller aux indes ou seulement en Italie. Je ne puis oublier ni sa
baigneuse indienne ni sa Chinoise aux longues paupières abaissées.

Je rentre aussi fort souffrant, dans la grêle et la pluie. Et il me semble bien peu probable
que d'ici jeudi je puisse retrouver quelques forces, et si, par miracle, elles me revenaient,
me dégager d'une promesse.

Je vous ai envoyé l'autre jour une lettre qu'il m'a été assez doux de voir adresser à vous
chez moi, bien que cela signifie seulement que l'expéditeur ne savait plus votre numéro
rue de Fourcy, et bien que vous ne soyiez [sic] plus tout à fait la même avec moi comme
je vous l'ai écrit il y a quelques temps, avec, pour réponse, un silence, qui signifiait, je
pense, que vous le saviez en effet, - **quant à la lettre, l'expéditeur, j'ai reconnu son
écriture, c'est Reynaldo.** J'espère qu'elle vous disait que tout était expliqué et qu'il va
bien. Il y a bien longtemps que je n'ai de ses nouvelles par lui, mes yeux m'empêchent de
lui écrire. Mais je sais bien que son Etat-Major vient d'être soumis au bombardement
le plus terrible et le plus prolongé et son général a été blessé.

Votre respectueux et reconnaissant
Marcel Proust »



Walter Berry (1959-1927) avait peu de temps auparavant invité Proust à venir voir ses admirables collections de livres, peintures et objets d'art. Diplomate et juriste américain, Berry était Président de la Chambre de commerce américaine. Il semble que Proust lui ait voué une grande amitié (rien de plus, sans doute, vu l'âge de Berry). C'est d'ailleurs à son ami américain que Proust va dédier, avec son accord, *Pastiches et mélanges*, publié en 1919. Principal compagnon de Marcel Proust, le compositeur et chef d'orchestre Reynaldo Hahn (1874-1947) fut mobilisé dès les premières heures de la Grande Guerre, le 2 août 1914. Combattant en Argonne en 1914, à Vauquois en 1915 et 1916, il est promu caporal >

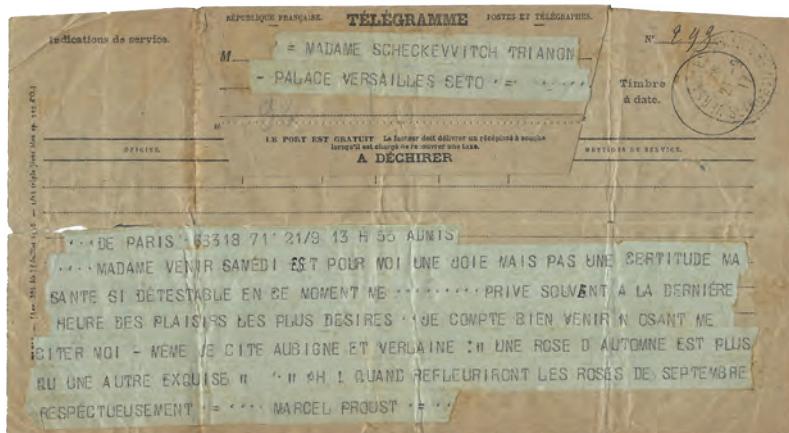
le 17 avril 1917, le jour même où cette lettre fut écrite. Il reçoit au titre de ces services une citation élogieuse qui souligne « son insouciance du danger et son entrain » et rapporte qu'il a « mérité en outre la reconnaissance du 31e en glorifiant dans la musique qu'il a composée les morts du régiment »

Bibliographie :

Lettres à Madame Scheikévitch (1928), pp. 69-70

Correspondance, Kolb, t. XVI, n°44

Marcel Proust II – Biographie, Jean-Yves Tadié, Folio, pp. 522-523, 576



Un rendez-vous à Versailles

51. Marcel PROUST

Télégramme à Marie Scheikévitch

[Le vendredi 21 septembre 1917], 1 p. in-8° oblongue

Télégramme à l'adresse : « Madame Scheckevitch [sic] Trianon Palace Versailles », cachet postal « Versailles 21-9 17 »

Légère déchirure marginale (sans atteinte au texte), petites rectifications autographes

Beau télégramme dans lequel Proust répond à une invitation à se rendre au Trianon Palace de Versailles – Il termine son message en citant Agrippa d'Aubigné et Verlaine

« Madame,

Venir samedi est pour moi une joie mais pas une certitude [...] **Ma santé si détestable en ce moment me prive souvent à la dernière heure des plaisirs les plus désirés.** [...] Je compte bien venir [...] N'osant me citer moi-même je cite Aubigné et Verlaine
Une rose d'automne est plus qu'une autre exquise⁽¹⁾
Ah ! Quand refleuriront les roses de septembre⁽²⁾

Respectueusement

Marcel Proust »

Proust s'est-il rendu à l'invitation de Marie Scheikévitch ?

Marie Scheikévitch, comme le rapporte Philip Kolb, se serait basée sur ce télégramme pour situer au mois de septembre 1917 une visite que Proust lui fit au Trianon Palace à Versailles. Elle l'évoque ainsi : « Je le revois, en ce soir de septembre arrivant au Trianon-Palace, dans l'automobile du général Zankévitch [...] » (*Souvenirs d'un temps disparu*, Plon, p. 156). Il semble toutefois que Proust n'ait pas pu se rendre à Versailles à ce moment-là. En effet, rien n'indique, dans ses lettres de la fin du mois de septembre, que Proust se soit effectivement rendu à l'invitation. De plus il propose à Montesquiou de venir se promener avec lui « à la campagne, que je n'ai pas vue depuis tant d'années [...] » (lettre du 10 octobre suivant).

Du reste, le général Zankévitch amena Proust à Versailles dans son automobile au mois d'avril 1918 (lettre inédite à Guiche).

[1] Agrippa d'Aubigné, *Les Tragiques*, livre IV, *Les Feux*, vers 1233

[2] Paul Verlaine, *Sagesse*, IIIe partie, III, dernier vers du sonnet

Les télégrammes de Proust sont peu communs

Bibliographie :

Lettres à Madame Scheikévitch (1928), p. 85

Correspondance, Kolb, t. XVI, n°115

Marcel Proust II - Biographie, Jean-Yves Tadié, Folio, pp. 391-392

52. Marcel PROUST



Lettre autographe signée « Marcel Proust » à Marie Scheikévitch
[Paris], 16 avril 1918, 1 p. in-8°

Avec enveloppe autographe timbrée et oblitérée

Petites marques de trombone, ancienne trace de montage sur onglet

Affectueuse lettre de Marcel Proust à Marie Scheikévitch dans laquelle l'écrivain doit, à regret, reporter le rendez-vous pris avec elle

« Madame,

Je ne pourrai pas venir jeudi et je le regrette beaucoup. Mais je m'arrangerai pour vous voir très prochainement car j'en ai un grand désir. Je ne vous écris que ces deux lignes parce que je souffre beaucoup des yeux.

Votre bien respectueux ami

Marcel Proust »

L'abus du travail nocturne, joint à la brûlure de constantes fumigations, avait fatigué la vue et abîmé les yeux de Marcel Proust, qui cependant, comme s'il eût su que le temps lui était compté, se refusait à tout repos.

Bibliographie :

Lettres à Madame Scheikévitch (1928), p. 101

Correspondance, Kolb, t. XVII, n°72

Marcel Proust II - Biographie, Jean-Yves Tadié, Folio, pp. 391-392



Proust à ses vingt ans

53. [PROUST] Paul BOYER

Photographie originale par Paul Boyer (successeur Otto Van Bosch)
Tirage albuminé d'époque (circa 1891). Format carte de visite (90 x 58 mm) contrecollé
sur carton fort au nom du photographe. Liseré doré sur la tranche.
Petites taches, annotations au verso.
Cachet humide de la collection Mante-Proust au verso.

Célèbre portrait de Proust par Paul Boyer, seul tirage d'époque connu

À l'image de son portrait par Jacques-Émile Blanche peint à la même époque, on retrouve
ici la même fine moustache et les traits délicats de l'écrivain.
Le portraitiste Paul Boyer reprend le studio parisien d'Otto Van Bosch en 1888. Installé
boulevard des Capucines et à Trouville, il exerce jusqu'en 1909.

Ce précieux tirage a été conservé par la famille Proust jusqu'en 2016

Bibliographie :

Proust. Documents iconographiques – G. Cattaui, Pierre Cailler, 1956, n°35
Passion Proust – L'album d'une vie, J. Picon, Paris, Textuel, 1999, p. 46
Marcel Proust, l'Arche et la Colombe, M. Naturel, Michel Lafon, p. 59

Exposition :

Marcel Proust, BnF, 1965, n° 103 (celle-ci ou l'autre pose, prise lors de la même séance)

Provenance :

- Famille Proust
- Puis Suzy Mante-Proust (fille unique de Robert Proust), par descendance
- Puis Patricia Mante-Proust (petite fille de Suzy Mante-Proust), par descendance
- Puis collection particulière à partir de 2016



« *La Bohème* »

54. Giacomo PUCCINI

Carte postale illustrée, dédicacée « Giacomo Puccini » avec portée musicale

Torre del Lago, ag° [août] [1]902, 2 p. in-12° oblongues

Adresse autographe (de la main de Puccini) au verso

Charmante dédicace du compositeur reprenant le thème principal de Mimi, tiré de son opéra *La Bohème*, adressée à la célèbre cantatrice Berta Meyer

Sur une carte postale illustrée d'une photo de sa maison à Chiatri (Lucca), Villa del Mo Puccini, le compositeur a inscrit la mention « *Torre del Lago ag° 902* »

Et au-dessous le titre : « *La Bohème* », avec le thème principal de Mimi (3 mesures), et signé « *Giacomo Puccini* »

Il rajoute au verso :

« *Alla Sgnra Berta Meyer
Livorno* »

Opéra en quatre tableaux sur un livret italien de Giacosa et Illica, d'après le roman d'Henri Murger (*Scènes de la vie de bohème*), *La Bohème* est l'un des plus célèbres opéras de Puccini. Composé entre 1892 et 1895, il fut créé le 1^{er} février 1896 au Teatro Regio de Turin. Mimi, dont Puccini reprend ici le thème principal dans son opéra, est l'incarnation de l'innocence et de la simplicité : de condition modeste, elle n'aspire pas à de grandes choses, mais plutôt aux plaisirs simples de la vie. Ce personnage est le modèle du soprano lyrique puccinien, avec un timbre profond sans aucune acrobatique technique.

Cantatrice d'origine allemande mais installée en Italie tout au long de sa carrière, Berta Meyer (1878-1952), s'était illustrée dans de nombreux autres opéras, tels ceux de Wagner ou Halévy.

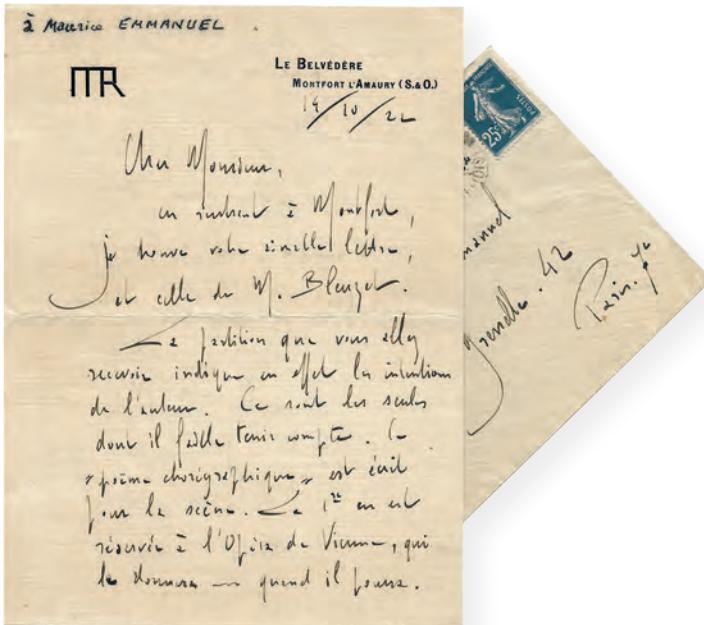
« Une progression ascendante de sonorité »

55. Maurice RAVEL

Lettre autographe signée « Maurice Ravel » à Maurice Emmanuel
[Le Belvédère, Montfort-l'Amaury (S. & O.)], « 14/10/[19]22 », 4 p. in-8°
Avec enveloppe autographe timbrée et oblitérée (découpée en marge supérieure gauche)
Annotation « à Maurice Emmanuel » d'une autre main

**Célèbre et importante lettre dans laquelle Ravel réagit aux critiques sur sa *Valse*,
sa première œuvre majeure de l'après-guerre, tout en y expliquant sa signification
artistique**

« Cher Monsieur,
En rentrant à Montfort⁽¹⁾, je trouve votre aimable lettre, et celle de M. Bleuzet⁽²⁾.
La partition que vous allez recevoir indique en effet les intentions de l'auteur.
Ce sont les seules dont il faille tenir compte. Ce « poème chorégraphique » est écrit pour la scène. La 1^{re} en est réservée à l'opéra de Vienne, qui le donnera... quand il pourra.
Il faut croire que cette œuvre a besoin d'être éclairée par les feux de la rampe, tant elle a provoqué de commentaires étranges. Tandis que les uns y découvraient un dessein parodique, voire caricatural, d'autres y voyaient carrément une allusion tragique – fin du second Empire, étant de Wien après la guerre, etc.
Tragique, cette danse peut l'être comme toute expression – volupté, joie – poussée à l'extrême. Il ne faut y voir que ce que la musique y exprime : une progression ascendante de sonorité⁽³⁾, à laquelle la scène viendra ajouter celle de la lumière et du mouvement.
Je pense que Durand a dû vous envoyer la brochure de Roland-Manuel, dans laquelle vous trouverez, mieux que je saurais vous les donner, tous les renseignements que me demande de votre part M. Bleuzet.
Veuillez croire, cher Monsieur, aux sentiments cordiaux de votre dévoué Maurice Ravel »



[1] Ravel revenait de Hollande où il avait pris part au festival de musique française contemporaine organisé au Concertgebouw d'Amsterdam du 27 septembre au 1^{er} octobre.
[2] Louis Bleuzet (1871-1941), hautboïste, secrétaire de la Société des concerts du Conservatoire.

[3] En 1928, Maurice Ravel fera une « progression ascendante de sonorité » encore plus marquée avec le *Boléro*.

La Valse, poème chorégraphique pour orchestre, fut composé par Ravel entre 1919 et 1920 et créé publiquement le 12 décembre 1920 par les Concerts Lamoureux.

Sa genèse remonte cependant à l'année 1906. En accord avec Serge de Diaghilev, Ravel envisage de composer pour le ballet une *Apothéose de la valse* en hommage à Johann Strauss. La Première Guerre mondiale l'oblige toutefois à reporter ses projets et fait changer de trajectoire le compositeur dans ses ambitions initiales. L'évocation romantique et fastueuse de la cour viennoise du XIX^e siècle, si bien représentée par les *Valses* de Johann Strauss II, est remplacée par l'image d'un monde décadent.

Ravel compose *La Valse* avec acharnement, comme un exutoire, et l'achève en moins de cinq mois, défigurant sciemment la valse viennoise tout en dépeignant un « tourbillon fantastique et fatal ». Refusée par les Ballets russes en 1920 lors d'une première audition qui marque la rupture définitive entre Ravel et Diaghilev, et en dépit des critiques mitigées, l'œuvre connaît malgré tout un immense succès au concert et est finalement adaptée pour le théâtre, en 1929, pour les ballets d'Ida Rubinstein.

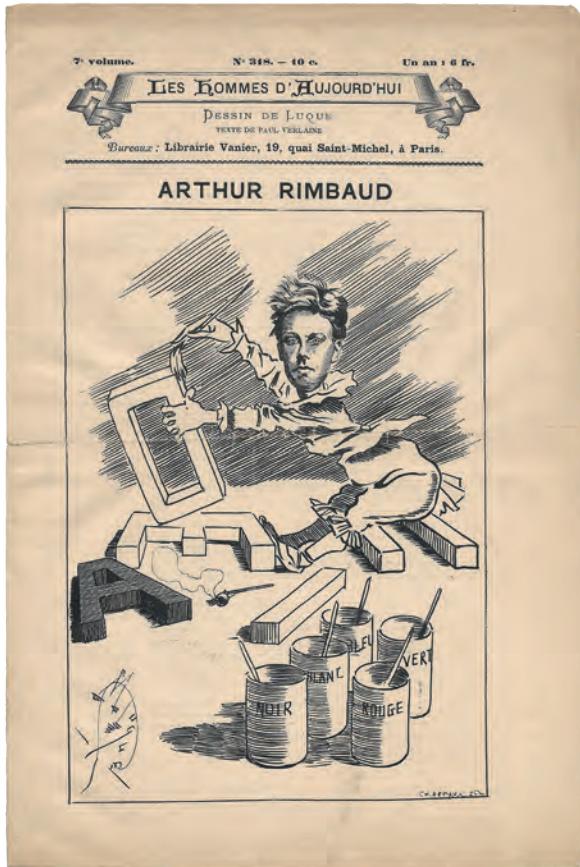
La Valse porte la référence M.72 dans le catalogue des œuvres du compositeur établi par le musicologue Marcel Marnat.

Bibliographie :

- Maurice Ravel*, Bibliothèque Nationale, 1975, n°323 (partiellement transcrise)
- Maurice Ravel*, éd. Arbie Orenstein, Flammarion, p. 205-206, n°206
- Maurice Ravel, L'intégrale*, éd. Manuel Cornejo, Le Passeur, p. 848, n°1502

Provenance :

- Maurice Emmanuel
- Puis Frank Emmanuel, par descendance
- Puis collection particulière



56. [RIMBAUD] Paul VERLAINE

Les Hommes d'Aujourd'hui

Édition originale, n°318, 4 p. in4°

Librairie Vanier, n°244 – Paris 19 quai St Michel

Pli central renforcé au papier Japon, infimes déchirures marginales

Quelques décharges d'encre d'époque sur le dernier feuillet

**Exemplaire d'épreuve, avec corrections autographes de Verlaine,
rectifiant notamment une citation du sonnet *Voyelles***

Célèbre frontispice en noir réalisé par Luque et représentant Rimbaud barbouillant des voyelles.

Plaquette imprimée et publiée chez Léon Vanier (Paris, janvier 1888).

Les exemplaires d'épreuves de ce numéro mythique sont d'une insigne rareté, on en compte en effet moins de cinq. Celui-ci, provenant de la collection Jean Hugues, l'une des plus prestigieuses collections rimbaudiennes du XXe siècle, n'en est que plus précieux.

Bibliographie :

Verlaine – *Oeuvres en prose complètes*, éd. Jacques Borel, Pléiade, p. 799-804

Provenance :

Rodolphe Darzens

Puis Bibliothèque Henry Saffrey

Puis Collection Jean Hugues (Drouot, 20 mars 1998, lot 20)

La fin d'un mythe

57. George SAND

Manuscrit autographe signé « G Sand » pour son roman *Consuelo* [fragments] [Nohant et Paris, entre fin 1842 et début 1843] 27 p. in-8° (13,5 x 20,5 cm) Quelques taches, mouillures et salissures

Précieux manuscrit formant la dernière partie de *Consuelo*, l'un des plus grands romans du XIX^e siècle

Le manuscrit présenté se compose comme suit :

- Chapitre 105, qui constitue le début de la seizième et dernière partie du roman
Soit 10 p. in-8° [manque une page]
- Chapitre 106
Soit 10 p. in-8° [manque une page et demie]
- Conclusion
Soit 7 p. in-8° [manquent les toutes premières lignes de la conclusion, soit une demi-page]

Les pages manquantes mentionnées supra figurent aujourd’hui dans une seule et même collection particulière.

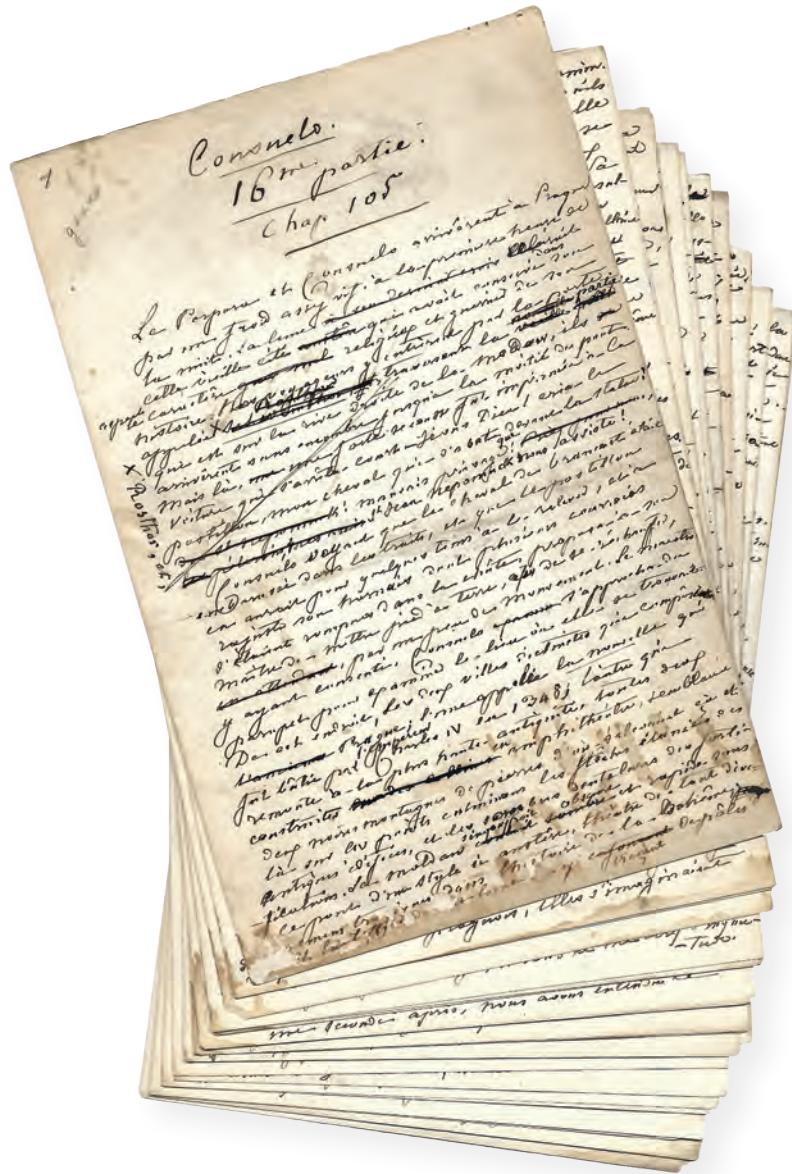
Consuelo fut publié en livraison dans la *Revue indépendante* (cofondée par Sand) du 1^{er} février 1842 au 25 mars 1843, en 16 « parties », représentant 105 chapitres (il y eut une erreur de numérotation par la *Revue indépendante* entre les chapitres 19 et 29) et une conclusion.

Le manuscrit du roman fut démembré dès le XIX^e siècle. Des fragments existent au musée de La Châtre, à la Bibliothèque de l’Université d’Ottawa, à la Bibliothèque historique de la Ville de Paris, et dans des collections particulières.

Les manuscrits de *Consuelo* ne sont que très rarement mis en vente publiquement.
On relève celui de la collection Sickles, vendu en avril 1989, puis celui de la collection Cortot, en octobre 2019.

Le manuscrit présenté est écrit à l’encre brune au recto des feuillets (souvent doubles), très remplis, d’une écriture de premier jet, rapide et serrée. Il est jalonné d’abondantes ratures, corrections et suppressions. Quelques passages sont ajoutés, laissant constater plusieurs variantes avec le texte définitif.

>



Œuvre majeure de l'écrivaine, *Consuelo* raconte l'ascension sociale d'une bohémienne qui deviendra cantatrice et compositrice reconnue. Le personnage se révélera par la force de son talent dans le milieu très masculin de la création musicale, mettant à mal les stéréotypes de la féminité et faisant du roman une œuvre avant-gardiste, à l'image de son autrice.

« George Sand est immortelle par *Consuelo*, œuvre pascale. C'est notre *Meister*, plus courant, attachant par l'aventure, et qui va au plus profond de la musique, comme fait l'autre par la poésie » (Alain, *Propos de littérature*).

Provenance :
Collection Louis Goubert
Puis Jean-Louis Valdez, par descendance



« Je devins quelqu'un, un Autre »

58. Jean-Paul SARTRE

Manuscrit autographe préparatoire pour *Les Mots*
S.l.n.d [c. 1953-1955], 1 p. in-4°

Quelques ratures et passages biffés. Nous ne transcrivons ici qu'une partie du feuillett.

Précieux manuscrit préparatoire inédit pour *Les Mots*, l'un des plus denses que l'on puisse trouver du chef-d'œuvre autobiographique de Sartre

« Je ne ressentais rien, toute mon énergie s'absorbait à produire cette mutation dans cette mue. **Je fus atteint de distraction chronique ; possédé par mon absence, nulle part je ne me sentis présent tout à fait.** Par comédie, par zèle, j'avais été l'enfant le plus sage ; par indifférence, je devins plus docile encore, je me prêtai aux éponges, aux brossettes, au gant de crin : pendant qu'on me bouchonnait, j'écoutais en moi-même le bruit des marteaux qui battaient le fer. Je gagnais tout à cette nouvelle imposture : jusque-là, quand je faisais le héros, je n'oubliais jamais que c'était un jeu, que j'étais un mal-bâti. Bref, je n'y croyais pas. **Mais je croyais à ma vocation : cette certitude était d'autant plus aveugle, d'autant plus inébranlable qu'elle m'était plus étrangère.** En parant l'écrivant des plumes du héros. Mais quand. Lorsque je fis forgeais l'alliage du héros et de l'écrivain, je donnais à celui-ci les vertus de celui-là, à celui au second les vertus du premier, au premier la réalité du second. Ma valeur n'était qu'imaginaire : elle devint ma vérité future, je passai du jeu au bovarysme. À considérer les choses du dehors, il va de soi que je ne sortais pas du rêve : héroïsme, génie, vocation, tous ces mots enfantins perdent leur sens dans l'univers des adultes. Mais, au-dedans, il n'en était pas de même : Je devins quelqu'un, un Autre [...] »

Sartre commence à rédiger le livre qui deviendra *Les Mots* (initialement titré *Les Affections du cœur*) en 1952-1953, puis l'abandonne en 1956 avant de le reprendre et de le publier en 1963. On connaît plusieurs textes préparatoires fragmentaires (de un à une dizaine de feuillets pour le plus long), qui sont conservés à la BnF et ont été publiés dans l'édition de la Pléiade dans une rubrique intitulée « Vers Les Mots »

Le manuscrit que nous présentons ici demeure toutefois l'un des plus précieux que l'on puisse trouver par sa densité thématique.

Sartre et le « bovarysme »

On notera que cette occurrence ne figure pas dans le texte définitif des *Mots*. Sartre, on le sait, nourrissait un fort intérêt pour *Madame Bovary*, ayant lu l'œuvre de Flaubert à de nombreuses reprises. *Madame Bovary* s'inscrivait pour le jeune Sartre dans un projet de vie, entre le défi aux adultes et la comédie enfantine (*Sartre et la tentation Bovary* – F. Noudelmann)

Enfin, il est intéressant d'observer l'unité de ce feuillett, avec un 'début' et une 'fin', contrairement à d'autres fragments isolés que l'on trouve du même auteur.

Ce manuscrit, demeuré inédit, ne figure pas dans les avant-textes des *Mots* (Bibliothèque de la Pléiade, éd. Jean-François Louette, 2010).

... Ses Jésus allent de destruction
nulle part leur ne sentis prident tout à fa-
reis éte. Peut-être est-ce ; peu importe
que je fût aux champs, au bosque, au jard-
in, l'abordais en moi-même le bruit des
égoïsme dont à cette usuelle imposture : je
je n'oublierai jamais que c'était un feu,
l'y crois pas. Mais crois à ma voie
jus avantage, d'autant plus inévitabile qu'il
~~et l'œuvre de l'homme du~~ ~~vers~~ Mais quand
et délivravoir, j'étais à celui-ci le
mal le pire du pire, au pire la pire
n'était qu'impuissance : elle devint ma vertue
bonavolte. À moins des choses du déli-
ples du rire ; lorsque, que, blasphem
à ses doas l'univers des solvets. Mais
telle : j'avais quelqu'un, un autre

me suffit
mais future ;

Jusque là l'eveis

« Je ne tarderai pas à retrouver le goût du travail »

59. Chaïm SOUTINE

Lettre autographe signée « Votre Soutine » à Émile Lejeune
« Paris, 30 novembre [19]31 », 2 p. in-4°

Enveloppe autographe oblitérée jointe

Petites taches, quelques décharges d'encre et ratures

Soutine, désœuvré, souhaite rejoindre son ami Lejeune dans le Midi afin de retrouver son inspiration d'artiste

Nous transcrivons la lettre telle que Soutine l'a écrite

« Cher Lejeune,

Il y a longtemps que j'avais l'intention de venir travailler à D dans le midi. J'ai été très malade depuis la dernière fois que je vous ai vu à Paris. J'étais soumis à un régime très sévère grâce auquel je me porte mieux maintenant.

Je voudrais quitter Paris aussitôt en recevant votre réponse si vous pouviez me trouver une grande chambre où je pourrai travailler où je pourra travailler. Je vous prie aussi de me m'écrire si on peut avoir du lait à Cagnes pour mon régime. Je pense en faisant un séjour à Cagnes je ne tarderai pas à retrouver mon goût du travail, car je suis las de rien faire.

Que devenez-vous ?

Resterez-vous tout l'hiver à Cagnes

Me salutations à madame Lejeune.

Votre Soutine,

3 rue Narcisse Diaz

(16^e)

16^{ème} »

En 1931, Soutine bénéficie déjà, depuis le milieu des années 1920, de la reconnaissance du milieu de l'art et des collectionneurs. On sait que l'artiste a cependant toujours entretenu des relations compliquées avec ses mécènes ainsi qu'avec l'idée même du succès ou de la fortune. Cette lettre est la seule connue où il évoque explicitement ses problèmes de santé. Ils eurent de lourdes conséquences sur sa production picturale. À l'époque déjà où il résidait à la Ruche, rongé par la vermine et sans-le-sou, Soutine avait selon toute vraisemblance été porteur d'un ténia. Cela entraîna chez lui un ulcère à l'estomac, empirant au cours des années. De santé fragile, Soutine s'était inventé des régimes à base de lait et de pommes de terre mais n'en fut pas moins contraint, à plusieurs reprises, de devoir cesser de peindre durant des semaines voire des mois entiers.

Espérant retrouver le goût du travail dans le Midi, il sollicite ici son ami le peintre Émile Lejeune pour que ce dernier lui trouve une chambre qui lui servira d'atelier. On peut toutefois s'étonner de ce désir qui l'anime alors de retourner à Cagnes, lui qui écrivit en 1923 au marchand d'art Zborowski vouloir « quitter Cagnes ce paysage [qu'il] ne peu[se] pas supporter [sic] ».

Intime de Soutine, Modigliani, Picasso et Matisse, Émile Lejeune (1885-1964) est un peintre d'origine genevoise. Il possédait un atelier dans le quartier de Montparnasse où se déroulent, entre 1916 et 1919, de nombreuses manifestations artistiques. Des figures majeures de l'époque comme Erik Satie, Apollinaire ou encore Jean Cocteau s'y réunissent. Son atelier fut un haut lieu de la bohème artistique de l'époque.

Lejeune est immortalisé sur l'un des plus célèbres portraits de Soutine : *Portrait d'homme (Emile Lejeune)*, peint en 1923 et aujourd'hui conservé au Musée de l'Orangerie sous le numéro d'inventaire FR196394.

Les lettres de Soutine sont fort rares

Derniers mots...

60. Germaine de STAËL

Lettre signée « Necker de Staël Holstein » à Claire de Duras
Paris, 25 juin 1817, 1/2 p. in-4° sur bi-folio
Adresse « Madame la Duchesse de Duras » sur la quatrième page

Au seuil de la mort, Madame de Staël a recours à ses dernières forces pour adresser une émouvante lettre à son amie Claire de Duras

La lettre est dictée par Madame de Staël à sa fille Albertine de Broglie (née Staël-Holstein) :

*« Croyez que dans l'état affreux où je suis, je pense sans cesse à vous, ma chère Duchesse, s'il reste quelque chose de moi vous l'avez, et parmi mes regrets de la vie un des plus poignants est votre charme et votre amitié
25 juin, mercredi matin »*

Madame de Staël ajoute de sa main et d'une écriture chaotique :
*« Necker de Staël Holstein
Paris 1817
Mes compliments à René »*

C'est en février de la même année que Germaine de Staël est frappée de paralysie en arrivant à un bal, chez le duc Decazes. Cette paralysie d'origine néphrétique lui ôte l'usage de presque tous ses membres. Elle meurt de la gangrène, à l'âge de cinquante et un ans, dans la matinée du 14 juillet 1817, trois semaines après cette lettre, l'une des toutes dernières que l'on connaisse d'elle.

Jusqu'à ses derniers jours, elle ne voulut pas renoncer à cette vie en société qui avait été un des charmes de son existence.

Elle laisse inachevées ses *Considérations sur les principaux événements de la Révolution française*, publiées à titre posthume en 1818.

Claire de Duras (1777-1828) est restée célèbre pour son roman *Ourika* (1823), qui analyse les questions d'égalité raciale et sexuelle. Elle est considérée aujourd'hui comme une précurseuse du féminisme. Ses amitiés avec Chateaubriand et Germaine de Staël lui ouvrirent les portes des milieux littéraires parisiens.

Croyez que dans l'état où je suis, je peins tout cela
à Vous, mon cher Dauchotier. Si il reste quelque chose de mes écrits
ici, et pourra mes regards de la vie un des plus poignants est votre
dernier et votre amitié.

Nicolas De St Barthélémy

25 Juin, Mercredi matin.

PARIS 1869-

mes comp frères à R

STENDHAL AMOUREUX



61



62

Nous présentons deux superbes lettres de Stendhal à sa sœur et confidente, Pauline Périer-Lagrange, au sujet de Victorine Mounier (1783-1822), dont il est tombé éperdument amoureux. Les sentiments exprimés ici pour cette dernière ne sont pas récents. Il fait sa connaissance, dès 1806, à Grenoble, quand son ami Édouard Mounier lui présente sa sœur. La connaissant peu, il lui imagine mille qualités et rêve de mariage. Elle demeure toutefois un amour « désincarné ». Il écrit d'abord à son frère, dans l'espoir qu'il fera lire les lettres à sa sœur puis à Victorine elle-même, sans recevoir de réponse. Stendhal apprendra, avec dépit, le mariage de Victorine en 1811.

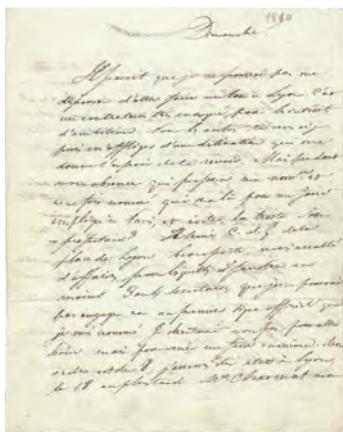
L'année 1810 marque pour Stendhal le début de son ascension sociale. Ayant reçu l'ordre de se rendre à Lyon le 11 mai 1810 mais qu'il décide finalement d'ignorer, il continue à fréquenter les théâtres, à lire, à se promener, et à écrire. Nommé auditeur au Conseil d'État le 1^{er} août, il devient à l'automne inspecteur du Mobilier et des bâtiments de la Couronne. Stendhal fréquente alors des personnages puissants et vit notamment dans l'intimité de la famille du comte Daru. Il s'est acheté un cabriolet à la mode, des cachets à ses initiales, loue un appartement plus conforme à son nouveau statut. Sa situation sociale met fin à ses soucis financiers et lui fait espérer la baronnie (dont il est question au début de la seconde lettre), mais le laisse insatisfait. En mal d'amour, il dit : « Ce bonheur d'habit et d'argent ne me suffit pas, il me faut aimer et être aimé ».

Sœur préférée d'Henri Beyle, Pauline (1786-1857) avait épousé en 1808 François-Daniel Périer-Lagrange et habitait alors au château de Thuellin près de Brangues où se déroulera le fait divers à l'origine du roman *Le Rouge et le noir*.

Veuve à l'âge de 31 ans, Pauline devait se trouver dans l'embarras, son mari ayant mal géré ses biens. Elle s'en sorti grâce à l'aide de son frère qui lui verse régulièrement une rente et lui légue ses modestes biens à son décès.

« Mes journées sont remplies ici par une femme, dont je ne suis pas amoureux, mais à laquelle je pense sans cesse »

61. Henri Beyle, dit STENDHAL



Lettre autographe à sa sœur, Pauline Périé-Lagrange

Dimanche, [13 mai 1810], 3 p. 1/4 in-4°, adresse autographe sur la quatrième page
Bris de cachet à l'ouverture de la lettre, sans atteinte au texte, petites fentes aux plis

Stendhal désespère de savoir Victorine Mounier lui échapper et se console dans les bras d'une autre

« Il paraît que je ne pourrai pas me dispenser d'aller faire un tour à Lyon. C'est un contre-temps très marqué pour les intérêts d'ambition. **Pour les autres, tu sens si je puis m'affliger d'une destination qui me donne l'espoir de te revoir.** Mais pendant mon absence, qui pressera ma nom[inati]on et, une fois nommé, qui sera là pour me faire employer à Paris et éviter la triste sous-préfecture ? Je serai C[ommissaire] d'[es] G[uerres] de la place de Lyon, beau poste, mais accablé d'affaires pour lesquelles il faudra au moins trois ou quatre secrétaires que je ne pourrai pas engager, car au premier signe officiel que je suis nommé, je déserterai, non pas pour aller boire, mais pour me faire examiner. Mon ordre est du 8, j'aurais dû être à Lyon le 18 au plus tard. M. Charmat, mon ordonnateur, sera en colère d'avoir été chargé tout ce temps de l'ennuieuse besogne de sous-ordre. Ce cruel-là me refusera la permission d'aller passer vingt-quatre heures à Grenoble. Voilà le plan du drame que je vais exécuter cet été. Je n'ai pas le temps de te parler de ta simple et charmante lettre. Tu ne m'annonces que de mauvaises nouvelles et cependant, en lisant ta lettre, j'étais beaucoup plus occupé de la finesse et de la simplicité charmante que j'y trouvais, que du plat renard qui vient m'enlever ce qu'il n'appréciara pas et ce que j'aimais mieux que lui [allusion au mariage de Victorine Mounier]. J'ai pris, sans qu'il y parût, des renseignements sur l'homme. C'est l'égoïste le plus sec et le cœur le plus étroit que nous connaissons, me dit-on de toutes parts. Comment ton amie, à qui je fais la justice de ne pas la croire aveuglée par l'amour, ne voit-elle pas ce qui frappe tout le monde ?

Connais-tu quelqu'un à Lyon ? Envoie-moi une lettre de recommandati[ati]on poste restante. J'y serai d'un beau sombre. **Mes journées sont remplies ici par une femme, dont je ne suis pas amoureux, mais à laquelle je pense sans cesse.** Depuis que je vois le départ sous mes pas, je ne puis plus lire, tant je pense à elle. Je crois qu'il ne faut qu'un peu d'absence à tout cela pour me remplir de la mélancolie la plus ridicule. Ce qui me le fait craindre, c'est que je ne l'ai pas. Je te conterai tout ça et tu te moqueras de moi ferme. Je me conduis comme un respectable membre de Lycée. Il me semble que je partirai d'ici à huit jours, par conséquent le commencement de juin me verra aux rives du Rhône, en grossissant le cours de mes larmes amères.

Ne dis pas mon voyage à Gr[enoble], même à nos parents. Il y a encore quelque possibilité de l'éviter. »

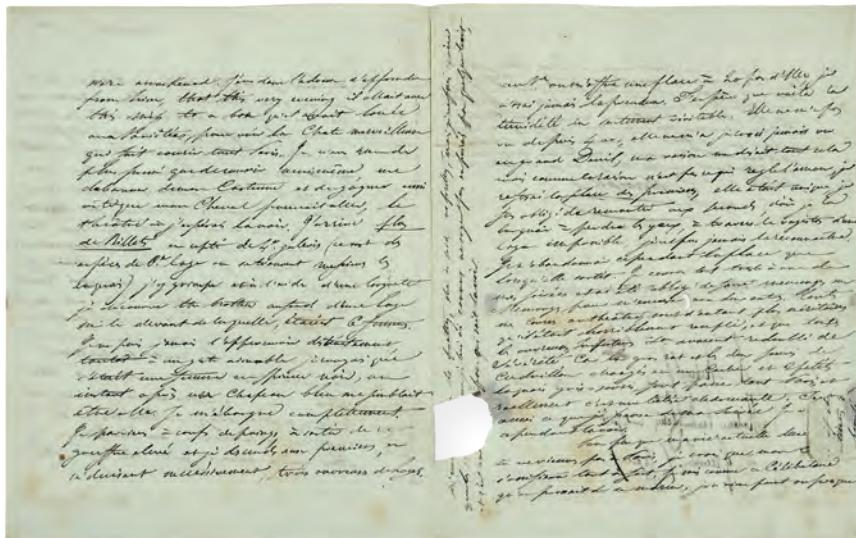
Bibliographie :

Lettres à Pauline, éd. L. Royer, La Connaissance, 1921, p. 79-80

Correspondance générale, éd. V. Del Litto, Honoré Champion, t. II, n°566

Provenance :

Collection du Dr Jean Marchand



« On prend l'habitude d'afficher la dureté pour échapper au ridicule du tendre »

62. Henri Beyle, dit STENDHAL

Lettre autographe signée de son pseudonyme « D'Arlimpe » à sa sœur, Pauline Périé-Lagrange

Paris, 10 décembre [1810], 3 p. 1/2 in-4°

Légères rousseurs, petit trou de papier provoqué par le décachetage (fragment conservé)

D'un rythme haletant et mêlant le français à l'anglais, l'écrivain évoque ses dernières soirées passées à tenter d'attirer, en vain, l'attention de celle faisant l'objet de toutes ses convoitises

« Je parie que d'après toutes mes lettres sur la b[aronnie] tu me crois devenu un vilain ambitieux aux joues caves et ridées, à l'œil envieux, etc... Pas du tout. Je suis plus joufflu que jamais, et j'ai fait avant-hier un trait de jeune homme sensible que je veux te conter pour me relever dans ton esprit. Donc, je dinais chez M. le Comte de Jaubert. Je trouvai à côté de moi M. Amdée P[astoret]. C'est un de mes collègues. Je me livrai donc sur le champs aux douceurs d'une reconnaissance, et nous parlâmes Gr[renoble] tout le temps du dîner. Je trouvais ce dîner long, parce que j'avais trois soirées: deux de plaisir et une de devoir. Quand M. A[médée] eut bien parlé de Gr[enoble], il me parla de la manière dont il était revenu, et me dit qu'il avait fait la route très lentement, parce qu'il était avec sa mère and the miss [Victorine Mounier]..., qui lui avaient même fait les plus grands éloges de Thuellin et de la maîtresse de maison. At the name of this once so beloved girl, all my sentiment were awakened. J'eus donc l'adresse d'apprendre from him that this very evening il allait avec this miss to a box qu'il avait loué aux Variétés,

pour voir la Chatte merveilleuse qui fait courir tout Paris. Je n'eus rien de plus pressé que de courir moi-même me débarrasser mon costume et gagner, aussi vite que mon cheval pouvait aller, le théâtre où j'espérais la voir. J'arrive: plus de billets, excepté de quatrième galerie (ce sont des espèces de sixièmes loges où se trouvent messieurs les laquais). J'y grimpe, et, à l'aide d'une lorgnette, je découvre the brother au fond d'une loge, sur le devant de laquelle étaient six femmes. Je ne puis jamais l'apercevoir distinctement. Tantôt, à un geste aimable, je croyais que c'était une femme en spencer noir ; un instant après, un chapeau bleu me semblait être elle. Je m'éborgne complètement. Je parviens à coups de poings à sortir de ce gouffre élevé et je descends aux premières, en séduisant successivement trois ouvreuses de loges. Aux premières, on m'offre une place à vingt pas d'elle. Je n'osais jamais la prendre. J'espère que voilà la timidité du sentiment véritable. Elle ne m'a pas vu depuis quatre ans, elle ne m'a, je crois, jamais vu en grand deuil; mais raison me disait tout cela, mais comme la raison n'est pas ce qui règle l'amour, je refusais la place des premières. Elle était unique. Je fus obligé de remonter aux secondes, d'où je la lorgnais à perdre les yeux, à travers le vasistas d'une loge. Impossible; je ne pus jamais la reconnaître. Je n'abandonnais cependant la place que lorsqu'elle sortit. Je courus tout triste à une de mes soirées et ai été obligé de faire mensonge sur mensonge pour m'excuser aux deux autres. Toutes mes courses au théâtre sont d'autant plus méritoires qu'il était horriblement rempli et que toutes les ouvreuses, inspecteurs, etc..., avaient redoublé de sévérité. Car le gros rat et les deux souris de Cendrillon, changés en un cocher et deux petits laquais gris souris, font pâmer tout Paris et, réellement, c'est une bêtise charmante. C'est aussi ce que je pense de ma soirée. Je veux cependant la voir.

Pour peu que ma vie actuelle dure et que tu ne viennes pas à Paris, je crois que mon cœur s'ossifiera tout à fait. Je suis comme ce célibataire qu'on pressait de se marier; je n'aime point ou presque point et ne suis point aimé. Et dans cette société, on n'est ridicule, quand on a quelque usage, que par l'expression d'un sentiment dont vous ne pouvez vous défendre. On prend l'habitude d'afficher la dureté pour échapper au ridicule du tendre. Adieu, écris-moi donc sur ton voyage qui n'est, je l'espère, que différé, et pousse ferme le maj[orat]. C'est fort essentiel, parce que nous sommes trop nombreux, qu'il faut qu'il y ait un triage et que les titres se feront.

D'Arlimpe

Mille amitiés à Périer, et à Mme Tivollier mes respects. Presse l'envoi du linge, des serviettes. Je vis d'emprunts en attendant.

Dis moi if she is pretty; she is said not pretty, mais je ne puis croire que les sentiments que je lui ai connus ne soient pas exprimés par quelque trait, et c'est une beauté pour qui sait la voir »

Bibliographie :

Lettres à Pauline, éd. L. Royer, La Connaissance, 1921, p. 104-107

Correspondance générale, éd. V. Del Litto, Honoré Champion, t. II, n°61

La nuit sous les étoiles...

63. Robert Louis STEVENSON

Lettre autographe signée « Robert Louis Stevenson » à Hubert Smith-Stainer
Edinburgh, [Pitlochry, 6 juin 1881], 3 pp. in-8°

Lettre accompagnée de son enveloppe timbrée et oblitérée

**Longue et magnifique lettre de l'écrivain voyageur depuis ses terres natales,
évoquant ses difficiles campements en Californie et dans les Cévennes**

Traduction de l'anglais

« Cher Monsieur,

J'ai reçu il y a seulement quelques jours votre longue et intéressante lettre.

Je vous donnerai un point de vue sur votre livre. J'ai depuis campé en Californie où les choses sont énormément simplifiées par l'absence de pluie mais en même temps beaucoup plus difficiles à cause des rivières asséchées. Je me rappelle de certaines difficultés pour trouver de l'eau à boire ; et me repérer avec une boussole à travers d'épais « chaparral and chemises » [broussaille caractéristique d'une partie de la Californie] ne s'avère pas toujours facile ou agréable. Mais j'étais couché avec de la fièvre et passais quelques nuits très mélancoliques quand je n'arrivais pas à fermer l'œil et ne pouvais pas dire ce que je détestais le plus du brillant des étoiles ou du cri perçant des grillons ; et cuisiner devenait tout à fait impossible. Cette fièvre fut le début d'une longue maladie dont je souffre toujours. Il faudra peut-être beaucoup d'années avant que je puisse refaire du camping ; et quand bien même je retrouvais ma santé, peut-être n'en trouverais-je plus le goût... En attendant, le mot même m'est délicieux à lire ou à écrire, et je m'accroche toujours à cette émotion, je me berce d'illusions en pensant que deux ou trois nuits sous les étoiles pourraient accomplir des merveilles sur ma santé.

Mille mercis pour les bontés que vous m'avez transmises dans votre courrier, croyez, cher Monsieur, à mes sincères salutations.

Robert Louis Stevenson

P.S. Vous avez tout à fait raison. Quelqu'un qui ne se serait pas prêté à l'exercice ne peut s'imaginer l'effort nécessaire à la réalisation d'un tel périple, en solitaire, et la difficulté de se tenir à l'obligation d'écrire constamment les pages de ce satané journal [allusion à son récit Voyage avec un âne dans les Cévennes]. Quand je suis arrivé à Alais [ancien nom pour la ville d'Alès] et eus pris un bain chaud, je me suis presque évanoui en dépit du réconfort apporté par le repos. »

Texte original

“Dear Sir,

I received only a few days ago your long and interesting letter.

I shall make it a point to see your book. I have since camped out in California, where things are mightily simplified by the absence of rain, but made more difficult by the rivers drying up. I recal some miseries after water to drink; and tracking with a compass through thick chapparal and chemise, did not always prove either easy or agreeable. But I was laid down with a fever, and passed some very melancholy nights, when I could

not close an eye and could not tell whether I most disliked the glitter of the stars or the piercing cry of the crickets; and to have to cook one's food became quite impossible. That fever was the beginning of a long illness from which I am still suffering; it may be many years ere I shall again be fit to go a-camping; and perhaps ere health returns, the taste may have departed. In the meantime, the very word is delightful to me to write or to read; and I still cling to the feeling, I fancy a delusion, that two or three nights under the stars would work marvels for my health.

With many thanks for your kindness in writing

Believe me dear sir, very truly yours

Robert Louis Stevenson

P.S. You are very right in what you say. No one who has not tried it can know how much of a strain it is, to push such a journey through single handed, and to keep the hungry journal up to date. When I got to Alais, and had had a hot bath, I felt almost collapsed, though with all the pleasure of rest. »

En août 1879, Stevenson entame son périple vers la Californie pour rejoindre sa promise, Fanny Osbourne, contre l'avis de sa famille. Il rencontre cette artiste-peintre américaine, déjà mariée et mère de deux enfants, à Barbizon cinq ans plus tôt. C'est en attendant le divorce de Fanny que l'écrivain mène une vie de bohème sur le port de San Francisco, vivant chichement, au gré de petits emplois, sans jamais en trouver de durable.

Les longues errances de Stevenson seront à l'origine de ses fréquentes maladies et de sa santé fragile. Il frôlera la mort en mars 1880, ne devant son salut qu'à l'attention de Fanny, qui se dévoue six semaines à son chevet. Jamais il ne se débarrassera de ce mal auquel il fait référence dans la lettre « le début d'une longue maladie dont [il] souffre toujours ». Il se sait fragile, cependant l'ivresse du voyage et de l'aventure ne le quittent pas. Ainsi se berce-t-il « d'illusions en pensant que deux ou trois nuits sous les étoiles pourraient accomplir des merveilles sur [sa] santé ».

Les deux amants se marient le 19 mai 1880 et retournent en Écosse à l'été suivant. Menant une vie paisible avec son épouse sur ses terres natales, Stevenson est à l'été 1881 en pleine rédaction de l'un de ses chefs d'œuvre : *L'Île au trésor*.

Dans un long post-scriptum, l'écrivain revient sur cet épisode décisif que fut pour lui l'automne 1878. Entre son amour inconditionnel pour Fanny Osbourne et les menaces de son père de lui couper les vivres s'il persiste dans cette idée d'union avec une femme déjà mariée, Robert Louis qui n'a pas 28 ans et n'est toujours pas autonome financièrement, est en proie au doute. Il décide de partir s'isoler au Monastier-sur-Gazeille, en Auvergne. C'est le point de départ d'une randonnée qu'il effectue en compagnie d'une ânesse, et jusqu'à l'épuisement. Le spectre de Fanny Osbourne est omniprésent. Elle est la principale motivation de ce périple durant lequel il tient un journal publié l'année suivante sous le titre *Voyage avec un âne dans les Cévennes*.

Cette lettre, bien que rédigée depuis sa demeure d'Edimbourg et selon toute vraisemblance le 5 juin, fut envoyée depuis Pitlochry, à 150 km plus au nord, là où Stevenson résida du 6 juin au 2 août 1881.

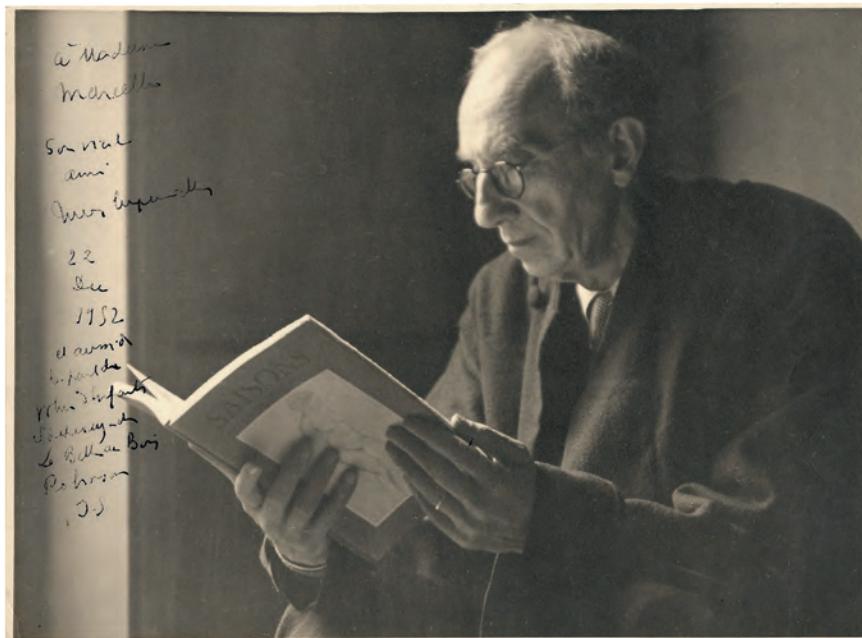
Bibliographie :

Robert Louis Stevenson, éd. Richard Dury, 2012, 12:3

Provenance :

Bonhams - Londres, 19 juin 2002

Puis collection particulière



Les voleurs d'enfants...

64. Jules SUPERVIELLE

Tirage photomécanique d'époque avec dédicace autographe, signé deux fois, « Jules Supervielle » et « J.S » [à Marcelle Auclair ?]
S.l., 22 déc[embre] 1952, 23,5 x 17,3 cm
Partielle transcription (au stylo à bille) de la dédicace, d'une autre main, au verso

Beau tirage dédicacé de l'écrivain, citant certaines de ses œuvres les plus célèbres

« *À Madame Marcelle
Son vieil ami
Jules Supervielle
22 Déc. 1952
et aussi de la part des Voleurs d'enfants
Shéhérazade
La Belle au bois
Robinson
J.S* »

Sur ce portrait élégamment contrasté, l'écrivain y apparaît vêtu d'une large veste, lisant la Revue *Saisons*.

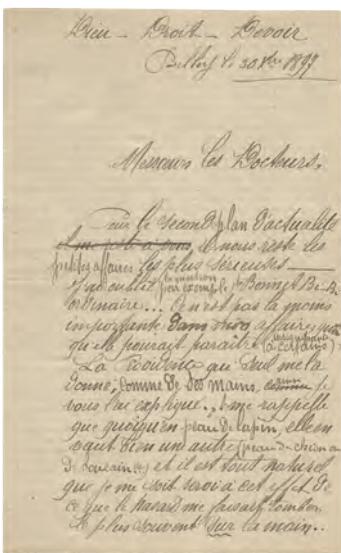
Il cite ici certains de ses écrits les plus célèbres :

Les Voleurs d'enfants (1926)
Shéhérazade (1949)
La Belle au bois (1932)
Robinson (1949)

On connaît une variante de ce portrait, pris lors de la même séance, où l'écrivain figure de face, et dont un tirage également dédicacé se trouve aujourd'hui à la Bibliothèque des Pyrénées Béarnaises.

Lettre d'un assassin

65. Joseph VACHER



Lettre autographe signée « Joseph Vacher » au docteur Lacassagne
[Prison de] Belley, le 30 Xbre [décembre] 1897, 4 p. in-8° sur papier quadrillé
Anciennes traces d'adhésif sur les deuxième et troisième pages sans atteinte à la lecture,
quelques petits défauts

Personnage très instruit, Vacher commet toutefois de nombreuses entorses délibérées avec son orthographe, la conjugaison et les accords, jusqu'aux formules argotiques. Nous transcrivons la lettre telle qu'il l'a rédigée.

Longue lettre Joseph Vacher, l'un des premiers tueurs en série français
D'une graphie anarchique et à l'orthographe approximative, le « Jack l'Éventreur du Sud-Est » rédige ses volontés avant son tout prochain transfert pour la prison de Saint-Paul de Lyon

« Dieu – Droit – Devoir

[...]

Messieurs les Docteurs,

Pour le second plan d'actualité il me reste à vous il nous reste les petites affaires les plus sérieuses –

J'ai oublié la question (par exemple) du bonnet bi-bi ordinaire... Ce n'est pas la moins importante dans mon affaire, quoïo qu'elle pourrait paraître (à certains) insignifiante. La providence qui seul me l'a donné, comme de ses mains, comme ainsi je vous l'ai expliqué... me rappelle que quoiqu'en peau de lapin, elle en vaut bien une autre (peau de chien ou de boucain etc...) et il est tout naturel que je me soit servi à cet effet de ce que le hasard me faisait tomber le plus souvent sur la main...

J'ai réfléchi sur cette question, et comme mon affaire a une portée sur chacun je me suis dis : **oui le bonnet il me le faut et aussi blanc que celui que j'ai à ma tête sur mes photographies**, que j'ai eu à mon entrée... Je pensais acheter un chapeau (pas gris [gris], car il y en a pas, peut-être, mais un des plus rapprochant, mais je me suis dit : « il faut dis-je, ne pas aller plus vite que les choses, que les profêtes dans mon affaire et éviter autant que possible les aboiements de mes chiens (car je ne suis pas moi aussi, sans en avoir et faire en sorte que ceux qui ont bonne voix (petit ou gros) ne se fasse entendre qu'à l'heure des matines.

Pour cela je me suis dit : Il faudrait que mes hommes, m'achète eux-mêmes le chapeau et m'apportent la casquette que je remporterais entre les mains à l'hospice, ployée, dans un comme dans un petit colis. Mais comme cette affaire est entre les mains de Dieu avant tout, je vous averti, que je demanderai 5 minutes de solitude pour visiter mon petit colis... Faites en sorte qu'il me soit le plus facile à visiter...

Qu'il soit surtout fait pas les vautres.

Je m'emporterai avec moi que la Bible de la main droite pliée en colis. Ma chemise est lavée, bien que celle-ci se soit un peu usé elle est encore cholide... Je n'étoierais et batrai autant qu'il me sera possible avec ma brosse de la main droite mes autres effets que je dois emporter sur moi afin de laisser près du Rhône ce que j'ai ramassé près du Rhône. **Je mettrai mon antique B.[ible] ployé dans une feuille blanche dans la poche de ma veste.**

Mes remèdes, livres et instruments seront remis à leur place dans la caisse en carton qui a déjà servi pour eux.

Le reste – petit sac, petite caisse pour mon accordéon que j'ai à l'instruction (au bureau) y restera rangé dans mon sac. Quant à l'accordéon j'espère lui redonner de mes nouvelles. – J'emporterais mon livret militaire et mon portefeuille que je demanderai à mon départ seulement à Mr le Juge d'Instructions en lui remettant pour joindre à mon sac la caisse du docteur...

J'ai réfléchi aussi sur les lettres qu'on m'a demandées ou photographies... Comme on dit plusieurs fois (ou ne reviendrait pas) que Comme on m'a dit plusieurs fois que je reviendrais à Belley (ou ne reviendrais pas...) je me réserve d'écrire ces lettres plus tard...

En tout cas depuis que j'ai commencé à demander régulièrement à la cantine du saucisson de Lyon je n'oubli pas de comender avant en même temps du fromage blanc et du beurre de Belley : Le beurre me représente mon pays (Beaufort) et pour le dernier jour (ou l'un des derniers) j'ai envie d'en graisser mes bottes puisqu'on m'a dit un jour que je voulais les graisser déjà (car je ne les porte que depuis une quinzaine de jours) que sur le tarif il n'y avait pas de graisse de marquée. Oui j'ai bien compris c'était pour éviter le contre coup de l'effet de l'huile de Mrs les Gons [cons]...

Mais celles-ci pourvu qu'elles soit graissé c'est tout ce qu'il faut car elles aussi s'endurcissaient de nouveau au bureau d'Instructions à côté du fourneau de Mr Fourquet... Je crois que c'est tout... Agréez mes sincères salutations. Vacher. »

Sergent réformé devenu vagabond, Joseph Vacher est considéré, après Martin Dumollard, comme l'un des tout premiers tueurs en série français. Bien qu'il ne fût condamné que pour un seul meurtre, il en avoua 11 et resta soupçonné d'être l'auteur d'une cinquantaine de crimes particulièrement sadiques, dont l'égorgement d'au moins vingt femmes et adolescents, par la suite mutilés et violés.

À la rédaction de cette lettre, Vacher se trouve à la prison de Belley (dans l'Ain), pour être entendu par le juge d'instruction Fouquet. Moins de trois mois auparavant, au début d'octobre 1897, il fait ses premières confessions, promettant plus de détails en échange de la publication de sa lettre d'aveux dans *Le Petit Journal*, le *Lyon républicain* (qu'il lit régulièrement), *Le Progrès de Lyon* et *La Croix*. Cela provoque un retentissement médiatique considérable de ses crimes dans la presse écrite française et étrangère. Sachant son transfert imminent pour la prison Saint Paul de Lyon, il rédige ici ses instructions au docteur Lacassagne qu'il doit retrouver aux côtés des docteurs Pierret et Rebatel chargés de l'examiner. Son cas, dès son procès (tenu en octobre 1898), fera l'objet d'un vif débat sur le thème « santé mentale et responsabilité pénale ». Le rapport du docteur Lacassagne souligne le degré d'atrocité des crimes reprochés à Vacher, et conclut : « Vacher n'est pas aliéné ; il est absolument guéri et complètement responsable des crimes qu'il a commis et avoués. » Il est finalement condamné à mort et guillotiné sur le Champs-de-Mars de Bourg-en-Bresse le 31 décembre 1898.

Le personnage de Joseph Bouvier, interprété par Michel Galabru dans le film *Le Juge et l'Assassin* (1976), de Bertrand Tavernier, est inspiré de Joseph Vacher.

Les lettres de Joseph Vacher en mains privées sont de toute rareté



66. [VALÉRY] Henri MANUEL

Portrait de Paul Valéry, épreuve gélatino-argentique d'époque
[Paris, années 20], format cabinet (9,7 x 13,8 cm)

Tirage contrecollé sur carton fort (10,6 x 16,7 cm) au crédit du photographe

Annotation "Valéry" d'une main inconnue en marge supérieure gauche du carton fort

Quelques rayures superficielles, petites griffures en marge droite du tirage

Beau portrait de Paul Valéry par Henri Manuel

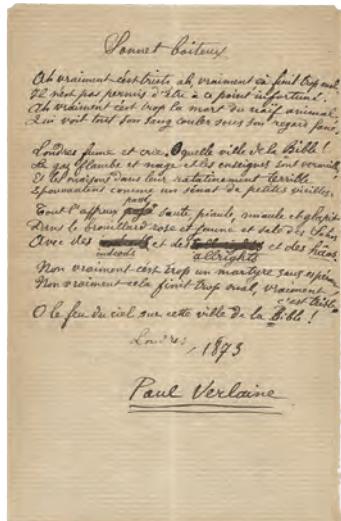
Le poète et académicien y apparaît de profil, le regard profond et mélancolique qu'on lui connaît, et plus que jamais visible sur ce tirage.

C'est au 27 rue du Faubourg-Montmartre que Henri Emmanuel installe son studio au début du 20e siècle, se spécialisant dès lors dans le portrait des personnalités des mondes politique et artistique.

Le photographe immortalise Paul Valéry par un autre tirage resté très célèbre, pris lors d'une autre séance, toujours en buste, mais apparaissant cette fois de face avec un nœud papillon.

« O le feu du ciel sur cette ville de la Bible ! »

67. Paul VERLAINE



Poème autographe signé « Paul Verlaine »

Londres, 1873, 1 p. in-8°, sur papier vergé

Marge droite légèrement effrangée, infimes manques au centre et aux angles supérieurs

**Poème capital, évoquant la fuite chaotique et misérable à Londres avec Rimbaud
Verlaine fait une entorse au sonnet traditionnel et réalise ici son premier essai en
vers de treize syllabes, qu'il dédie à Ernest Delahaye**

« Sonnet boiteux

*Ah vraiment c'est triste, ah, vraiment ça finit trop mal.
Il n'est pas permis d'être à ce point infortuné.
Ah ! vraiment c'est trop la mort du naïf animal
Qui voit tout son sang couler sous son regard fané.*

*Londres fume et crie. O quelle ville de la Bible !
Le gaz flambe et nage et les enseignes sont vermeilles.
Et les maisons dans leur ratatinement terrible
Épouventent comme un sénat de petites vieilles.*

*Tout l'affreux passé saute, piaule, miaule et glapit
Dans le brouillard rose et jaune et sale des Sohos
Avec des indeeds et des allrights et des hâos.
Non vraiment – c'est trop un martyre sans espérance,
Non vraiment – cela finit trop mal, vraiment c'est triste :
O le feu du ciel sur cette ville de la Bible !*

*Londres, 1873
Paul Verlaine »*

Ce sonnet, doublement boiteux, tant par sa formulation que par l'emploi de vers de treize syllabes, marque pour la poésie de Verlaine une rupture avec le sonnet classique et de nouvelles perspectives métriques. La période est pour lui propice à ces nouvelles expérimentations, aux côtés de Rimbaud qui, derrière ces vers, apparaît comme une figure spectrale ; tant son influence esthétique sur Verlaine fut forte, et réciproquement. On note à deux reprises l'allusion à la ville de Sodome, cette « ville de la Bible », dont le peuple a subi la colère d'un Dieu incendiaire. L'évocation des « Sohos » par ailleurs désigne ce célèbre quartier de Londres qui, en 1872-1873, était bien connu pour ses mœurs libres et sa prostitution, où nombre de communards exilés ont vécu et que les deux poètes ont bien connu.

S'il est impossible de dater formellement ce sonnet, tout porte à croire que Verlaine le compose dans la prison de Mons, à l'automne 1873. Le poète laisse ici transparaître une grande souffrance morale, rongé par l'impureté, le blasphème et les plaisirs interdits avec son compagnon d'infortune.

On connaît à ce jour trois manuscrits de ce poème, et qui présentent plusieurs variantes. Le premier, joint à une lettre à Edmond Lepelletier d'octobre 1873, est intitulé *Hiver*, et clôt la série *Mon Almanach pour 1874* (aujourd'hui à la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet). Le deuxième, qui est une mise au net, figure dans *Cellulairement*, recueil composé à la prison de Mons entre octobre 1873 et janvier 1875. Notre manuscrit, le troisième, a servi pour la première publication du sonnet dans *La Nouvelle Lune* du 11 février 1883. Ce poème figure ensuite dans *Jadis et naguère*, paru chez Vanier en novembre 1884. C'est aussi à cette époque que Verlaine lui attribue son titre définitif : *Sonnet boiteux*. Verlaine ajoutera la dédicace « À Ernest Delahaye » au dernier moment, directement sur la coupure de *La Nouvelle Lune* préparée pour l'impression de *Jadis et naguère* (Bibliothèque littéraire Jacques Doucet).

« Nous nous contenterons de recommander à ceux qui se croient obligés d'aimer qu'on dépasse les limites permises de l'énerverment et de la déliquescence de la pensée certaines pièces à cet égard très réussies, dans *Jadis et naguère*, et de vrais modèles du genre : *Sonnet boiteux*, *À Albert Mérat, Langueur...* » (Gabriel Sarrazin, *La Revue contemporaine*, janvier 1885).

Bibliographie :

Oeuvres poétiques complètes, éd. Y.-G. Le Dantec, révisée par J. Borel, Bibliothèque de la Pléiade, 1962, p. 323-324 ;
Jadis et naguère, édition critique établie par Olivier Bivort, Le Livre de poche classique, 2009, p. 73, 270-271.

Provenance :

Collection A. Joly,
Puis collection André Lebreton (Drouot, 9 mai 1938)
Puis collection de Mme Prat

Nous joignons

Une lettre autographe signée de Verlaine à Philomène Boudin, dite Esther Londres, [25 novembre 1893], 3 p. in-8°

Le poète écrit à sa maîtresse une tendre épître depuis Londres tout en faisant allusion à son tumultueux voyage dans la même ville vingt ans plus tôt, aux côtés d'Arthur Rimbaud, contribuant à la rupture avec sa première femme, Mathilde Mauté.

« *Ne crains pas les femmes. D'ailleurs Londres m'a porté malheur il y a 20 ans sous ce rapport* »

Bibliographie : *Correspondance de Paul Verlaine* – Ad. Van Bever, Messein, t. II p. 307

« Pardonnez à un homme amy de la paix cette chaleur qu'il met à la conserver, et cette crainte qu'il a de voir son ouvrage détruit »

68. François-Marie Arouet, dit VOLTAIRE



Lettre autographe signée « de Voltaire » [à George-Conrad Walther]
Château de Lunéville [dans l'actuel département de Meurthe-et-Moselle], 6 avril 1748,
3 p. in-8°

Traces de pliures dues à l'envoi d'époque, quelques rousseurs et salissures

Voltaire prépare depuis Lunéville la première publication de ses Œuvres chez l'éditeur Walther

« J'ay reçu l'honneur de votre lettre qui a croisé la dernière que je vous adressay de Lunéville. Il ne me reste que vous faire des excuses de l'empressement que j'ay eu à vous représenter des engagements que vous êtes disposé à remplir avec tant d'exactitude. Pardonnez à un homme amy de la paix cette chaleur qu'il met à la conserver, et cette crainte qu'il a de voir son ouvrage détruit. Je compte absolument monsieur sur votre parole, et quand même vous ne pouriez à Pâques donner que la moitié de la somme stipulée, vous trouverez auprès des contractans toutes les facilités que méritent votre probité et votre envie sincère de vous acquiter. Je ne doute pas qu'en ce cas l'autre moitié ne suivît bientôt et je me flatte même que vous pourrez donner le tout à Pâques, afin de vous débarrasser entièrement de cette malheureuse affaire qui trouble si cruellement deux maisons respectables. Je ne cesseray de me croire très heureux d'avoir contribué à cet accommodement malgré les difficultez qui m'ont toujours traversé, et je me flatte que j'ay acquis par là quelque droit à votre estime et à votre affection. Si je peux obtenir de vous ces sentiments, ils ajouteront à la joie que me donne votre conciliation. Vous pouvez monsieur adresser, tous les papiers, billets de change, ou les pouvoirs que vous jugerez à propos. Je n'abuseray pas de votre confiance, je mettray tout en règle, je vous enverray les quittances et décharges valables. Tout sera fait dans le meilleur ordre.

Ayez seulement la bonté d'adresser vos paquets sous l'enveloppe de Mr de la Reinière fermier général des Postes de France à Paris. Pour plus de sûreté et de diligence, j'adresse cette lettre par la même raison à l'intendant de votre armée en Flandres.

J'ay l'honneur d'être avec le zèle le plus inviolable

Monsieur

*Votre très humble et très obéissant serviteur
de Voltaire »*

C'est à la demande de Voltaire que George Conrad Walther, imprimeur royal à Dresde, s'engage dans l'impression des œuvres toujours renouvelées, augmentées et corrigées du philosophe en exil. Les *Oeuvres de M. de Voltaire Nouvelle édition revue, corrigée et considérablement augmentée par l'Auteur* paru entre 1748 et 1754 en huit volumes sort des presses de Breitkopf, à Leipzig, l'imprimeur de Walther ; une deuxième édition Walther parut en 1752, portant les dernières corrections de Voltaire.

Voltaire publie la même année *Zadig*, son premier conte philosophique qui traite de la destinée humaine, du bonheur et du destin. Il est peu apprécié du couple royal. Déçu, désabusé, il se retire un an, avec Emilie du Châtelet, à la cour du roi de Pologne Stanislas, à Lunéville, d'où cette lettre est envoyée.

« Je crois toujours mourir à chaque marche, lorsque je monte à ce cabinet de travail dans lequel la vie est partie aussi »

69. Alexandrine ZOLA

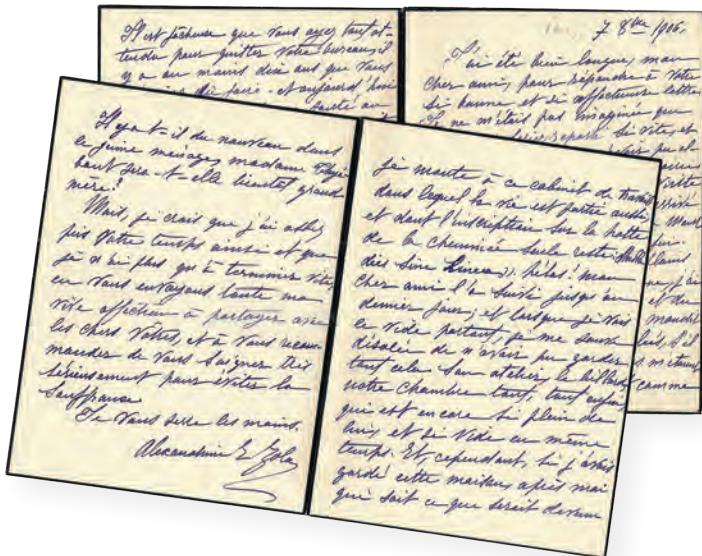
Lettre autographe signée « Alexandrine E. Zola » à Gabriel Thyébaut [Paris], 7 8bre [octobre] 1906, 8 pp. in-8° à l'encre violette sur papier de deuil

Long et bouleversant témoignage d'Alexandrine Zola, veuve inconsolable après le décès de son époux Émile, son « cher ami », dont l'âme imprègne plus que jamais les murs de leur ancienne maison de Médan

« J'ai été bien longue, mon cher ami, pour répondre à votre si bonne et si affectueuse lettre. Je ne m'étais pas imaginée que déjà vous seriez reparti si vite, et je m'en voulais de n'avoir pu aller vous dire bonjour à la mairie [...].

Et comme vous, je ne me plains pas de l'été car il se prolonge d'une superbe manière ; et j'en suis satisfaite, quoi que n'ayant pas eu le temps d'en jouir beaucoup, car je ne puis m'en aller en Italie, cette année, je laisserai beaucoup trop de choses émouvantes derrière moi. [...].

Le pèlerinage du quatrième anniversaire a été merveilleux, nous avons eu du monde à ne pouvoir se remuer dans ce désolant jardin, qui ne reprend vie que pour quelques heures depuis la terrible catastrophe. Je suis navrée que l'assistance n'ait pas su encore organiser cette douloureuse maison, où je crois toujours mourir à chaque marche, lorsque je monte à ce cabinet de travail dans lequel la vie est partie aussi, et dont l'inscription sur la hotte de la cheminée reste : « Nulla dies sine linea ». Hélas ! mon cher ami l'a suivi jusqu'au dernier jour ; et lorsque je vois le vide partout, je me sauve désolée de n'avoir pu garder tout cela. Son atelier, le billard, notre chambre tout, tout enfin, qui est encore si plein de lui, et si vide en même temps. Et, cependant, si j'avais gardé cette maison,



après moi qui sait ce que serait devenue cette maison ? **Je me reprends ainsi, en me disant que le destin l'a voulu ainsi et que peut-être était-ce la seule façon de la conserver toujours à sa mémoire.** Il faut trouver des raisons sans cesse, pour ne pas s'en aller avant d'attendre la fin naturelle.

Mais qu'est-ce que je fais de tant ouvrir ainsi mon cœur pour vous attrister plus que vous ne l'êtes déjà ; **excusez-moi cet instant de faiblesse**, ce n'est qu'avec ceux que l'on aime que ces choses arrivent.

Merci de vos paroles si consolantes mais trop flatteuses pour le peu que je fais, je voudrais faire davantage si cela m'était possible.

J'espère d'après ce que m'a dit M. Mesureur [directeur de l'Assistance publique] **que cette pauvre maison reprendra un peu d'existence avec tous les petits êtres que l'on allait y mettre.** Les travaux commenceront en janvier prochain [...]

Je vous serre les mains
 Alexandre E. Zola »

Émile Zola achète la célèbre maison en 1878 grâce aux gains de son roman *L'Assommoir*. La demeure est agrandie à son idée avec la construction des tours *Germinal* et *Nana*. Bien que le couple s'installe au 21b rue de Bruxelles à Paris en 1889, ils conservent la maison de Médan jusqu'en 1902. Zola semble énormément apprécier l'endroit et y écrit huit de ses romans dont *Germinal*, *Nana*, *La Bête humaine* et *Au Bonheur des dames*.

C'est également à cet endroit que se forme le mythique groupe de Médan, réunissant Émile Zola, Guy de Maupassant, Joris-Karl Huysmans, Henry Céard, Léon Hennique et Paul Alexis.

Depuis 1903, soit un an après la mort de l'écrivain, s'y tient un pèlerinage en son honneur, ici évoqué par Alexandre.

En 1905, elle fait donation de la propriété à l'Assistance publique en vue d'y réaliser un établissement hospitalier de convalescence.

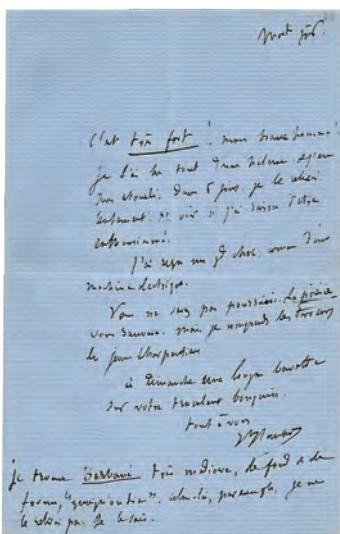
Gabriel Thyébaut, intime du couple Zola

Thyébaut fait la connaissance du couple Zola dans le courant de l'année 1881. L'écrivain est alors en pleine rédaction de son roman *Pot-Bouille*. Thyébaut devient alors, selon les mots mêmes de Zola, « *le grand jurisconsulte et conseil juridique des Rougon-Macquart* »

Devenu intime des Zola, il connaît très bien la maison de Médan et y sera convié à d'innombrables reprises pour des dîners en petit comité.

« Ce qui écrase tout – ce qui couronne l'œuvre c'est la fin ! »

70. [ZOLA] Gustave FLAUBERT



Lettre autographe signée Gve Flaubert à Émile Zola
S.l.n.d [Croisset, 26 mai 1874], 1 p. in-8° sur papier vergé
Puis

Lettre autographe signée Gve Flaubert à Émile Zola
Croisset près Rouen, 3 juin [Croisset, 3 juin 1874], 4 pp. in-4°
Trois mots soulignés par Alexandrine Zola

Réunion de deux lettres sur *La Conquête de Plassans*, formant sans nul doute la critique la plus détaillée de Flaubert sur un roman de son ami Zola

[Première lettre]

« Mardi soir.

C'est très fort ! mon brave homme ! Je l'ai lu tout d'une haleine, & j'en suis étourdi.
Dans 8 jours je le relirai lentement ! pour voir si j'ai raison d'être enthousiasmé.
J'ai reçu un grand choc, comme d'une machine électrique.

Vous ne serez pas poursuivi. La poésie vous sauvera. Mais je comprends les terreurs du jeune Charpentier.

à dimanche une longue bavette sur votre truculent bouquin.

tout à vous

Gve Flaubert

Je trouve Barbané très médiocre de fond & de forme, « quoi qu'on dise ». Celui-là, par exemple, je ne le relirai pas. Je le sais. »

[Seconde lettre]

« Je l'ai lue, « *La Conquête de Plassans*, » lue, tout d'une haleine comme on avale un bon verre de vin puis ruminée – & maintenant, mon cher ami, je cause j'en peux causer, sciennement.

J'avais peur après *Le Ventre de Paris* que vous ne vous enfonciez dans le système, dans le parti pris. Mais non ! Allons, vous êtes un gaillard ! et votre dernier livre est un crâne bouquin !

Peut-être manque-t-il d'un milieu proéminent, d'une scène centrale, & (chose qui n'arrive jamais dans la nature) et peut-être aussi, y a-t-il un peu trop de dialogues dans les parties accessoires ! Voilà, en vous époustouflant bien, tout ce que je trouve à dire, – de défavorable – mais quelle observation ! quelle profondeur ! quelle poigne !

Ce qui me frappe, c'est d'abord, le ton général du livre, la cette féroce passion sous une surface bonhomme. Cela est fort, mon vieux, très fort, râblé & bien portant.

Quel joli bourgeois que ce Mouret, avec sa curiosité son avarice, sa résignation (p. 183-184) et son aplatissement ! L'abbé Faujas est sinistre et grand – quel un vrai directeur ! Comme il manie bien la femme, comme il s'empare bien habilement de celle-là, en la prenant par la charité, puis en la brutalisant !

Quant à elle (Marthe), je ne saurais vous dire combien je la trouve bien elle me semble réussie, & l'art que je trouve au développement de son caractère, ou plutôt de sa maladie. J'ai parti surtout remarqué les pages 194, 215 et 227, 261, 264, 267. – Son état hysterique, son aveu final (p. 350 & sq.) est une merveille. Comme le ménage se dissout bien ! Comme elle se détache de tout à mesure et en même temps son moi, son fond. Il y a là une science de dissolution profonde.

J'oublie de vous parler des Trouche, – qui sont adorables comme canailles – & de l'abbé Bourette [Bourrette], exquis avec sa peur & sa sensibilité.

La vie de province, les jardins qui se regardent, le ménage Paloque, les Rastoil, & les parties de raquette parfait, parfait.

Vous avez des détails excellents, des phrases, des mots qui sont des bonheurs, page 89 17, « ... la tonsure comme une cicatrice », 181, « j'aimerais mieux qu'il allât voir les femmes » 89, « Mouret avait bousillé le poêle », etc.

Et le Cercle de la jeunesse ! Voilà une invention vraie.

J'ai noté en marge bien d'autres endroits.

– Les détails physiques qu'Olympe donne sur son frère – la fraise,

– La mère de l'abbé prête à devenir sa maquerelle 152 – et son coffre ! (338).

– L'appréciation du prêtre qui repousse les mouchoirs de sa pauvre amante parce que cela sent « une odeur de femme ».

– « Au fond des sacristies, le nom de Mr Delangre... » et toute la phrase qui est un bijou.

Mais ce qui écrase tout – ce qui couronne l'œuvre c'est la fin ! Je ne connais rien de plus empoignant que ce dénouement. La visite de Marthe chez son oncle, – le retour de Mouret, & l'inspection qu'il fait de sa maison ! La peur vous prend, comme à la lecture d'un conte fantastique, & vous arrivez à cet effet-là par l'excès de la réalité, par l'intensité du vrai ! Le lecteur sent que la tête lui tourne comme à Mouret lui-même.

L'insensibilité des bourgeois qui contemplent l'incendie assis sur des fauteuils est charmante. & vous finissez par un trait sublime : l'apparition d'un de la soutane de l'abbé Serge au chevet de sa mère mourante, comme une consolation ou comme un châtiment !

Une chicane, cependant. Le lecteur (qui n'a pas de mémoire) ne sait pas quel instinct pousse à agir comme ils font Me Rougon et l'oncle Macquart. Deux paragraphes d'explications eussent été suffisants. N'importe ça y est et je vous remercie du plaisir que vous m'avez fait.

Dormez tous sur vos deux oreilles, c'est une œuvre.

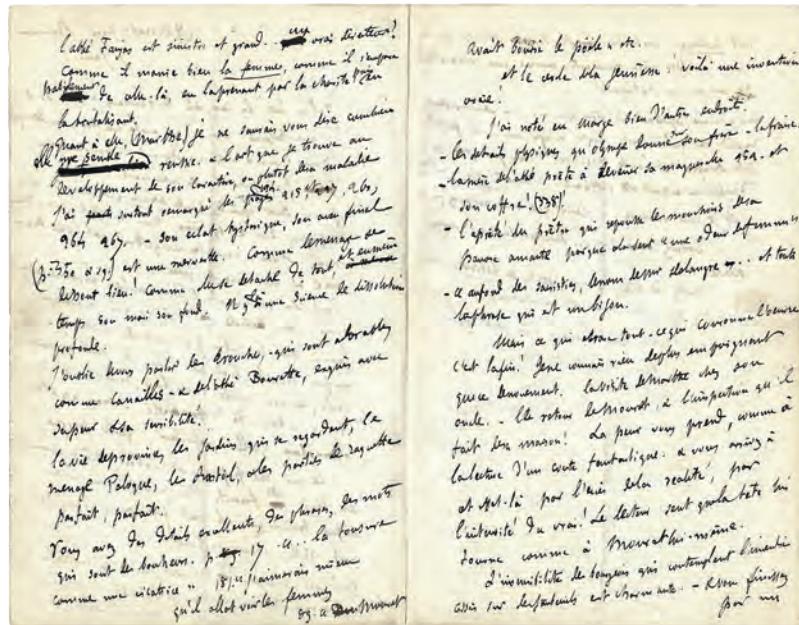
Mettez de côté, p[ou]r moi, toutes les bêtises qu'elle inspirera. Ce genre de documents m'intéresse.

Je vous serre la main très fort, & suis

(vous n'en doutez pas)

vôtre

Gve Flaubert »



Quatrième volume des *Rougon-Macquart*, *La Conquête de Plassans* paraît au printemps 1874 chez Charpentier et raconte l'histoire de l'abbé Faujas, prêtre bonapartiste prêt à tout pour reconquérir la ville de Plassans tombée aux mains des légitimistes. Dans cette violente attaque contre le clergé, Zola dépeint une Église complice du pouvoir politique, manipulatrice, utilisant la piété naïve des fidèles, notamment des femmes, à travers des pratiques où la foi n'est en fait qu'un voile masquant d'autres ambitions.

Flaubert émet d'abord une brève réaction à chaud, après une première lecture, l'ayant laissé « étourdi ». Il se dit « sous le choc », et à raison, car il va, une semaine plus tard, se livrer à une critique cette fois sans réserve, allant jusqu'à citer des passages, sur le roman tout récemment paru de son ami Zola.

Notons que ce n'est pas sans une certaine appréhension que Flaubert entreprend la lecture de ce quatrième volume des *Rougon-Macquart* ayant succédé au très décrié *Ventre de Paris*. Il ne s'en cache pas, ce dernier roman lui avait déplu car s'inscrivant selon lui trop en profondeur dans la doctrine naturaliste, le « système, le parti pris » au travers du petit peuple parisien.

La Conquête de Plassans offre en effet une formule romanesque différente.

On remarque aussi que Flaubert se délecte de la façon dont la bourgeoisie est dépeinte, cette même bourgeoisie de province dont il s'était lui-même moqué dans ses précédentes œuvres, *Madame Bovary* et *L'Éducation sentimentale*.

Soulignant enfin l'emprise de l'Abbé sur le couple Mouret, et plus particulièrement sur Marthe, que la déchéance fera sombrer dans la folie, Flaubert apprécie avec quelle précision et froideur scientifiques Zola décrit les ravages du déséquilibre qui frappe les deux personnages.

Bibliographie :

Gustave Flaubert, *Correspondance*, éd. Jean Bruneau, Pléiade, t. IV, p. 801 (première lettre)

Gustave Flaubert, *Correspondance*, éd. Jean Bruneau, Pléiade, t. IV, pp. 805-806 (seconde lettre)

Flaubert, *Correspondance*, éd. René Descharmes, Le Centenaire, t. III, pp. 541-543 (seconde lettre)

Provenance :

Collection personnelle d'Émile Zola

Puis Alexandrine Zola, par descendance

Puis famille Le Blond-Zola, par descendance

INDEX

1. Louis ARAGON
2. [BAUDELAIRE] Paul VERLAINE
3. Hans BELLMER
4. Karen BLIXEN
5. Jorge Luis BORGES
6. Antoine BOURDELLE
7. Gustave CAILLEBOTTE
8. Mary CASSATT
9. René CHAR
10. François-René de CHATEAUBRIAND
11. François-René de CHATEAUBRIAND
12. Paul CLAUDEL
13. COLETTE
14. Edgar DEGAS
15. [DELACROIX] George SAND
16. [EINSTEIN] Henri BERGSON
17. Paul ÉLUARD
18. Paul ÉLUARD
19. [NAPOLÉON III] Eugénie de MONTIJO
20. Gustave FLAUBERT
21. [FLAUBERT] Paul NADAR
22. Paul GAUGUIN
23. Jean GENET
24. Alberto GIACOMETTI
25. Jean GIONO
26. Edmond de GONCOURT
27. Julien GRACQ
28. Victor HUGO
29. Victor HUGO
30. Victor HUGO
31. [HUGO] Charles GALLOT
32. Frida KAHLO
33. Pierre Choderlos de LACLOS
34. Alphonse de LAMARTINE
35. MAO Zedong [Citations du Président Mao]

- 36.** Guy de MAUPASSANT
- 37.** Guy de MAUPASSANT
- 38.** Guy de MAUPASSANT
- 39.** François MAURIAC
- 40.** Charles MAURRAS
- 41.** Claude MONET
- 42.** Camille PISSARRO
- 43.** Camille PISSARRO
- 44.** Jean POTOCKI
- 45.** [POUGY] Prince Georges GHIKA
- 46.** Louis-Napoléon Bonaparte, PRINCE IMPÉRIAL
- 47.** [PRINCE IMPÉRIAL] Gösta FLORMAN
- 48.** [PRINCE IMPÉRIAL] H. Marres
- 49.** Marcel PROUST
- 50.** Marcel PROUST
- 51.** Marcel PROUST
- 52.** Marcel PROUST
- 53.** [PROUST] Paul BOYER
- 54.** Giacomo PUCCINI
- 55.** Maurice RAVEL
- 56.** [RIMBAUD] Paul VERLAINE
- 57.** George SAND
- 58.** Jean-Paul SARTRE
- 59.** Chaïm SOUTINE
- 60.** Germaine de STAËL
- 61.** Henri Beyle, dit STENDHAL
- 62.** Henri Beyle, dit STENDHAL
- 63.** Robert Louis STEVENSON
- 64.** Jules SUPERVIELLE
- 65.** Joseph VACHER
- 66.** [VALÉRY] Henri MANUEL
- 67.** Paul VERLAINE
- 68.** François-Marie Arouet, dit VOLTAIRE
- 69.** Alexandrine ZOLA
- 70.** [ZOLA] Gustave FLAUBERT

Nous tenons à remercier :
André Guyaux, Élie During, Jean-François Louette,
Julia Greiner, Yvan Leclerc et Alain Pageès

Achevé d'imprimer en septembre 2023 en 400 exemplaires.

*« J'en suis revenu avec la nostalgie du Temps perdu, des époques lointaines,
et aussi du temps perdu dans mon lit ou ailleurs quand on
pourrait aller aux Indes ou seulement en Italie »*

Marcel Proust
Lettre à Marie Scheikévitch, 17 avril 1917